



Le Maître des Rêves

Roger Zelazny

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



SCIENCE-FICTION

Roger Zelazny

LE MAITRE DES REVES



ROGER ZELAZNY

LE MAÎTRE DES RÊVES

Roman

Traduit de l'américain par Alain Dorémieux

CASTERMAN

Tout réussi que ce fût, avec le sang et tout le reste, Render sentait que c'était sur le point d'arriver à son terme.

Dès lors, chaque microseconde devrait compter pour une minute, décida-t-il – et peut-être faudrait-il augmenter la température... Quelque part, juste à la périphérie de toute chose, les ténèbres cessèrent de se contracter.

Quelque chose de semblable à un crescendo de coups de tonnerre subliminaux s'était interrompu sur une seule note rageuse. Cette note était un concentré de honte et de douleur, et aussi de peur.

Le Forum était étouffant.

César s'était tapi à l'écart du cercle forcené. Il se cachait les yeux de l'avant-bras, mais cela ne l'empêchait pas de voir, pas cette fois.

Les sénateurs n'avaient pas de visage et leurs vêtements étaient éclaboussés de sang. Leurs voix ressemblaient à des cris d'oiseaux. Avec une frénésie inhumaine, ils plongèrent leurs lames dans le corps affalé sur le sol.

Tous, à vrai dire, sauf Render.

La mare de sang où il se tenait continuait de s'élargir. Son bras paraissait se dresser et retomber avec une régularité mécanique et sa gorge aurait pu émettre les criaillements d'oiseau, mais tout en faisant partie de la scène il en était en même temps absent.

Car il était Render, le Façonneur. Recroquevillé sur lui-même, angoissé, envieux, César protesta en gémissant :

« Vous l'avez tué ! Vous avez assassiné Marc-Antoine... un homme qui ne faisait pas le mal, qui n'avait pas d'utilité ! »

Render se tourna vers lui ; le poignard qu'il avait à la main était énorme et ensanglanté. « Oui, » fit-il.

La lame se balançait de part et d'autre. César, fasciné par la vue de l'acier aiguisé, oscillait au même rythme.

« Pourquoi ? » s'écria-t-il. « Pourquoi ? » « Parce que, » répondit Render, « c'était un bien plus noble Romain que toi. » « Tu mens ! Ce n'est pas vrai. » Render haussa les épaules et retourna à la mise en pièces du cadavre.

« C'est faux ! » hurla César. « C'est faux ! » Render lui fit face à nouveau en agitant la lame. Tel un pantin, César en imita le mouvement de pendule.

« Faux ? » répéta Render en souriant. « Et qui es-tu pour mettre en cause un meurtre comme celui-ci ? Tu n'es personne ! Tu entaches la dignité de l'événement ! Hors d'ici ! »

L'homme au visage rose se redressa avec des soubresauts, des tortillons de mèches échappant à ses cheveux plaqués, comme de la bourre de coton en désordre. Il se détourna, s'en alla ; tout en marchant, il regarda derrière lui.

Il s'était éloigné maintenant du cercle des assassins, mais la scène n'avait pas diminué de proportions. Elle conservait une clarté électrique. Il se sentit encore plus isolé, encore plus délaissé.

Render surgit d'un renforcement précédemment inaperçu et lui barra la route, pareil à un mendiant aveugle.

César agrippa le devant de son vêtement. « As-tu un mauvais présage pour moi aujourd'hui ? »

« Méfie-toi ! » railla Render. « Oui ! Oui ! » cria César. « *Méfie-toi !* C'est bien ! Méfie-toi de quoi ? » « Des ides... » « Oui ? Des ides... ? » « ... d'octobre. » Il lâcha le vêtement.

« Que dis-tu ? Qu'est-ce que c'est qu'octobre ? » « Un mois. »

« Tu mens. Il n'existe pas de mois d'octobre ! » « Et telle est la date que doit redouter le noble César... le temps non existant, la circonstance qui ne figurera jamais au calendrier. »

Render disparut dans un autre renforcement.

« Attends ! Reviens ! »

Render éclata de rire, et le Forum avec lui. Les cris d'oiseaux se muèrent en un chœur de ricanements tonitruants.

« Tu te moques de moi ! » geignit César.

Le Forum était une étuve, et la sueur formait comme un masque vitreux sur le front étroit de César, son nez pointu, son menton fuyant.

« Je veux être assassiné aussi ! » pleurnicha-t-il. « Ce n'est pas juste ! »

À ce moment Render réduisit en miettes le Forum, les sénateurs et le cadavre de Marc-Antoine et enfourna le tout dans un grand sac noir – grâce à l'invisible mouvement d'un seul de ses doigts – et, dernier de tous, César se volatilisa à son tour.

Charles Render était assis devant les quatre-vingt-dix boutons blancs et les deux rouges, sans vraiment les regarder. Son bras droit maintenu par une courroie bougeait silencieusement à la surface de la console, tandis qu'il enfonçait des boutons, en évitait d'autres, passait aux suivants de la série.

Les sensations oblitérées, les émotions réduites à néant, le député Erikson connaissait l'état d'oubli de la matrice.

Il y eut un léger déclic.

La main de Render avait glissé vers l'extrémité de la rangée de boutons du bas. Il fallait un effort délibéré de volonté pour actionner le rouge.

Render libéra son bras, retira la couronne de circuits microminiaturisés qui lui faisaient une tête de Méduse. Il quitta son siège en relevant le capuchon. Puis il se dirigea vers la fenêtre et la désopacifia, tout en prenant une cigarette.

Une minute dans la matrice, pas plus, songea-t-il. C'est un rêve crucial... J'espère qu'il ne va pas neiger – pas engageants, ces nuages...

Les hautes tours grises et vitrifiées brasillaient dans le soir sous un ciel couleur de schiste ; la ville était un amas d'îles volcaniques brillant dans la lumière du couchant, grondant sourdement sous terre ; la circulation s'écoulait en larges fleuves au débit permanent.

S'écartant de la fenêtre, Render s'approcha de la capsule ovoïde lisse et scintillante placée à côté de son bureau. Elle lui renvoya son reflet déformé : le nez épaté, les yeux comme des soucoupes, les cheveux comme un horizon zébré d'éclairs ; sa cravate rougeâtre devenait une langue de vampire.

Avec un sourire, il se pencha pour presser le second bouton rouge.

La capsule émit un chuintement et cessa d'être opaque, tandis qu'une fissure horizontale la fendait par le milieu. À travers la coque maintenant transparente, Render voyait Erikson grimacer, serrer les paupières, lutter contre le retour à la conscience. La moitié supérieure de la capsule se releva, exposant à l'air libre son corps rose et nouveaux. Il ne regarda pas Render en ouvrant les yeux. Il se leva, se mit à s'habiller. Render en profita pour vérifier le fonctionnement de la matrice, en manœuvrant divers boutons : contrôle des températures sur toute la gamme ; bruits exotiques – il saisit l'écouteur – cloches, bourdons, notes de violon, sifflets, cris aigus et gémissements, bruits de circulation automobile et déferlement des vagues ; circuit de feedback contenant la voix du patient, captée à un stade antérieur de

l'analyse ; pulvérisateurs d'humidité, banques à odeurs, lumières colorées, stimulants gustatifs...

Render referma la capsule et la débrancha. Il la poussa dans son alvéole qu'il referma par application de la paume. Les bandes avaient enregistré une séquence valable.

« Asseyez-vous, » enjoignit-il à Erikson.

L'homme obéit, tout en tripotant son col.

« Vous vous souvenez de tout, » poursuivit Render, « donc inutile que je vous résume ce qui s'est passé. Rien ne peut m'être dissimulé. J'y étais. »

Erikson hocha la tête.

« La signification de l'épisode devrait vous apparaître. »

Erikson finit par retrouver l'usage de sa voix.

« Oui, mais faut-il s'y arrêter ? Après tout, c'est vous qui avez construit le rêve et l'avez contrôlé. Je n'ai pas vraiment *rêvé*, au sens normal du terme. » Render expédia de la cendre dans l'hémisphère sud de son cendrier figurant une mappemonde et fixa Erikson dans les yeux.

« Il est exact que j'ai fourni la structure et élaboré les formes. Mais c'est vous qui les avez remplies d'une signification émotionnelle, qui les avez promues au statut de symboles correspondant à votre problème. Si le rêve n'avait pas été un analogue convenable, il n'aurait pas déclenché en vous ces réactions. Il n'aurait pas présenté ces harmoniques d'anxiété que les bandes ont recueillies.

« Vous êtes sous analyse depuis des mois, » continua-t-il, « et tout ce que j'ai appris me donne la conviction que vos craintes d'assassinat sont sans fondement. » Erikson eut l'air furieux. « Alors pourquoi est-ce que je les ai ? » « Parce que, » répondit Render, « vous aimeriez beaucoup être l'objet d'un assassinat. » Erikson reprit son calme et sourit. « Je vous assure, docteur, que je n'ai jamais envisagé le suicide ni éprouvé le moindre désir de cesser de vivre. »

Il sortit un cigare qu'il alluma d'une main tremblante.

« En venant me voir cet été, » dit Render, « vous avez déclaré avoir peur qu'on n'attente à votre vie. Mais vous êtes resté dans le vague quant aux mobiles... »

« La position que j'occupe ! Quand on est dans la politique depuis aussi longtemps que moi, impossible de ne pas avoir d'ennemis ! »

« Pourtant il semble que ce soit le cas pour vous, » répliqua

Render. « Lorsque vous m'avez autorisé à en discuter avec vos détectives privés, ils m'ont certifié n'avoir jamais rien décelé qui puisse donner corps à vos peurs. Absolument rien. »

« C'est parce qu'ils ont mal cherché. S'ils avaient mieux fait leur travail, ils auraient trouvé quelque chose. »

« Je crois que non. » « Pourquoi ? »

« Parce que, je vous le répète, il n'existe aucune base objective à votre sentiment. Soyez franc : avez-vous su par une quelconque information qu'on vous haïssait au point de vouloir vous tuer ? » « Je reçois souvent des lettres de menaces... » « Comme tous les autres députés... et toutes celles qui vous ont été adressées l'année dernière ont été identifiées comme émanant de simples excentriques. Avez-vous *une seule* preuve qui puisse étayer vos dires ? »

Erikson observa le bout de son cigare. « J'étais venu vous voir pour la trouver, » répondit-il. « Pour que vous puissiez dans mon esprit un indice à fournir aux détectives. Une chose oubliée par moi : quelqu'un à qui j'aurais pu gravement faire du tort, ou bien une opération illégale... »

« Et je n'ai rien découvert, » objecta Render, « sinon la cause même de votre mécontentement. Mais vous craignez de la connaître, et vous faites diversion pour m'empêcher de formuler mon diagnostic... »

« Ce n'est pas vrai ! »

« Alors écoutez-moi. Il y a des mois que vous perdez votre temps ici, sans vouloir accepter cette conclusion que je vous ai offerte sous une douzaine de formes différentes. Maintenant je vais vous l'exprimer de vive voix, et vous en ferez ce que vous voudrez. » « D'accord. »

« En premier lieu, vous souhaiteriez vivement avoir un ou plusieurs ennemis... » « Ridicule ! »

« Parce que c'est la seule alternative au fait de ne pas avoir d'amis... »

« J'ai de nombreux amis ! » « Car personne ne veut être complètement ignoré. La haine et l'amour sont les deux formes extrêmes des sentiments qu'on peut inspirer à autrui. Faute de l'un, vous avez recherché l'autre. Et vous en aviez tellement besoin que vous avez réussi à vous persuader de son existence. Mais ce genre de démarche entraîne toujours des répercussions psychiques. Combler un besoin émotionnel avec des substituts n'engendre pas la satisfaction mais l'anxiété et le malaise, car le psychisme doit rester un circuit ouvert. Et vous n'avez pas cherché en dehors de vous, vous vous êtes

refermé sur vous-même. C'est avec la substance de votre être que vous avez créé ce qu'il vous fallait. Alors que seul le contact avec les autres peut vous sauver. » « Des clous ! »

« Mon avis est à prendre ou à laisser, » déclara Render. « Mais je vous conseille de le prendre. »

« Voilà six mois que je vous paie pour m'aider à trouver qui veut me tuer. Et maintenant vous venez me raconter que c'est moi qui ai tout inventé parce que j'avais envie qu'on me haisse. » « Ou qu'on vous aime. C'est exact. » « C'est absurde ! Je n'arrête pas de rencontrer des gens. »

« Les rencontrer ne signifie rien. Dites-moi : cette séquence onirique a-t-elle eu pour vous une signification intense ? »

Erikson garda le silence, le temps de plusieurs va-et-vient du balancier de la grande horloge murale.

« Oui, » reconnut-il enfin. « Mais votre interprétation n'en est pas moins absurde. Admettons pourtant, juste pour les besoins de la discussion, que vous ayez raison... En ce cas, comment de-vrais-je procéder pour me libérer de cette entrave ? »

Render se cala dans son fauteuil.

« Il vous faudrait recanaliser les énergies qui ont abouti à la production du phénomène. Rencontrer les semblables de l'individu Joe Erikson et non pas du député Erikson. Avoir en commun avec d'autres gens des activités qui ne touchent pas à la politique et qui, éventuellement, comportent une part d'émulation. Vous faire de vrais amis ou de vrais ennemis, de préférence les premiers. C'est la conduite que je vous conseille depuis le début. »

« Alors dites-moi autre chose. »

« Avec plaisir. »

« En supposant que vos conclusions soient exactes, comment se fait-il que je ne sois ni aimé ni détesté ? J'occupe un poste en vue, je fréquente de multiples personnes. Pourquoi donc suis-je quelqu'un d'aussi... neutre ? »

Pleinement au courant de la carrière d'Erikson désormais, Render devait taire néanmoins ses pensées véritables, car elles étaient sans valeur pratique. Il avait envie de lui citer les observations de Dante à propos de ces âmes qui, s'étant vu refuser l'entrée du paradis pour leur absence de vertus, étaient également interdites de séjour en enfer à cause de leur manque de vices essentiels, et qui orientaient leurs voiles au gré de n'importe quel vent, sans suivre de direction, sans se soucier de savoir vers quels ports elles dériveraient. Telle était la longue

et terne carrière d'Erikson, faite de loyautés passagères, de revirements politiques.

« De nos jours, » déclara Render, « on rencontre de plus en plus fréquemment ce genre de cas. Cela est dû principalement à la complexité croissante de la société et à la dépersonnalisation de l'individu, devenu une simple unité sociométrique. Il en résulte que même la communication avec les autres est devenue abstraite. Nous sommes si nombreux aujourd'hui. »

Erikson hocha la tête, et Render sourit intérieurement.

À rebrousse-poil d'abord, ensuite en douceur...

« J'ai l'impression que vous avez peut-être raison, » dit Erikson. « Il m'arrive parfois de me sentir comme ce que vous venez de décrire : une unité dépersonnalisée... »

Render jeta un coup d'œil à l'horloge.

« Libre à vous maintenant de choisir votre décision. Mais ce serait à mon avis du temps perdu de vous garder plus longtemps sous analyse. Nous connaissons désormais tous deux l'origine de vos problèmes. Je ne peux pas vous prendre par la main pour vous montrer la route à suivre. Je ne peux que vous faire des suggestions, vous témoigner ma compréhension... mais inutile de continuer de vous sonder en profondeur. Reprenez rendez-vous dès que vous aurez besoin de discuter de vos activités par rapport à mon diagnostic. »

« Entendu, » opina Erikson. « Mais ce rêve, quelle horreur ! Il m'a réellement atteint. Vous arrivez à les rendre aussi vrais que la vie... plus vrais ! Je ne l'oublierai pas de sitôt. » « J'espère que si. »

« Bon, au revoir, docteur. » Il se leva, tendit la main. « Je reviendrai sans doute d'ici quelques semaines. En attendant, je vais chercher sérieusement à avoir des contacts. » Il eut un sourire. « En fait, je pourrais commencer dès maintenant. Puis-je vous offrir un verre au bar du coin ? »

Render serra la paume moite qui semblait aussi lasse qu'un acteur ayant trop de fois joué le même rôle. Il fut presque peiné de répondre : « Désolé, mais je suis pris. »

Il l'aida à enfiler son manteau, lui donna son chapeau, l'accompagna jusqu'à la porte. « Eh bien, bonsoir. » « Bonsoir. »

Une fois la porte silencieusement refermée derrière son client, Render retraversa l'astrakan noir en direction de sa forteresse d'acajou et envoya d'une chiquenaude sa cigarette au sein de l'hémisphère sud.

Il s'installa dans son fauteuil, les mains derrière la nuque, les yeux fermés.

« Bien sûr que c'était plus vrai que la vie, » fit-il à la cantonnade, « puisque c'est moi qui l'avais façonné. »

Avec un sourire, il se remémora chaque bribe de la séquence onirique, en regrettant que l'un de ses anciens maîtres n'ait pas été là pour y assister. Elle avait été construite à la perfection et exécutée sans bavures, tout en convenant parfaitement au cas en question. Mais ce n'était pas pour rien qu'il était Render, le Façonneur – l'un des quelque deux cents analystes spéciaux capables, grâce à leurs dispositions psychiques, de pénétrer des structures névrotiques sans rien en retirer d'autre que le plaisir esthétique né de la simulation des anomalies.

Render s'abandonna à ses souvenirs. Il avait été analysé lui aussi jadis, analysé et jugé d'une volonté de granit, d'une stabilité à toute épreuve – assez fort pour dissocier le regard de basilic d'une fixation, pour marcher sans dommage au milieu des chimères des perversions, pour forcer Méduse elle-même à baisser le regard face à son caducée. Son analyse n'avait pas offert de difficultés. Neuf ans plus tôt (cela semblait beaucoup plus lointain), il avait volontairement procédé à une injection de novocaïne dans la zone la plus douloureuse de son esprit. C'était après l'accident d'auto, après la mort de Ruth et de Miranda, leur fille, qu'il avait commencé à éprouver un sentiment de détachement. Peut-être n'avait-il pas envie de récupérer certaines empathies ; peut-être son monde était-il désormais basé sur une certaine rigidité des émotions. Si telle était la vérité, c'était sagesse de sa part d'avoir formulé ces conceptions ; il se pouvait qu'il eût décidé qu'un monde de ce genre offrait des compensations.

Son fils Peter avait maintenant dix ans. Il était pensionnaire dans un collège huppé et gratifiait son père d'une lettre hebdomadaire. Les lettres qu'il écrivait devenaient de mieux en mieux tournées, marque de précocité que Render ne pouvait qu'apprécier. Il emmènerait l'enfant avec lui en Europe cet été.

Quant à Jill — Jill DeVille (ce nom savoureux et ridicule ! – il la chérissait de le porter) – elle devenait de plus en plus intéressante à ses yeux. (Il se demandait si c'était le signe qu'il vieillissait prématurément.) Il était séduit par sa voix nasale et peu musicale, par son goût subtil pour l'architecture, par le tracassé que lui causait le grain de beauté situé à droite de son joli nez. Il fallait vraiment qu'il l'appelle immédiatement et se mette en quête d'un nouveau restaurant. Pour une raison ignorée, pourtant, il n'en avait pas envie.

Il y avait plusieurs semaines qu'il n'avait pas été à son club, *La*

Perdrix et le Scalpel, et il avait un vif désir de dîner seul à une table de chêne, dans la salle à manger ornée de trois cheminées, sous les têtes de sanglier et les torches artificielles. Il inséra donc sa carte perforée de membre dans la fente d'appel sur son bureau, et deux bourdonnements se firent entendre dans le vocaliseur.

« Allô, ici *La Perdrix et le Scalpel*, » déclara la voix. « En quoi puis-je vous être utile ? »

« Ici Charles Render, » répondit-il. « J'aimerais retenir une table pour dans une demi-heure. » « Pour combien de personnes ? » « Je serai seul. »

« Entendu, monsieur. Dans une demi-heure. C'est bien *Render*, avec un R au début ? » « C'est ça. » « Je vous remercie. »

Il coupa la communication, se leva de son bureau. Dehors, toute trace du jour avait disparu.

Seules les tours d'habitation maintenant diffusaient leur lumière. Une neige fine, pareille à du sucre en poudre, tombait dans l'obscurité comme à travers un tamis et s'agglomérait en grains contre la vitre de la fenêtre.

Render endossa son manteau, éteignit les lumières, ferma son bureau à clé. Un message à son intention figurait sur le bloc-notes de Mrs Hedge. *Miss DeVille a appelé*, annonçait-il. Il l'arracha, le froissa et le jeta dans le vide-papiers. Il joindrait Jill demain en prétextant que les préparatifs de sa conférence l'avaient retenu jusqu'à une heure tardive.

Il éteignit la dernière lumière, mit son chapeau et passa sur le palier en verrouillant derrière lui la porte extérieure. L'ascenseur le déposa au deuxième sous-sol où sa voiture était garée.

Il y faisait glacial, et ses pas résonnaient sur le béton tandis qu'il longeait les files de voitures. Sous l'éclairage blafard, sa Spinner S-7 ressemblait à un cocon gris et lisse d'où pouvaient au moindre moment émerger des ailes turbulentes. La double rangée d'antennes qui flanquaient sa carrosserie ajoutaient à cette impression. Render ouvrit la portière d'une application du pouce.

Il effleura le contact et il y eut un bourdonnement d'abeille solitaire s'éveillant dans une vaste ruche. La portière se referma sans bruit pendant qu'il relevait le volant et le bloquait en place. Il s'engagea sur la rampe de sortie et s'arrêta devant le panneau d'accès à la rue.

Celui-ci remonta pour lui livrer passage, cependant qu'il allumait

son écran de destination en manœuvrant la manette qui faisait défiler le plan enregistré de la ville. De gauche à droite et de haut en bas il le balaya section par section, jusqu'à ce qu'il eût localisé la portion de Carnegie Avenue qui lui convenait. Il enfonça les touches correspondant aux coordonnées de l'endroit et abaissa le volant. La voiture se mit en conduite automatique et s'engagea sur la bretelle d'accès à l'autoroute. Render alluma une cigarette.

Reculant son siège et abaissant le dossier, il laissa les vitres transparentes. C'était agréable, ainsi installé, de voir les voitures d'en face dériver à sa rencontre comme des essaims de lucioles. Il inclina son chapeau vers la nuque et regarda en l'air.

Il se rappelait un temps où il avait aimé la neige, où celle-ci lui évoquait les romans de Thomas Mann et la musique des compositeurs scandinaves. Mais maintenant, dans son esprit, il existait un autre élément dont elle ne pourrait jamais être pleinement dissociée. Il revoyait si distinctement les tourbillons de flocons tournoyant autour de sa vieille voiture à commandes manuelles, s'engouffrant à l'intérieur de sa carcasse carbonisée pour blanchir à nouveau ce qui avait été noirci par le feu. Et il se souvenait, chaque fois qu'il voyait tomber de la neige, qu'il y avait des crânes en train de blanchir quelque part. Mais les neuf années écoulées avaient érodé le chagrin, et il n'en restait pas moins que la nuit était délicieuse à contempler.

Il était propulsé sur de larges routes, expédié sur des ponts dont la surface luisait sous ses phares, guidé dans de complexes échangeurs, plongé dans un tunnel dont les parois luminescentes défilaient de chaque côté de lui comme un mirage. Finalement il opacifia les vitres et ferma les yeux.

Il ne sut s'il s'était assoupi un instant ou non, ce qui signifiait probablement que oui. Il sentit la voiture ralentir et, redressant son siège, rendit aux glaces leur transparence. Presque en même temps, le signal de fin de conduite automatique résonna. Il leva le volant, pénétra sous le dôme du parking, monta une rampe et gara sa voiture, tout en recevant son ticket de ce robot à la tête en forme de boîte qui prenait sa revanche solennelle sur l'humanité en tirant une langue de carton à quiconque avait recours à ses services.

Comme toujours, les bruits étaient aussi feutrés que les lumières. L'endroit semblait absorber le son et le convertir en chaleur, bercer la langue avec des arômes si prenants qu'on pouvait presque les goûter, hypnotiser l'oreille par les craquements crissants qui provenaient des trois feux de cheminée.

Render constata avec satisfaction que sa table préférée, dans le coin à droite de la plus petite cheminée, avait été réservée pour lui. Il

connaissait la carte par cœur, mais il l'étudia quand même avec assiduité tout en dégustant un Manhattan et il élaborait un menu à la mesure de son appétit. Les séances de travail lui donnaient toujours une faim de loup.

« Docteur Render... ? »

« Oui, » fit-il en levant les yeux.

« Le docteur Shallot aimerait vous parler, » annonça le serveur.

« Je ne connais aucun docteur Shallot, » répondit-il. « Êtes-vous sûr qu'il ne demande pas Bender ? C'est un chirurgien qui vient parfois dîner ici... »

Le serveur secoua la tête.

« Non, monsieur... c'est bien Render. Regardez. »

Il exhiba un bristol sur lequel le nom de Render était dactylographié en majuscules. « Le docteur Shallot a dîné ici presque chaque soir depuis quinze jours, » expliqua-t-il, « et a demandé chaque fois qu'on l'informe si vous veniez. »

« Ah ? » fit Render d'une voix songeuse. « Bizarre. Pourquoi ne m'a-t-il pas tout simplement donné un coup de fil ? » Le serveur sourit en ébauchant un geste vague. « Eh bien, dites-lui de venir, » conclut Render en vidant son Manhattan, « et apportez-m'en un autre. »

« Malheureusement, le docteur Shallot est aveugle, » objecta le serveur. « Il serait peut-être plus pratique que vous... »

« Oui, bien entendu. » Render se leva, abandonnant sa table favorite avec la forte prémonition qu'il ne s'y réinstallerait pas ce soir. « Je vous suis. »

Ils se frayèrent un passage parmi les dîneurs, en montant au niveau supérieur. Un visage familier lança un « Bonsoir ! » d'une table disposée contre le mur, et Render salua de la tête un ancien élève d'un séminaire qu'il avait dirigé, et dont le nom était Jurgens ou Jirkans ou quelque chose de ce genre.

Il pénétra dans la plus petite salle à manger, où seules deux tables étaient occupées. Non, trois. L'une d'elles était placée en coin, à l'extrémité du bar assombri, et en partie masquée par une armure médiévale. C'était dans cette direction que le conduisait le serveur.

Ils s'arrêtèrent devant la table et Render baissa les yeux vers les lunettes sombres qui se levaient à leur approche. Le docteur Shallot était une femme, ayant apparemment la trentaine. Sa frange couleur de bronze ne dissimulait pas entièrement la pastille argentée qu'elle portait au milieu du front comme un emblème de caste. Render aspira

de la fumée, et elle tourna légèrement la tête vers le bout de la cigarette qui rougeoyait. Elle semblait le regarder droit dans les yeux. C'était une impression gênante, même s'il savait qu'elle ne pouvait rien distinguer d'autre de lui que les impressions visuelles transmises à son cortex par la minuscule cellule photoélectrique qui s'y trouvait reliée, grâce à des implants fins comme des cheveux : en d'autres termes, uniquement le brasillage de sa cigarette.

« Docteur Shallot, voici le docteur Render, » déclara le serveur.

« Bonsoir, » fit Render.

« Bonsoir, » répondit-elle. « Je m'appelle Eileen et j'avais terriblement envie de vous rencontrer. » Il crut déceler un léger tremblement dans sa voix. « Accepterez-vous de dîner avec moi ? »

« Avec plaisir, » dit-il, et le serveur tira la chaise en arrière pour qu'il y prenne place.

Render s'assit, en remarquant que la jeune femme installée face à lui avait déjà un cocktail. Il rappela au serveur son deuxième Manhattan.

« Vous avez déjà commandé ? » s'enquit-il.

« Non. »

« Et deux cartes, » commença-t-il à dire, avant de se mordre la lèvre.

« Une seule suffira, » fit-elle en souriant.

« Inutile, aucune carte, » corrigea-t-il. Et il lui en récita le contenu.

Après qu'ils eurent passé leur commande :

« Vous le faites toujours ? » demanda-t-elle.

« Quoi ? »

« Les cartes de restaurant, vous les savez toujours de mémoire ? »

« Quelques-unes seulement, pour les cas embarrassants. Pourquoi vouliez-vous me voir... euh... me parler ? »

« Vous êtes un psychiatre neuroparticipant, » énonça-t-elle. « Un Façonneur. »

« Et vous ? »

« Je suis interne en psychiatrie à State Psych. Il me reste un an. »

« Alors vous avez connu Sam Riscomb. »

« Oui, c'est lui qui m'a fait affecter. Il a été mon conseiller. »

« C'était un très bon ami à moi. Nous avons fait nos études ensemble à Menninger. »

Elle acquiesça.

« Je l'ai souvent entendu parler de vous... c'est l'une des raisons pour lesquelles je voulais faire votre connaissance. C'est lui qui m'a encouragée à poursuivre mes projets, malgré le handicap de ma cécité. »

Render la détailla. Elle portait une robe vert sombre qui semblait en velours, avec sur la gauche de la poitrine une broche qui pouvait être en or, porteuse d'une pierre qui aurait pu être un rubis. Il y avait un dessin autour de la pierre. On eût dit deux profils se fixant l'un l'autre. Le motif lui disait vaguement quelque chose, mais il ne pouvait situer quoi. La broche brillait d'un éclat généreux dans la lumière assourdie.

Render accepta le verre que lui offrait le serveur.

« Je veux devenir psychiatre neuroparticipante, comme vous, » lui dit-elle.

Si elle avait été dotée de la vision, Render aurait pensé qu'elle le scrutait ardemment, avec l'espoir de lire sa réaction sur ses traits. Il n'arrivait pas exactement à définir ce qu'elle avait envie qu'il réponde.

« Je loue votre choix, » fit-il, « et je respecte votre ambition. » Il essayait de mettre dans l'intonation de sa voix l'équivalent d'un sourire. « Mais ce n'est pas chose facile, et je ne parle pas seulement en matière de compétence. »

« Je sais, » répondit-elle. « Mais je suis aveugle de naissance, et ce ne fut pas facile non plus d'en arriver au stade où je suis. »

« De naissance, » répéta-t-il. « Je pensais que vous aviez peut-être perdu la vue récemment. Alors vous avez fait toutes vos études jusqu'à ce degré sans le secours de vos yeux... C'est plutôt impressionnant. »

« Merci, » dit-elle, « mais en fait c'est tout simple. J'ai entendu parler des premiers neuroparticipants — Bartelmetz et les autres – quand j'étais enfant, et j'ai décidé de suivre leur exemple. Ma vie entière depuis cette date a été guidée par ce désir. »

« Que faisiez-vous dans les labos ? » questionna-t-il. « En étant incapable d'observer un spécimen, de faire un examen au microscope... ? Et toutes les lectures qu'il y avait à faire ? »

« J'engageais des gens pour me lire mes cours. J'enregistrais tout sur magnétophone. Mes professeurs avaient admis mon désir de me destiner à la psychiatrie et avaient obtenu pour moi des arrangements spéciaux. J'ai été initiée à la dissection des cadavres par des assistants

qui me décrivaient chaque opération. Je peux tout identifier par le toucher... et j'ai la même mémoire que vous pour les cartes de restaurant. » Elle eut un sourire. « *La qualité du phénomène de la psycho-participation ne peut être estimée que par le médecin lui-même, en cet instant hors de l'espace et du temps où il se tient au milieu d'un monde fabriqué avec la substance des rêves d'un autre, où il y reconnaît l'architecture non euclidienne de l'aberration et où, prenant son patient par la main, il lui fait faire le tour du paysage... S'il parvient à le ramener sur terre, c'est que son jugement était fondé et son action efficace.* »

« Citation extraite de *La psychométrie n'a rien à faire ici*, » observa Render.

« ... ouvrage dû à Charles Render, docteur en médecine. »

« Notre dîner est déjà en route, » remarqua-t-il en levant son verre et en examinant le repas à cuisson accélérée qu'on poussait vers eux sur une table roulante.

« Voilà pourquoi je voulais vous rencontrer, » poursuivit-elle en se munissant elle aussi de son verre tandis qu'on disposait les plats devant elle. « Je veux que vous m'aidiez à devenir votre semblable. »

Ses yeux abrités par les verres foncés le sondaient, aussi vides que ceux d'une statue.

« C'est un cas unique, » commenta-t-il. « Il n'a jamais existé de neuroparticipant aveugle, ceci pour des motifs évidents. Il faudrait que j'y réfléchisse avant de vous donner une réponse. En attendant, mangeons. Je meurs de faim. »

« Entendu. Mais ma cécité ne signifie pas que je n'ai jamais vu. »

Il ne lui demanda pas ce qu'elle entendait par cette phrase, car il y avait devant lui du carré d'agneau et, près de son coude, une bouteille de chambertin. Il prit néanmoins le temps de noter, comme elle soulevait au-dessus de la table sa main gauche, qu'elle ne portait pas d'alliance.

« Je me demande s'il neige encore, » commenta-t-il pendant qu'ils buvaient leur café. « Quand je suis arrivé ça tombait dur. »

« J'espère que oui, » répondit-elle, « bien que la neige diffuse la lumière et m'empêche de « voir » quoi que ce soit au travers. J'aime la

sentir tomber autour de moi et me fouetter la figure. » « Comment vous déplacez-vous ? » « Grâce à mon chien, Sigmund. Je lui ai donné une soirée de congé, » ajouta-t-elle en souriant. « Il peut me conduire partout. C'est un berger mutant. »

« Oh ? » fit Render avec curiosité. « Il est capable de parler beaucoup ? » Elle opina.

« Pourtant l'opération n'a pas aussi bien réussi sur lui que sur certains. Il possède un vocabulaire d'environ quatre cents mots, mais je crois que le fait de parler lui est pénible. Il est extrêmement intelligent. Vous le verrez un de ces jours. »

Le cerveau de Render se mit aussitôt à fonctionner. Il avait conversé avec des animaux de ce genre au cours de récentes conférences médicales et avait été impressionné par leur mélange de facultés logiques et de dévotion envers leurs maîtres. Des manipulations poussées sur les chromosomes, suivies d'une délicate embryo-chirurgie, étaient requises pour donner à un chien une capacité cérébrale plus étendue que celle d'un chimpanzé. Plusieurs opérations ultérieures étaient nécessaires pour produire certaines possibilités vocales. La plupart de ces expériences aboutissaient à un échec, et la douzaine de chiots qu'on réussissait à mettre au point par an étaient vendus chacun cent mille dollars au bas mot. Ce fut alors qu'il réalisa, tout en allumant une cigarette et en laissant un moment la flamme de son briquet en activité, que la pierre au centre du médaillon monté en broche de Miss Shallot était sans aucun doute un rubis véritable. Il se mit à soupçonner que les facilités dont elle avait disposé, dans les premières étapes de sa carrière, avaient pu être aidées par certains dons en espèces. Mais il se corrigea mentalement : peut-être était-ce injuste de sa part de faire de telles suppositions.

« Oui, » reprit-il, « il faudrait écrire un article sur les névroses canines. Est-ce qu'il fait allusion à son père en l'appelant *ce fils de berger femelle* ? »

« Il n'a jamais connu son père, » fit-elle d'un ton égal. « Il a été élevé à l'écart de ses congénères. Son comportement n'a rien de typique. Je ne pense pas qu'on puisse juger de la psychologie fonctionnelle d'un chien d'après un mutant. »

« Vous avez sans doute raison, » déclara-t-il en écartant le sujet. « Encore un peu de café ? »

« Non merci. »

Jugeant le moment venu de continuer la discussion, il dit : « Donc vous voulez devenir Façonneuse... » « Oui. »

« Il me déplaît de détruire de hautes ambitions, » observa-t-il. « Sauf si elles sont dénuées de fondement. Dans ce cas, je peux me montrer impitoyable. Donc... en toute sincérité et toute franchise, je ne vois pas comment vous pourriez jamais y réussir. Vous êtes peut-être une excellente psychiatre, mais à mon avis il y a une impossibilité physique et mentale à ce que vous deveniez une neuroparticipante. Si vous voulez mes raisons... »

« Pas maintenant, » intervint-elle. « Ménagez-moi. J'en ai assez de cet endroit sans air... emmenez-moi ailleurs pour parler. Je pense pouvoir vous convaincre qu'il existe un moyen. »

« Si vous voulez, » fit-il en haussant les épaules. « J'ai tout mon temps. Où allons-nous ? » « Si on faisait une course aveugle ? » Il réprima un gloussement involontaire devant l'expression, mais ce fut elle qui éclata de rire.

Ils commandèrent une bouteille de Champagne à emporter, et il paya l'addition malgré les protestations de sa compagne. Le Champagne leur fut apporté dans un panier coloré portant l'inscription *Buvez tout en roulant*. Ils se levèrent alors ; elle était de grande taille, mais il la dépassait.

La course aveugle.

Un simple nom désignant une multitude de pratiques liées à la voiture à pilotage automatique. Rouler à travers le pays en étant confié aux mains sûres d'un chauffeur invisible, vitres opaques dans la nuit sombre et sous le ciel, avec les pneus attaquant la route sous eux comme quatre scies électriques fantômes – et partir de zéro pour se retrouver au même point, sans jamais savoir où l'on est allé – cela fait naître dans la partie la plus détachée de l'intellect un certain sentiment d'individualité, ainsi qu'une conscience de soi engendrée par cette absence de tout sinon la notion de mouvement. Peut-être parce que se mouvoir dans l'obscurité est l'abstraction ultime de la vie elle-même.

Toutefois, la mode de la course aveugle avait fini par naître chez certains jeunes, privés par les autoroutes automatisées des moyens de faire usage de leurs voitures de façon autonome. La première et désastreuse réaction avait tout simplement consisté à débrancher l'unité de contrôle radio une fois qu'on avait pénétré sur une autoroute automatisée. Résultat : le véhicule échappait au pilote automatique et revenait aux mains de son conducteur. Mais, jaloux comme une divinité, le pilote automatique ne tolérait pas que l'on renie son omniscience programmée ; il envoyait tonnerre et éclairs à la station de contrôle routier la plus proche, afin que soient expédiés des séraphins ailés à la recherche de la voiture sortie du rang.

Pourtant il était souvent trop tard, car les routes sont nombreuses et en bon état. Il était relativement facile, au début, d'échapper à la détection.

Quant aux autres véhicules, bien entendu, ils se comportaient comme si le rebelle n'avait aucune existence. Sa présence ne pouvait entrer en ligne de compte.

Aussi, une fois engagé sur une section d'autoroute très fréquentée, le délinquant était sujet à l'annihilation immédiate en cas de toute accélération ou modification du trafic entraînant un mouvement à travers sa position théoriquement vacante. Il en avait résulté, dans les premiers temps du pilotage automatique, maintes collisions en série. Par la suite les dispositifs automatisés s'étaient encore perfectionnés, et des coupe-circuit avaient été mis en place pour réduire les risques en cas de choc. Mais cela ne supprimait quand même pas les plaies et bosses.

La phase suivante avait été basée sur un phénomène négligé jusqu'alors parce que trop évident. Le pilote automatique emmenait les gens où ils voulaient aller uniquement parce que ces gens lui indiquaient leur destination. En pressant au hasard les touches de coordonnées sans se référer à la carte, on se retrouvait, soit bloqué dans une voiture immobile où s'allumait le voyant VÉRIFIEZ VOS COORDONNÉES, soit brusquement emporté dans n'importe quelle direction. Le second cas offrait un certain charme romantique en ce sens qu'il combinait vitesse, mains libres et spectacles inattendus. En outre, c'était parfaitement légal ; et l'on pouvait voguer d'un bout à l'autre du continent de cette manière, dès l'instant qu'on en avait les moyens et la résistance.

Comme de coutume en ce genre d'affaires, cette pratique avait fini par se répandre en remontant à travers les tranches d'âge. Et les conducteurs du dimanche en pantoufles étaient tombés dans le discrédit, au point d'être tout juste bons à se faire vendre des voitures d'occasion. Ainsi finit le monde.

En tout cas, qu'il finisse ou pas, la voiture prévue pour circuler sur les autoroutes automatisées était une véritable cellule d'habitation sur roues, équipée avec toilettes, placard, réfrigérateur et table de jeu. Elle permettait aussi d'y dormir à deux confortablement et à quatre en se tassant. Mais il y a des occasions où, même à trois, on est un de trop.

Render fit sortir la voiture du parking et la conduisit jusqu'à la bretelle d'accès. Il stoppa.

« Vous voulez appuyer sur les touches ? » demanda-t-il.

« Non, faites-le vous-même. Mes doigts les connaissent trop. »

Render enfonça plusieurs touches au hasard. La Spinner se propulsa sur l'autoroute. Render actionna alors la commande d'accélération, et la voiture se mit en file dans la voie rapide.

Les phares de la Spinner trouaient les ténèbres. La ville qui reculait derrière eux se réduisait à des lumières vagues, obscurcies par les flocons de neige comme par des chutes cendreuse. Leur vitesse, Render le savait, n'était que la moitié de ce qu'elle eût été par une nuit claire et dégagée.

Négligeant d'opacifier les glaces, il se renversa en arrière en contemplant ce qu'il apercevait au travers. Eileen aussi semblait « regarder ». Durant un quart d'heure, tous deux gardèrent le silence.

La ville fit place au faubourg de la périphérie. Puis des segments de route dépourvus de bâtiments firent leur apparition.

« Dites-moi à quoi ça ressemble dehors, » dit-elle.

« Vous ne m'avez pas demandé de vous décrire les plats que vous avez mangés, ni les armures à côté de notre table. Pourquoi ? »

« Parce que j'ai touché les unes et mangé les autres. C'est différent. »

« La neige tombe. Supprimez-la et il ne reste que du noir. »

« Rien d'autre ? »

« Il y a de la neige fondue sur la route. Si elle se met à geler, nous allons ramper comme des escargots. Cette neige fondue ressemble à du vieux sirop noirci dont la surface commence à se condenser en sucre. »

« Et quoi encore ? » « C'est tout, chère amie. » « La neige tombe-t-elle plus fort ou moins fort depuis que nous avons quitté le club ? » « Plus fort, on dirait. » « Vous me servez un verre ? » « Bien sûr. »

Ils tournèrent leurs sièges vers l'intérieur et Render leva la table. Il sortit deux verres du placard.

« À votre santé, » fit-il après avoir rempli celui de sa compagne. « À la vôtre. »

Render vida son verre d'un trait. Elle but le sien à petites gorgées. Il attendit sa prochaine réplique, tout en sachant qu'ils en échangeaient encore un certain nombre avant qu'elle en vienne au sujet qui lui tenait à cœur.

Elle finit par dire : « Quel est le plus beau spectacle auquel vous avez assisté ? »

Il répondit sans hésiter : « La submersion de l'Atlantide. »

« Je parlais sérieusement. » « Moi aussi. »

« Pouvez-vous vous donner la peine d'expliquer ? »

« J'ai personnellement englouti l'Atlantide, » déclara-t-il. « C'était il y a trois ans. Et c'était superbe ! Tours d'ivoire, minarets d'or et balcons d'argent. Ponts d'opale garnis de banderoles pourpres au-dessus d'un fleuve laiteux bordé de rives couleur citron. Clochers de jade, arbres vieux comme le monde chatouillant la panse des nuages, navires aussi délicatement construits que des instruments de musique et balancés par le flux et le reflux. Et les douze princes du royaume tenaient leur cour dans un palais entouré de colonnades, afin d'écouter un Grec jouer du saxo ténor au coucher du soleil.

» Le Grec en question, bien entendu, était un de mes malades : un paranoïaque. La genèse de la chose a l'air compliquée, mais c'est cela que j'avais extirpé de son esprit. Je lui ai laissé quelque temps la bride sur le cou, et à la fin il m'a fallu fendre l'Atlantide en deux et la précipiter au fond de l'océan. Maintenant il est à nouveau capable de jouer et vous avez sûrement entendu sa musique, si vous aimez le genre. Il a du talent. Je le revois de temps à autre, mais il a cessé d'être le dernier descendant du plus grand ménestrel de l'Atlantide. Ce n'est plus qu'un bon joueur de saxo ténor de la fin du vingtième siècle.

» Parfois pourtant, quand je réassiste à l'apocalypse que j'ai édifiée en partant de ses visions grandioses, je ressens une impression fugitive de beauté perdue... car, durant un instant unique, ses sentiments à l'intensité anormale ont été les miens, et selon lui son rêve était la chose la plus belle au monde. »

Il remplit à nouveau leurs verres. « Ce n'était pas exactement le sens de ma question, » fit-elle observer. « Je sais. »

« Je parlais de choses réelles. » « C'était plus vrai que la réalité, je vous le certifie. »

« Je n'en doute pas, mais... » « Mais je n'ai pas donné à la conversation le tour que vous vouliez. C'est bon, pardonnez-moi. Voici quelque chose qui pourrait être réel :

» Nous sommes au bord d'une grande cuvette de sable, » poursuivit-il. « À l'intérieur, la neige tombe doucement. Au printemps elle fond, et l'eau est absorbée par la terre ou s'évapore au soleil. Il ne reste alors que le sable. Aucune végétation n'y pousse, sinon quelques cactus. Et il n'y a pas d'autres animaux que ses serpents, quelques oiseaux, des insectes, des créatures fousseuses, un coyote ou deux. L'après-midi ces bêtes cherchent l'ombre. Partout où se trouve un

vieux reste de palissade ou un rocher ou un crâne ou un cactus pour faire écran aux rayons du soleil, la vie est tapie face aux éléments qui l'écrasent. Mais les couleurs dépassent l'imagination, et les éléments offrent plus de beauté, en un sens, que les êtres qu'ils détruisent. »

« Il n'existe aucun endroit de ce genre dans les parages, » remarqua-t-elle.

« Si je le dis, c'est qu'il existe. Vous ne le croyez pas ? Je l'ai vu. »

« Oui... Vous avez sans doute raison. » « Et quelle importance s'il s'agit en réalité d'un tableau peint par une femme du nom de O'Keefe ou du paysage qu'on aperçoit par les vitres ? Ce qui compte, c'est que je l'aie vu. »

« Je pense comprendre où vous voulez en venir, » fit-elle. « Vous désirez formuler votre diagnostic ? » « Non, je vous écoute. »

Une fois de plus il s'occupa de remplir les verres. « Ce sont mes yeux qui sont atteints, » lui dit-elle, « pas mon cerveau. » Il lui alluma sa cigarette.

« Je peux voir avec d'autres yeux si je peux entrer dans d'autres cerveaux. » Il alluma ensuite la sienne. « La neuroparticipation est basée sur le fait que deux systèmes nerveux peuvent partager les mêmes impulsions, les mêmes visions... » « Les mêmes visions *contrôlées*. » « Je pourrais soigner les gens et en même temps expérimenter des sensations visuelles authentiques. »

« Non, » affirma Render.

« Vous ignorez ce que c'est que d'être coupée de toute une frange de stimulus. De savoir qu'un débile mental éprouve une chose qui vous est fermée, sans même être en mesure de l'apprécier... parce que, de même que vous, il a été condamné par le hasard dès avant sa naissance, en une cour où il n'y a pas de justice. »

« L'univers n'a pas inventé la justice. C'est l'homme. Malheureusement l'homme doit résider dans l'univers. »

« Je ne demande pas à l'univers de m'aider... je vous le demande à vous. » « Je regrette, » fit Render. « Pourquoi refusez-vous de m'aider ? » « Vous m'apportez en ce moment la démonstration de ma principale raison. » « Qui est... ? »

« L'émotion. Vous vous laissez trop emporter par elle. Quand le thérapeute est en phase avec un malade, il est détaché narco-électriquement de ses sensations corporelles. C'est indispensable, car son cerveau doit être entièrement absorbé par sa tâche. Il est nécessaire également que ses émotions soient pareillement

suspendues. C'est bien sûr impossible dans la mesure où un individu a toujours une certaine activité émotionnelle. Mais les émotions du thérapeute sont sublimées sous la forme d'un sentiment d'euphorie généralisée – ou, comme dans mon cas, d'une rêverie de nature artistique. Mais avec vous, le fait de « voir » serait trop. Vous seriez de façon permanente en danger de perdre le contrôle du rêve. »

« Je ne suis pas de votre avis. » « C'est naturel. Mais le fait qui demeure est que vous seriez confrontée constamment avec l'anormal. La puissance d'une névrose est inimaginable pour la majorité des gens ; il nous est déjà impossible de juger l'intensité de celle dont nous souffrons, et à plus forte raison quand il s'agit de celles des autres, dont nous n'avons qu'une vue extérieure. C'est pourquoi aucun neuroparticipant n'entreprendra jamais de soigner un véritable psychotique. Les rares pionniers qui se sont aventurés dans ce domaine sont eux-mêmes aujourd'hui sous thérapie. Ça revient à plonger dans un maelstrom. Si le thérapeute perd pied au cours d'une séance, il n'est plus le Façonneur mais le Façonné. Les synapses répondent comme une réaction nucléaire quand les impulsions nerveuses sont augmentées artificiellement. Et l'effet de transfert est presque instantané.

» J'ai fait beaucoup de ski il y a cinq ans. C'était en raison d'un accès de claustrophobie. Il m'a fallu six mois pour m'en débarrasser... tout cela à cause d'une minuscule défaillance de ma part, durant une fraction de seconde. J'ai dû confier le malade à un confrère. Et ce n'était là qu'une répercussion mineure. Si vous vous lanciez dans le jeu, ma petite, vous finiriez votre vie dans une maison de santé. » Elle acheva son verre et Render la resservit.

La nuit défilait de part et d'autre de la voiture. La ville était maintenant loin derrière eux, et la route était dégagée. L'obscurité se faisait plus dense entre les flocons tourbillonnants.

« D'accord, » admit-elle, « vous avez peut-être raison. Mais je pense que vous pourriez quand même m'aider. »

« Comment ? »

« En m'habituant à voir, pour que les images perdent leur nouveauté et que les émotions s'estompent. En m'acceptant comme cliente pour me délivrer de l'anxiété que me cause ma cécité. Et ensuite votre argumentation cessera d'être valable. Je deviendrai capable d'entamer mon apprentissage en n'accordant plus mon attention qu'à la thérapie. Je serai en mesure de sublimer le plaisir de voir en autre chose. »

Render se mit à réfléchir.

C'était peut-être faisable. Certes, ce serait une entreprise difficile.

Mais cela pourrait aussi être un cas à inscrire dans les annales.

Personne n'était réellement qualifié pour accomplir cette tentative, car personne ne s'y était jamais risqué.

Mais Eileen Shallot était une rareté – et unième une exception – car elle était vraisemblablement le seul être au monde posant ce problème unique tout en possédant la formation technique nécessaire.

Il était encore en train de soupeser la question quand s'alluma le voyant INDIQUEZ NOUVELLES COORDONNÉES. La voiture s'engagea sur la bande de stationnement et s'y immobilisa. Il coupa le contact et resta sans bouger, continuant sa méditation.

Il était rare que les autres l'entendent faire étalage de son opinion à propos de ses capacités professionnelles. Ses collègues le considéraient comme modeste. Entre parenthèses, on peut toutefois noter qu'il avait la conviction que si un autre neuroparticipant le surpassait un jour, ce serait avec la complicité des anges.

Il refit une nouvelle fois le plein des deux verres et jeta la bouteille vide dans le compartiment arrière.

« Vous voulez que je vous dise ? » reprit-il enfin.

« Oui ? »

« Ça pourrait valoir la peine d'essayer. »

Il pivota pour se pencher vers les commandes, mais elle était là avant lui. Elle l'embrassa tandis qu'il pressait les touches et que la S-7 se mettait en route. Elle avait pleuré sous ses lunettes noires et les larmes laissaient des traces humides sur ses joues.

2

Le suicide le tracassait plus qu'il n'était de mise, et Mrs Lambert avait appelé la veille pour annuler son rendez-vous. Render décida donc de passer la matinée en étant d'humeur pensive. En conséquence il pénétra dans son cabinet les sourcils froncés et le cigare aux lèvres.

« Est-ce que vous avez vu... ? » demanda Mrs Hedge.

« Oui. » Il posa son manteau sur la table en encoignure, se rendit à la fenêtre et regarda la rue. « Oui, » répéta-t-il. « Je suis passé en voiture juste après et j'avais laissé les glaces transparentes. Ils étaient encore en train de nettoyer la chaussée. » « Vous le connaissiez ? » « Je ne sais même pas son nom. » « Priss Tully vient de me passer un coup de fil... c'est la réceptionniste de la firme d'outillage électrotechnique au quatre-vingt-sixième. Elle m'a dit qu'il s'agissait de James Irizarry, un concepteur publicitaire qui avait ses bureaux au même étage. Ça fait long, comme chute. Il devait être inconscient quand il a touché le sol, non ? Il a rebondi contre la façade. Si vous ouvrez la fenêtre, vous pourrez voir en vous penchant – là, à gauche – l'endroit où... » « N'en parlons pas, Bennie. Votre amie a-t-elle une idée de ses motifs ? »

« Pas vraiment. Sa secrétaire est sortie dans les couloirs en criant. Elle était entrée dans son bureau au moment où il montait sur le rebord de la fenêtre. Il avait laissé une note qui disait : *J'ai tout ce que je voulais. Pourquoi attendre ?* C'est drôle, hein ? Enfin, quand je dis *drôle...* »

« Oui... Et vous savez quelque chose de lui ? » « Marié. Deux enfants. Bonne réputation professionnelle. Beaucoup de travail. Il ne buvait pas. Et il pouvait se payer des bureaux dans un immeuble comme celui-ci. »

« Grand Dieu, » fit Render en se retournant vers elle. « Vous avez des archives sous la main ou quoi ? »

« Vous savez, » répondit-elle en haussant ses larges épaules, « j'ai des connaissances un peu partout d'un étage à l'autre. Et puis Prissy est ma belle-sœur... »

« Vous voulez dire que si à la minute même je sautais par cette fenêtre, ma biographie ferait le tour de l'immeuble en moins d'un

quart d'heure ? » « Probablement, » déclara-t-elle avec un sourire. « Mais ne le faites pas aujourd'hui. Après lui, ça tomberait à plat. Et puis, avec votre spécialité, vous n'êtes pas du genre à ça. »

« Détrompez-vous, » répliqua-t-il. « D'après les statistiques, on se suicide trois fois plus parmi les médecins et avocats que dans les autres professions. »

« Hé, vous m'inquiétez ! Éloignez-vous donc de ma fenêtre ! Il faudrait que je retrouve du travail chez le docteur Hanson, et c'est une buse. » Il vint vers elle.

« On ne sait jamais quand on doit vous prendre au sérieux, » conclut-elle.

« J'apprécie vos soucis à mon égard, » commenta-t-il. « Cela dit, je n'ai jamais été un fervent des statistiques. »

« Évidemment, vous seriez à la une des journaux, » poursuivit-elle. « Tous ces journalistes qui me poseraient des questions sur vous... Et pourquoi, à votre avis ? »

« Je n'en sais rien, Bennie. Je ne suis qu'un modeste sondeur de cerveaux. Si je pouvais seulement trouver au suicide une cause générale sous-jacente – et découvrir ainsi le moyen de le prévenir – je mériterais davantage de figurer à la une que si je sautais dans le vide. Mais j'en suis incapable, car il n'y a pas de cause simple et unique... je ne le crois pas. » « Ah ? »

« Il y a trente-cinq ans, il venait au neuvième rang dans les origines de décès aux États-Unis. Maintenant il se place au sixième. »

« Et personne ne saura jamais pourquoi Irizarry a sauté ? »

Render s'installa sur une chaise et lâcha un peu de cendre dans un cendrier qu'elle s'empressa de vider, tout en émettant une toux significative.

« On peut toujours formuler des hypothèses, » répondit-il, « ce qui est de règle dans ma profession. Première chose à considérer : les traits de personnalité susceptibles de prédisposer un individu à des phases de dépression. Les gens qui exercent un contrôle rigide sur leurs émotions, ceux qui se sentent concernés de façon obsessionnelle par les petits détails... » Il tapota à nouveau son cigare au-dessus du cendrier, observant avec un sourire sarcastique le geste qu'elle ébauchait pour le vider encore. « En bref, » acheva-t-il, « certaines des caractéristiques découlant des professions dont la nature est plus individuelle que collective : les professions médicales, juridiques, artistiques. »

Elle lui décocha un coup d'œil interrogateur. « Mais ne vous en

faites pas, » dit-il en riant, « je suis ravi de vivre. »

« Vous n'en donnez pas tellement l'impression, ce matin. »

« Pete m'a appelé. Il s'est cassé la cheville hier en gymnastique. Ils devraient surveiller ces choses-là plus attentivement. Je crois que je vais le changer de collège. » « Encore ? »

« Peut-être. Je verrai. Le principal doit m'appeler cet après-midi. Je ne veux pas en faire une histoire mais je tiens à ce qu'il termine sa scolarité en gardant ses deux bras et ses deux jambes. »

« Un enfant ne peut grandir sans avoir un ou deux accidents. C'est une affaire de... statistiques. » « Les statistiques et le destin ne sont pas la même chose, Bennie. Tout le monde se forge son destin. » « Moi je pense que si un événement doit arriver, il arrive. »

« Moi pas. Mon opinion est que la volonté humaine, épaulée par un esprit sain, peut dans une certaine mesure agir sur les événements. Si je n'y croyais pas, je n'exercerais pas dans cette branche. »

« Le monde est une machine... vous savez bien : les causes, les effets. Les statistiques mettent en jeu la prob... »

« L'esprit humain n'est pas une machine, et je ne connais pas la loi des effets et des causes. Personne ne la connaît. »

« Vous êtes diplômé en chimie, si je me souviens bien. Vous êtes un scientifique, docteur. »

« Disons plutôt que je suis un déviationniste trotskyste, » fit-il avec un sourire en s'étirant, « de même que vous fûtes jadis professeur de danse classique. » Il se leva et reprit son manteau.

« Au fait, Miss DeVille a appelé et a laissé un message. Elle rappelle que vous deviez aller ensemble à Saint-Moritz. »

« Trop loin, » décida-t-il à haute voix. « Ce sera Davos. »

Étant donné que le suicide le tracassait plus qu'il n'était de mise, Render, après s'être enfermé dans son bureau, assombrir les fenêtres en n'allumant qu'une lampe et mit en marche le combiné stéréo.

Jusqu'à quel point la qualité de la vie humaine a-t-elle changé, commença-t-il à écrire, depuis les débuts de la révolution industrielle ?

Il prit la feuille en main et relut la phrase. C'était le sujet qu'on lui avait demandé de traiter dans sa conférence du samedi suivant. Comme toujours en de pareils cas, il ne savait pas quoi dire car il y avait trop de choses à dire et seulement une heure pour les aborder.

Il se leva et marcha de long en large dans la pièce que

remplissaient maintenant les accords de la Huitième de Beethoven.

Saisissant un micro-cravate et faisant démarrer son magnétophone, il prit la parole :

« Le pouvoir de nuire a évolué en relation directe avec les progrès technologiques. » Son auditoire imaginaire fit silence et il sourit. « La propension de l'homme à s'en prendre à son semblable a été multipliée par la production de masse ; sa faculté de léser le psychisme d'autrui à travers les contacts personnels a été perfectionnée par les facilités croissantes de communication. Mais ce sont là des faits avérés, et ce n'est pas d'eux que je veux discuter ce soir. Je voudrais plutôt parler de ce que j'appelle l'autopsychomimétisme : les complexes d'anxiété auto-induits qui, à première vue, semblent se conformer aux schémas classiques mais représentent en réalité des dispersions radicales de l'énergie psychique. Ce phénomène est particulier à notre époque... »

Il s'interrompit le temps de poser et d'écraser son cigare, puis d'élaborer les phrases suivantes. « L'autopsychomimétisme, » reprit-il, « est un complexe d'imitation qui se perpétue de lui-même, dans le but inavoué d'attirer l'attention. Exemple : un musicien de jazz qui se comporte comme s'il était sous l'effet de la drogue alors qu'il n'en a jamais pris et ne se souvient que vaguement de ceux qui le faisaient – puisque de nos jours tous les stimulants et tranquillisants sont fort bénins. Comme Don Quichotte, il aspire à une légende même si sa musique est un véhicule suffisant pour libérer ses tensions.

» De nos jours, tout le monde est assez évolué pour comprendre le processus de la perturbation psychique. Et la plupart des causes de celle-ci ont été éliminées. Nous vivons dans une ère de santé, de sécurité et de bien-être où, grâce à la technologie, on a élucidé la plupart des vieux problèmes sociaux et jugulé les désordres mentaux. Mais entre hier et demain, entre la noirceur et la blancheur, s'étend la grisaille d'aujourd'hui, ce temps qu'envahissent à la fois la nostalgie du passé et la crainte de l'avenir. Et ces sentiments, ne pouvant s'exprimer sur un plan matériel, se concrétisent à l'heure actuelle par une recherche délibérée des facteurs d'anxiété historiques... »

Le boîtier du vidéophone bourdonna brièvement. Les sons de la Huitième empêchèrent Render de l'entendre.

« Nous avons peur de ce que nous ne connaissons pas, » poursuivit-il, « et demain représente une grande inconnue. La branche dans laquelle je suis spécialisé en psychiatrie n'existait même pas il y a trente ans. La science est désormais susceptible de progresser si rapidement qu'il en résulte, dans l'opinion publique, un authentique malaise – pour ne pas dire une angoisse – quant à l'issue logique : la

mécanisation totale de tout ce qui existe au monde... »

Le vidéophone vrombit à nouveau tandis qu'il passait à côté du bureau. Il décrocha le micro et baissa le volume de la Huitième.
« Allô ? »

« Saint-Moritz, » déclara-t-elle. « Davos, » répliqua-t-il fermement.
« Charlie, tu es exaspérant ! » « Jill chérie... toi aussi. » « On en discutera ce soir ? » « Il n'y a rien à discuter ! » « Tu viens quand même me prendre à cinq heures ? » Après une hésitation, il répondit :
« Entendu, à cinq heures. Comment se fait-il qu'on ne te voie pas sur l'écran ? »

« Je sors de chez le coiffeur. C'est une surprise. »

Il réprima un ricanement stupide, ajouta : « Agréable, j'espère. Bon, à ce soir, » attendit qu'elle lui dise au revoir, puis raccrocha.

Il désopacifia les fenêtres, éteignit la lumière et regarda dehors.

Ciel gris parsemé de flocons de neige voltigeant et se perdant dans le tumulte de la rue...

Il vit aussi, en ouvrant la fenêtre et en se penchant, l'emplacement sur la gauche où Irizarry avait laissé son avant-dernière marque sur la Terre.

Il ferma la fenêtre et écouta le reste de la symphonie. Une semaine s'était écoulée depuis sa course aveugle avec Eileen. Elle avait rendez-vous aujourd'hui à une heure.

Il se souvint des doigts d'Eileen effleurant son visage, pareils à des feuilles d'arbre ou à des insectes en contact avec sa peau, tandis qu'elle explorait ses traits à la manière ancienne des aveugles. Ce souvenir n'était pas entièrement agréable. Il se demanda pourquoi.

Très loin en bas, le trottoir lavé à grande eau était à nouveau vierge ; il était glissant comme de la glace sous la fine couche blanche qui venait de s'y déposer. Un des gardiens de l'immeuble sortit en hâte pour y répandre du sel, avant qu'il cause la chute d'un piéton.

* * *

Sigmund semblait être le loup Fenrir sorti tout vivant de la mythologie Scandinave. Après que Render eut enjoint à Mrs Hedge : « Faites-les entrer, » la porte qui avait commencé à s'entrouvrir fut soudain poussée plus largement, et il fut dévisagé par deux yeux d'un jaune fumeux, enchâssés dans une tête de chien à la forme bizarre.

Sigmund n'avait pas le front bas des chiens, en pente fuyante à

partir du museau ; son crâne haut et hirsute faisait paraître les yeux plus enfoncés qu'ils ne l'étaient. Render frissonna légèrement devant la taille et l'aspect de cette tête. Les mutants qu'il avait vus jusqu'ici n'étaient tous que des chiots. Sigmund, lui, était en plein âge adulte, et son pelage gris-noir avait une légère tendance à se hérissier, ce qui augmentait encore sa grandeur apparente.

Fixant Render avec une expression fort peu canine, il émit un grognement qui ressemblait trop aux mots « Bonjour, docteur » pour que ce fût accidentel.

Render lui fit un signe de tête et se leva.

« Bonjour, Sigmund, » dit-il. « Entre. »

Le chien tourna la tête en reniflant l'air de la pièce – comme s'il décidait s'il convenait ou non d'y laisser pénétrer celle dont il avait la garde. Puis son regard se posa à nouveau sur Render et, inclinant la tête en signe d'assentiment, il acheva d'ouvrir la porte en la poussant du poitrail. La totalité de la scène n'avait duré qu'une seule déconcertante seconde.

Eileen le suivit, tenant la double laisse. Le chien s'avança sans bruit sur l'épaisse moquette, la tête baissée, comme s'il suivait une piste. Ses yeux ne quittaient pas ceux de Render.

« Voilà donc Sigmund... ? Comment allez-vous, Eileen ? »

« Très bien... Oui, il avait très envie de venir, et moi j'avais envie que vous le connaissiez. »

Render la conduisit à un siège et la fit asseoir. Elle détacha la double laisse du harnais que portait le chien et la posa par terre. Sigmund s'assit à côté tout en continuant d'observer Render.

« Comment vont les choses à State Psych ? » « Comme toujours. Vous auriez une cigarette, docteur ? J'ai oublié les miennes. »

Il la lui mit entre les doigts, alluma un briquet. Elle portait une robe bleu foncé, et ses lunettes aussi étaient bleutées. La pastille argentée sur son front refléta la flamme du briquet ; elle continua de fixer ce point dans l'espace après qu'il eut retiré sa main. Ses cheveux, qui lui tombaient jusqu'aux épaules, semblaient légèrement plus clairs que le soir de leur rencontre ; aujourd'hui ils avaient la couleur du cuivre flambant neuf.

Render s'assit sur le coin de son bureau et, du pied, actionna la pédale de son cendrier-mappemonde pour l'amener à sa hauteur.

« Vous m'avez dit la première fois que le fait d'être aveugle ne signifiait pas que vous n'aviez jamais vu. Qu'entendiez-vous par là ? »

« J'ai eu une séance de neuroparticipation avec le docteur Riscomb, » répondit-elle, « avant son accident. Il voulait accommoder mon cerveau aux sensations visuelles. Malheureusement, il n'a jamais pu y avoir de seconde séance. »

« Je vois. Et qu'avez-vous expérimenté au cours de celle-ci ? »

Elle croisa les jambes et Render nota qu'elles étaient bien faites.

« Surtout les couleurs. Ce fut une expérience extraordinaire. »

« Vous vous en souvenez bien ? Cela remonte à quand ? »

« Six mois environ... et je ne les oublierai jamais. Depuis, il m'arrive même de rêver en couleur. » « Souvent ? »

« Plusieurs fois par semaine. » « Quelles associations déclenchent-elles en vous ? » « Aucune en particulier. Elles me passent simplement à travers l'esprit au hasard. » « Citez-moi des exemples. » « Eh bien, quand vous me posez une question, je « vois » une sorte de jaune orangé. La façon dont vous m'avez dit bonjour était argentée. Maintenant que vous m'écoutez sans parler, je vous associe avec un bleu sombre tirant sur le violet. »

Le regard de Sigmund dévia vers le bureau et s'arrêta sur le flanc de celui-ci.

Est-ce qu'il peut entendre le magnétophone tourner à l'intérieur ? se demanda Render. *Et, si oui, est-il capable de deviner de quoi il s'agit et à quoi ça sert ?*

Si c'était le cas, nul doute que le chien avertirait Eileen – non qu'elle fût ignorante de cette pratique couramment admise – et peut-être n'apprécierait-elle pas d'être considérée comme un cas thérapeutique. Il lui faudrait en parler au chien en privé, songea-t-il, tout en souriant intérieurement devant ce concept.

« Je vais construire un monde imaginaire assez élémentaire, » déclara-t-il finalement, « et je vous ferai prendre contact aujourd'hui avec certaines formes de base. »

Elle sourit. Les yeux de Render s'abaissèrent vers le mythe vivant accroupi à côté d'elle, la langue pendante pareille à un bifteck posé sur les piquets d'une clôture.

Est-ce qu'il sourit lui aussi ?

« Merci, » répondit-elle.

Sigmund remua la queue.

« Bon, eh bien, » conclut Render en plaçant son mégot dans les

parages de Madagascar, « je vais sortir la capsule et la tester. Pendant ce temps, » ajouta-t-il en appuyant sur un bouton discret, « un peu de musique vous détendra peut-être. »

Elle allait répondre, mais une ouverture de Wagner lui coupa la parole. Render actionna de nouveau le bouton, et il y eut un silence au cours duquel il remarqua : « Tiens, je croyais que c'était Respighi qui venait après. »

Il lui fallut encore deux manœuvres avant de parvenir à localiser certains pins de Rome.

« Vous auriez pu le laisser, » assura-t-elle. « J'adore Wagner. »

« Non merci, » répondit-il en ouvrant l'alvéole, « je me serais pris les pieds dans toutes ces piles de leitmotive. »

La grande capsule émergea dans le bureau, en glissant aussi silencieusement qu'un nuage. Render entendit derrière lui un léger grondement tandis qu'elle avançait. Il tourna la tête.

Pareil à une ombre, Sigmund s'était levé, avait traversé la pièce, et déjà il encerclait la machine tout en la reniflant, la queue tendue, les oreilles couchées, les dents découvertes.

« Du calme, Sig, » fit Render. « C'est une Unité de Transmission-Réception Neurale Omnicaux. Ça ne mord pas. C'est juste une machine, comme une voiture, un téléviseur ou une machine à laver. On va s'en servir pour montrer à Eileen l'apparence des choses. »

« N'aime pas, » grogna le chien.

« Pourquoi ? »

Sigmund n'avait rien à répondre, aussi battit-il en retraite vers Eileen en posant son mentor sur ses genoux.

« N'aime pas, » répéta-t-il en la regardant.

« Pourquoi ? »

« Pas de mots, » décida-t-il. « Maintenant on rentre ? »

« Non, » lui répondit-elle. « Tu vas t'installer dans un coin et dormir, et moi je vais m'installer dans cette machine et faire pareil... en un sens. »

« Pas bon, » fit-il en abaissant la queue.

« Vas-y. » Elle le poussa. « Couche-toi et sois sage. »

Il obéit, mais il se mit à gémir quand Render obscurcit les fenêtres et appuya sur la touche qui transformait son bureau en console de commandes.

Il gémit une autre fois quand la capsule, reliée désormais à un circuit, s'ouvrit en deux.

Render s'assit. Il effleura une certaine partie de son bureau et une portion du plafond s'abaissa, en prenant la forme d'une cloche. Il se releva, s'approcha de la matrice. Tandis que Respighi continuait d'évoquer ses pins, il détacha du bas de la capsule un écouteur qu'il plaça contre une oreille, tout en se bouchant l'autre de l'épaule et en jouant de sa main libre avec les boutons. Un bruit de vagues noya la musique ; un vacarme de circulation automobile lui succéda ; et le feed-back se mit à répéter : « ... Maintenant que vous m'écoutez sans parler, je vous associe avec un bleu sombre tirant sur le violet... »

Il passa au masque facial et contrôla – *un* : cannelle ; *deux* : humus ; *trois* : musc... et ainsi de suite en passant par le goût du miel, du vinaigre et du sel, l'odeur du lilas et du béton mouillé, les bouffées d'ozone juste avant l'orage, tous les signaux aussi bien olfactifs que gustatifs convenant au matin, à l'après-midi et au soir.

Le divan flottait dans son bain de mercure, magnétiquement stabilisé par les parois de la capsule. Il plaça les bandes en position de marche.

La matrice était en parfait état.

« C'est bon, » fit Render en se détournant, « tout est vérifié. »

Elle était en train de poser ses lunettes sur ses vêtements pliés en tas. Elle s'était déshabillée pendant que Render testait la machine. Il fut perturbé à la vue de sa taille étroite, de ses seins opulents à la pointe sombre, de ses jambes longues. Elle était trop bien faite pour une femme aussi grande, jugea-t-il.

Puis il se rendit compte, tout en la regardant, que sa principale contrariété venait de ce qu'elle était là en tant que cliente,

« Je suis prête, » annonça-t-elle, et il vint à son côté.

Lui prenant le coude, il la guida jusqu'à la machine. Des doigts elle en explora l'intérieur. En l'aidant à y pénétrer il vit qu'elle avait les yeux d'un vert marin. Ce détail aussi lui parut à désapprouver.

« Vous vous sentez à l'aise ? »

« Oui. »

« Alors allons-y. Faites de beaux rêves. »

La coque supérieure se referma. La capsule devint opaque, puis brillante. Render y contempla son image dénaturée.

Il se dirigea vers le bureau.

Sigmund, debout, lui barrait la route.

Render voulut lui tapoter le crâne, mais le chien s'écarta.

« Qu'on m'emmène, » gronda-t-il.

« Impossible, mon vieux, » dit Render. « D'ailleurs, nous n'allons nulle part. On va juste dormir ici, sur place. »

Le chien n'eut pas l'air apaisé.

« Pourquoi ? »

Render soupira. Discuter avec un chien était la chose la plus grotesque qu'il pût imaginer sans avoir bu un verre de trop.

« Sig, » reprit-il, « j'essaie d'aider ta maîtresse à savoir ce que c'est que de voir. Tu lui es très utile pour la conduire dans ce monde qu'elle ne connaît pas – mais il faut qu'elle sache à quoi il ressemble, et je vais le lui montrer. »

« Alors elle n'aura pas besoin de moi. »

« Bien sûr que si. » Render faillit éclater de rire. Le pathétique était ici mêlé si étroitement à l'absurde qu'il ne pouvait s'empêcher d'avoir cette réaction. « Je ne peux pas lui rendre la vue, » expliqua-t-il. « Je vais juste lui communiquer des abstractions visuelles – lui prêter en quelque sorte mes yeux pendant un moment. Compris ? »

« Non, » répondit le chien. « Qu'on m'emmène. »

Render arrêta la musique.

L'histoire des rapports entre le chien mutant et son maître mériterait d'occuper six volumes, de préférence en allemand, médita-t-il. Il désigna l'angle opposé de la pièce. « Couche-toi là-bas, comme Eileen te l'a dit. Ça ne va pas durer longtemps, et quand ce sera fini vous partirez comme vous êtes venus : tu seras là pour la conduire. D'accord ? »

Sigmund ne répondit pas mais fit demi-tour dans la direction indiquée, la queue basse.

Render s'installa et abaissa le capuchon qui était la version modifiée de la matrice. Il était seul devant les quatre-vingt-dix boutons blancs et les deux rouges. Le monde prenait fin dans l'obscurité qui s'étendait derrière la console. Il desserra sa cravate et déboutonna son col de chemise.

Il retira le casque de son réceptacle et en vérifia le plombage. Puis, s'en coiffant, il remonta le masque et abaissa la visière. Il plaça son bras droit dans la courroie et, d'un seul mouvement du pouce, élimina toute conscience chez son sujet.

Un Façonneur ne presse pas les boutons blancs de façon délibérée. Il suggère mentalement des circonstances. À la suite de cela, des réflexes musculaires profondément implantés exercent une pression quasi imperceptible sur la courroie ultrasensible où repose le bras. Celle-ci glisse dans la position voulue, encourageant un index tendu à se déplacer en avant. Un bouton est actionné. La courroie continue son mouvement.

Render éprouva un picotement à la base du crâne ; ses narines perçurent l'odeur de l'herbe fraîchement coupée.

Subitement il se retrouva dans la grande allée qui séparait entre eux les mondes...

Après un temps apparemment long, il sentit qu'il avait pris pied sur une Terre étrangère. Il ne voyait rien ; une notion de présence l'informait seulement qu'il était arrivé. La nuit était plus sombre que toutes celles qu'il avait connues.

Il ordonna aux ténèbres de se disperser. Rien ne se produisit.

Une partie de sa mémoire, dont il n'avait pas réalisé qu'elle était assoupie, se réveilla ; il se rappela à qui appartenait le monde où il venait de pénétrer.

Il se mit à l'écoute de la présence d'Eileen, capta sa peur, et son attente.

Il conçut des couleurs. D'abord, le rouge...

Il sentit une correspondance. Puis il y eut un écho.

Tout devint rouge ; il habitait le centre d'un rubis aux dimensions illimitées.

L'orangé...

Il devint captif d'un morceau d'ambre.

Le vert maintenant, et il ajouta les exhalations d'une mer chaude. Le bleu, et la fraîcheur du soir.

Puis, faisant un effort mental, il produisit toutes les couleurs à la fois. Elles se déployèrent en un tourbillon de plumes de paon.

Alors il les sépara, leur imposa une forme.

Un arc-en-ciel incandescent traversa le ciel noir.

Il lutta pour amener à la surface les bruns et les gris. Ils apparurent en tâches lumineuses et palpitantes.

À distance il identifiait un sentiment de crainte. Mais il n'y avait pas trace d'hystérie, aussi poursuivit-il son œuvre.

Il réussit à tracer un horizon, par-delà lequel les ténèbres s'écoulèrent. Le ciel se colora faiblement de bleu, et il se risqua à y propulser un banc de nuages sombres. Ses efforts pour créer l'effet de distance et de profondeur de champ rencontraient une résistance, aussi incorpora-t-il au tableau, pour le renforcer, un léger bruit de vagues. Un transfert né d'un concept auditif de distance fit alors lentement son apparition, tandis qu'il faisait dériver les nuages. Puis il se hâta d'ériger une haute forêt pour juguler une vague montante d'acrophobie.

La panique qu'il avait décelée s'estompa.

Render polarisa son attention sur des arbres de grande taille – chênes, pins, peupliers, sycomores. Il les rassembla en rangs désordonnés où se côtoyaient les verts, les bruns et les jaunes, déroula un épais tapis d'herbe et de mousse humecté de rosée, lâcha par endroits des amas de pierres grisâtres ou de tronçons d'arbre verdiss, jumela et emmêla les branches au niveau des cimes afin de projeter partout une ombre uniforme.

L'effet obtenu fut saisissant. C'était comme si le monde, frappé de stupeur, étouffait un sanglot avant de sombrer dans le silence.

Au sein du calme ambiant il percevait la présence d'Eileen. Il avait décidé que le mieux était d'établir rapidement un terrain de travail, d'édifier un quartier-général tangible, de préparer un champ de manœuvres. Plus tard il pourrait faire marche arrière, réparer et rectifier les résultats du traumatisme initial à l'occasion des séances à venir ; mais il était nécessaire de débiter ainsi.

Avec un sursaut, il se rendit compte que le silence n'était pas le signe d'un repli. Eileen se faisait imminente dans les arbres et l'herbe, dans les pierres et les fourrés ; elle personnalisait leurs formes, les reliant à des sensations tactiles, des sons, des températures, des arômes.

Il déclencha une brise légère qui agita les branchages. Juste au-delà du champ de vision, il créa les clapotis d'un ruisseau.

Il y eut un sentiment de joie. Il le partageait.

Elle supportait l'expérience extrêmement bien, et il résolut en conséquence d'élargir le champ de l'exercice. Il laissa son esprit voguer parmi les arbres, expérimentant un dédoublement momentané de la vision, au cours duquel il vit une main énorme juchée sur un chariot d'aluminium roulant vers un cercle de blancheur.

Il était près du ruisseau maintenant et il la cherchait, précautionneusement.

Il flotta en même temps que l'eau. Il n'avait pas encore adopté de forme. Les clapotis devinrent des gargouillements, tandis qu'il poussait le ruisseau à travers des creux et par-dessus des roches. Sous son insistance, le cours qu'il suivait devenait plus articulé.

« Où êtes-vous ? » demanda le ruisseau.

Ici ! Ici !

Ici !

... *et ici !* répliquèrent les arbres, les fourrés, les pierres, l'herbe.

« Choisissez un endroit, » dit le ruisseau qui s'agrandissait, entourait une masse rocheuse, puis dévalait une pente en direction d'un lac bleuté.

Je ne peux pas, répondit le vent.

« Il le faut. » Le ruisseau s'agrandit encore, se déversa dans le lac, fit des remous à la surface, puis s'immobilisa en reflétant les arbres et les nuages sombres. « Maintenant ! »

Très bien, fit en écho la forêt, *dans un moment.*

Une brume se leva sur l'étang et dériva vers la rive.

« Maintenant, » tinta la brume.

Ici, alors...

Elle avait choisi un saule de petite taille, qui ployait sous le vent et plongeait ses branches dans l'eau.

« Eileen Shallot, » fit-il, « regardez le lac. »

Le vent tourna ; le saule se courba.

Il n'avait pas de peine à se remémorer son visage, son corps. L'arbre tomba, comme déraciné. Debout au milieu d'une tranquille explosion de feuilles, Eileen fixait, effrayée, le profond miroir bleu de l'esprit de Render – le lac.

Elle se couvrit des mains le visage, mais ce geste ne pouvait l'empêcher de voir.

« Examinez-vous, » dit Render.

Elle écarta les mains et baissa les yeux sur son corps. Puis elle tourna sur elle-même, lentement, en s'étudiant. Finalement :

« Je me trouve très belle, » reconnut-elle. « Est-ce parce que vous voulez que je me voie ainsi ou bien est-ce la vérité ? »

Elle tournait les yeux dans toutes les directions, à la recherche du

Façonneur.

« C'est la vérité, » répondit Render dont la voix émanait de partout.

« Merci. »

Il y eut un tourbillon blanc. Elle portait maintenant un vêtement de soie ajusté à la taille. Au loin la lumière prit un éclat à peine plus vif. Au bas des nuages qui surmontaient Phorizon apparut une légère tonalité rose.

« Que se passe-t-il ? » demanda-t-elle.

« Je vais vous montrer un lever de soleil, » répondit Render, « et je vais sans doute le saboter un peu... mais c'est mon premier lever de soleil dans des circonstances pareilles. »

« Mais où êtes-vous ? » s'enquit-elle.

« Partout. »

« Prenez une forme, s'il vous plaît, que je puisse vous voir. »

« Entendu. »

« Votre forme naturelle. »

Il se concentra pour se projeter auprès d'elle sur la rive, et s'y retrouva.

Surpris par un éclat métallique, il baissa les yeux. Le monde vacilla un instant, puis à nouveau se stabilisa. Le rire qu'il avait entamé mourut sur ses lèvres.

Il portait l'armure qui s'était trouvée près de leur table, au club *La Perdrix et le Scalpel*, le soir de leur rencontre.

Elle tendit la main pour la toucher.

« L'armure à côté de notre table, » conclut-elle en caressant des doigts les plaques et les jointures. « Je l'avais associée à vous ce soir-là. »

« Et vous venez de m'y fourrer, » observa-t-il. « Vous êtes une femme dotée d'une forte volonté. » L'armure disparut. Il arborait maintenant son complet gris-beige, sa cravate à pois rouges et son expression professionnelle.

« Contemplez-moi sous ma véritable apparence, » fit-il avec un léger sourire. « Et maintenant le lever de soleil. Je vais utiliser toute la gamme des couleurs. Regardez bien ! »

Ils s'assirent sur le banc qui s'était matérialisé derrière eux, et Render désigna la direction dont il avait décidé qu'elle serait celle de

l'est.

Lentement, le soleil commença son essor. Pour la première fois dans ce monde particulier, il étincela tel un dieu, brisa les nuages, alluma des reflets sur le lac, embrasa le paysage sous la brume qui s'élevait de la forêt humide.

Fascinée par le spectacle de cette boule de feu en ascension, Eileen demeura un long moment sans bouger ni parler. Render sentait à quel point elle était captivée.

Elle avait sous les yeux la source de toute lumière, qui faisait étinceler comme une goutte de sang la pastille d'argent qu'elle portait incrustée au front.

Render commenta : « Voici le soleil, et les nuages... » Il claqua des mains, et un banc de nuages vint voiler le soleil tandis qu'un léger grondement parcourait le ciel. « Et le tonnerre, » acheva-t-il. La pluie se mit alors à tomber, faisant frémir l'eau du lac et bruire les feuilles, aspergeant leurs cheveux et leurs vêtements, leur coulant dans les yeux et le cou, transformant la terre en boue.

Un éclair traversa le ciel, et une seconde plus tard il y eut un fracas de tonnerre.

« Un orage, » annonça Render. « Vous en constatez les effets dévastateurs. Et juste à l'instant vous avez aperçu un éclair. »

« C'est trop, » dit-elle. « Arrêtez un instant, je vous prie. »

Aussitôt la pluie s'interrompit et le soleil perça au travers des nuages.

« J'ai terriblement envie d'une cigarette, » poursuivit-elle, « mais j'ai laissé les miennes dans le monde de là-bas. »

Juste à ces mots, une cigarette tout allumée apparut entre ses doigts.

« Elle aura un goût plutôt fade, » remarqua Render d'une voix étrange.

Il la regarda un moment, puis ajouta : « Je ne vous avais pas donné cette cigarette. Vous l'avez prélevée dans mon cerveau. »

La fumée montait en spirale avant d'être balayée par le vent.

« Ce qui veut dire, » décida-t-il, « que, pour la seconde fois, j'ai sous-estimé le pouvoir d'attraction de ce vide que vous avez dans l'esprit à la place du sens de la vue. Vous assimilez ces nouvelles impressions très rapidement. Vous allez même jusqu'à chercher à en susciter d'autres. Méfiez-vous. Essayez de refréner cette impulsion. »

« C'est comme si j'étais affamée, » répondit-elle.

« Il vaudrait peut-être mieux mettre fin à cette séance. »

Leurs vêtements avaient séché. Un oiseau se mit à chanter.

« Non, attendez ! Je vous en prie ! Je ferai attention. Je veux voir encore d'autres choses. »

« Il y aura une autre visite, » dit Render. « Mais enfin, je pense que nous pouvons encore nous octroyer une vision. Qu'avez-vous le plus envie de voir ? »

« L'hiver. La neige. »

« C'est bon, » fit le Façonneur en souriant. « Alors emmitoufflez-vous bien dans cette fourrure... »

L'après-midi s'écoula rapidement après le départ de sa patiente. Render était de bonne humeur. Il se sentait comme vidé et rechargé. La première tentative avait eu lieu sans qu'il ait à subir de répercussions. Il avait la conviction qu'il allait réussir. Sa satisfaction l'emportait sur la crainte. Ce fut dans un état d'euphorie qu'il revint à l'élaboration de sa conférence.

« Nous vivons en fonction du plaisir et de la souffrance, » prononça-t-il dans le micro. « Mais bien qu'enracinées dans notre biologie, l'une et l'autre de ces sensations sont également conditionnées par la société. À cause des énormes masses humaines qui se déplacent chaque jour à travers les villes, il a fallu imposer à leurs mouvements dans l'espace une série de contrôles totalement inhumains. Et ces derniers ne cessent de gagner du terrain : ils conduisent nos véhicules, font voler nos avions, nous soumettent à des questionnaires, diagnostiquent nos maladies. Tout cela sans qu'il me soit possible d'oser porter un jugement moral sur ces intrusions. Il se peut qu'elles soient devenues nécessaires. En dernier ressort, elles pourraient se révéler salutaires.

» Mais le point que je voudrais souligner est que, souvent, nous n'avons pas conscience des valeurs auxquelles nous sommes attachés. Nous ne pouvons déterminer le sens qu'une chose offre pour nous avant d'en être privés. Si un objet qui a une valeur pour nous cesse d'exister, les énergies psychiques qui s'y trouvaient rattachées sont libérées. Et nous recherchons d'autres objets dans lesquels les investir. Aucun des objets disparus depuis trente ou quarante ans n'avait, en soi, une énorme signification ; et aucun de ceux qui les ont remplacés n'est foncièrement malfaisant. Mais une société est formée de maints éléments, et quand ces éléments changent trop vite les résultats sont imprévisibles. L'étude intense de la maladie mentale est souvent

révélatrice des stress qui touchent la société où elle a pris naissance. En classant en catégories les schémas d'anxiété, on découvre les failles du groupe social tout entier. Jung a souligné que, si le conscient est frustré dans sa quête des valeurs, il transmet celle-ci à l'inconscient ; et qu'à défaut d'un but à atteindre le cheminement se poursuit dans l'hypothétique inconscient collectif. Il a noté, dans ses analyses faites après la guerre sur d'anciens nazis, que plus ils cherchaient à édifier quelque chose sur les ruines de leur existence – après avoir vécu la destruction des traditions, puis vu s'écrouler leur nouvel idéal – plus ils semblaient régresser dans l'inconscient collectif de leur peuple. Leurs rêves mêmes se mettaient à se conformer aux grandes lignes des mythes germaniques.

» Sur un plan moins dramatique, c'est ce qui se produit de nos jours. En certaines périodes historiques, la tendance de groupe qui pousse l'esprit à s'intérioriser, à se tourner en arrière, est plus forte qu'en d'autres temps. C'est une telle période que nous sommes en train de vivre... »

Un bourdonnement l'interrompit. Il arrêta le magnétophone, effleura le boîtier du vidéophone.

« Ici Charles Render, » annonça-t-il.

« Paul Charter, » zézaya le boîtier. « Principal du collège de Dilling. »

« Oui ? »

L'image prit forme. Render vit un homme aux yeux rapprochés sous un grand front creusé de rides ; la bouche était pincée.

« Je tenais à vous présenter mes excuses pour l'incident. C'est une défaillance de l'équipement qui a causé... »

« Vous ne pouvez pas renouveler votre matériel ? Vos prix sont suffisamment élevés. »

« Il s'agissait d'équipement *neuf*. Un défaut de fabrication. »

« Personne n'avait la responsabilité de la classe ? »

« Si, mais... »

« Pourquoi n'a-t-il pas vérifié l'état du matériel ? Pourquoi n'était-il pas là pour empêcher la chute de se produire ? »

« Il était là, mais, c'est arrivé trop vite pour qu'il puisse intervenir. Quant à vérifier le matériel, ce n'est pas son travail. Ecoutez, je suis navré. Je suis très attaché à votre fils. Soyez sûr qu'un tel accident ne se renouvellera plus. »

« Vous avez raison, en effet. Mais c'est parce que je le change d'établissement dès demain matin pour l'envoyer dans un endroit où l'on respecte la sécurité des élèves. »

Render mit fin à la conversation d'une chiquenaude de l'index.

Au bout de quelques minutes, il se leva et parcourut la pièce aux murs en partie recouverts d'étagères garnies de livres. Il prit sur l'une d'elles une boîte à bijoux renfermant un collier bon marché et une photo sous verre ; celle-ci représentait un homme à sa ressemblance, mais plus jeune, en compagnie d'une femme aux cheveux bruns ébouriffés et de deux enfants : une fillette souriante tenant dans ses bras un bébé. En de telles occasions, Render regardait toujours la photo pendant quelques secondes tout en caressant le collier, puis il refermait à nouveau la boîte pour des mois.

Womp ! Womp ! vrombissait la basse. *Tchiki-tchiki-tchik*, répondaient les calebasses.

Les filtres projetaient des rouges, des verts, des bleus et des jaunes tonitruants sur les étonnants danseurs de métal.

HUMAINS ? questionnait l'enseigne lumineuse.

Robots ? (juste en dessous). VENEZ VOIR PAR VOUS-MÊMES ! (en bas, en diagonale).

Ce qu'ils avaient fait.

Render et Jill étaient installés à une table microscopique, heureusement calée contre un mur, sous des fresques de caricatures visant des personnalités principalement inconnues (il existe un si grand nombre de personnalités, parmi les microcultures d'une ville de quatorze millions d'habitants). Le nez plissé de plaisir, Jill fixait l'actuel point focal de cette microculture particulière, en haussant occasionnellement les épaules jusqu'aux oreilles pour mieux souligner un rire silencieux ou un petit gloussement, parce que les danseurs étaient vraiment *trop* humains : la manière qu'avait le robot d'ébène de passer ses doigts le long de l'avant-bras du robot argenté, avant de s'en séparer...

Render partageait son attention entre Jill, les danseurs et une décoction d'allure douteuse qui ressemblait à un whisky parsemé d'algues (à travers lesquelles on pouvait s'attendre à voir à tout moment surgir un monstre marin prêt à attirer quelque infortuné navire vers l'abîme).

« Charlie, je crois que ce sont vraiment des gens ! »

Render détacha son regard de ses cheveux et de ses boucles d'oreilles en anneaux.

Il examina les danseurs qui évoluaient sur la piste en contrebass, dans le tumulte de la musique.

Oui, il *pouvait* y avoir des humains à l'intérieur de ces carcasses métalliques. Si tel était le cas, ils faisaient montre de beaucoup d'adresse. Certes, la fabrication d'alliages suffisamment légers ne posait pas de problème, mais c'eût été quand même une performance pour de véritables danseurs de se déplacer aussi librement – durant si longtemps et sans effort apparent – en étant enfermés de la tête aux pieds dans une armure, et ce sans le moindre cliquetement.

Aucun bruit...

Ils glissaient comme des mouettes en plein vol : le plus grand, couleur d'anthracite polie, et l'autre pareil à un mannequin enrobé de soie que vient toucher un rayon de lune.

Même quand ils se touchaient, c'était en silence – ou alors les sons étaient masqués par les bruits de l'orchestre.

Womp-womp ! Tchiki-tchik !

Render se servit un autre verre.

Le spectacle se muait en une parodie de danse apache. Render consulta sa montre. Trop long pour des exécutants normaux, réfléchit-il. Ce devait bien être des robots. À cet instant, le robot noir jeta au sol, sur plusieurs mètres, le robot argent auquel il tourna le dos.

Toujours aucun bruit de métal entrechoqué.

Je me demande combien coûte un numéro comme ça, médita-t-il.

« Charlie ! On n'a absolument rien entendu ! Comment font-ils ? »

« Tu crois ? » interrogea Render.

« Ça devrait abîmer leurs mécanismes, non ? »

Le robot argent revint en rampant vers son partenaire, lequel avait allumé une cigarette qu'il portait spasmodiquement vers sa face sans lèvres et sans visage. L'autre se remit debout devant lui. Il lâcha sa cigarette qu'il écrasa du pied, s'approcha. Allait-il à nouveau projeter le robot argent à terre ?

Non, ils se mirent lentement à reprendre leurs mouvements, comme de grands oiseaux.

Au fond de lui, Render se sentit amusé, sans savoir exactement à

cause de quoi. Renonçant à s'interroger, il préféra explorer le fond de son verre à la recherche du monstre marin.

Mais Jill lui étreignit le bras, pour ramener son attention vers ce qui se passait sur la piste.

Tandis que les projecteurs continuaient de faire défiler toutes les couleurs du spectre, le robot noir leva le robot argent au-dessus de sa tête, avec lenteur, puis commença à tourner sur lui-même à une vitesse accrue, en portant l'autre à bout de bras.

Le mouvement s'accéléra de plus en plus, la rotation des couleurs également.

Render dut se secouer la tête pour s'éclaircir les idées.

Ils tournaient si vite qu'il était *obligatoire* qu'ils tombent – humains ou robots. Mais ils ne le faisaient pas. Ils formaient un mandala. Un tourbillon gris. Render baissa les yeux.

Le tournoiement ralentissait, ralentissait encore. Finalement il s'arrêta.

La musique s'interrompt.

Les lumières s'éteignirent et des applaudissements emplirent l'obscurité.

Quand les projecteurs se rallumèrent, les deux robots se tenaient face au public, comme des statues. Très lentement, ils s'inclinèrent pour saluer.

Les bravos se firent plus nourris.

Ils firent alors demi-tour et quittèrent la piste.

La musique revint, ainsi que les lumières d'ambiance. La rumeur des voix s'éleva. Render mit à mort le monstre marin.

« Qu'est-ce que tu en penses ? » lui demanda-t-elle.

Render prit son air le plus sérieux pour répondre : « Suis-je un homme qui rêve qu'il est un robot, ou bien un robot qui rêve qu'il est un homme ? » Il eut un sourire avant d'ajouter : « J'aimerais le savoir. »

Elle lui donna avec gaieté une bourrade sur l'épaule, et il lui fit remarquer qu'elle était ivre.

« C'est faux, » protesta-t-elle. « Pas vraiment. Moins que toi, en tout cas. »

« Tu devrais quand même consulter un médecin à ce propos. Tout comme moi. Allez, sortons d'ici et faisons un tour. »

« Pas encore, Charlie. Je voudrais les voir une autre fois. S'il te plaît. »

« Si je prends un autre verre, je n'arriverai même plus à ouvrir les yeux. »

« Alors commande un café. » « Beurk ! » « Ou une bière. » « Très peu pour moi. »

Des couples avaient maintenant envahi la piste de danse, mais Render avait les pieds comme du plomb.

Il alluma une cigarette.

« Alors il y a un chien qui t'a parlé aujourd'hui ? »

« Oui. Une expérience très déconcertante... » « Elle était belle ? »

« Je t'ai dit que c'était un chien, pas une chienne. Et il était affreux ! »

« Idiot ! Je parle de sa maîtresse. » « Tu sais que je ne discute jamais des cas de mes clients, Jill. »

« Tu m'as dit qu'elle était aveugle et tu m'as parlé du chien. Tout ce que je veux savoir, c'est si elle est jolie. »

« Eh bien... oui et non. » Il cogna ses genoux contre les siens sous la table et fit un geste vague. « Enfin, tu sais... »

« La même chose pour tous les deux, » ordonna-t-elle au serveur qui, brusquement surgi d'une zone d'ombre adjacente, répondit d'un signe de tête et disparut tout aussi subitement.

« Autant pour mes bonnes intentions, » soupira Render. « Si ça t'amuse d'avoir en face de toi pour te regarder un poivrot complètement bourré, c'est ton affaire. »

« Tu te dessaouleras vite, c'est toujours comme ça avec toi. La supériorité du corps médical. »

Il fronça les narines, jeta un coup d'œil à sa montre.

« Il faut que je sois dans le Connecticut demain, pour retirer Pete de cette saleté de collège... »

Elle poussa un soupir, fatiguée déjà du sujet.

« Tu t'en fais trop pour lui, je crois. Ça peut arriver à tous les gosses de se casser la cheville. Tout le monde a des avanies avant l'âge adulte. Moi, à sept ans, je me suis cassé un poignet par accident. Ce n'est pas la faute des établissements scolaires. »

« Mon œil, » proféra Render en acceptant le breuvage sombre porté jusqu'à lui sur un sombre plateau par l'homme à la peau sombre.

« S'ils ne sont pas fichus de faire leur métier, je m'adresserai ailleurs. »

Elle haussa les épaules.

« C'est toi qui décides. Moi, j'en sais ce que j'en lis dans les journaux. Et au fait, » ajouta-t-elle, « tu tiens toujours à partir pour Davos, alors que tu sais qu'à Saint-Moritz tu rencontrerais des gens plus chic ? »

« Nous allons là-bas pour skier, si tu t'en souviens. Je préfère les pentes de Davos. »

« Ce soir je ne marquerai pas un point, n'est-ce pas ? »

Il lui pressa la main.

« Avec moi, tu marques toujours les points, chérie. »

Et ils burent, fumèrent, se tinrent la main, jusqu'à ce que les couples abandonnent la piste pour regagner leurs tables microscopiques, tandis que les filtres continuaient de tourner en colorant les nuages de fumée des teintes de l'enfer à celles du soleil levant, et que la contrebasse continuait de faire *wontp* !

Tchiki-tchik !

« Oh ! Charlie ! Les voilà qui reviennent ! »

Le ciel avait la clarté du cristal. Les routes étaient dégagées. La neige avait cessé de tomber.

Jill respirait comme une personne endormie. La S-7 roulait le long des ponts de la ville. Si Render gardait une immobilité complète, il pouvait se convaincre que seul son corps était en état d'ivresse ; mais chaque fois qu'il bougeait la tête, l'univers entier se mettait à vaciller. Ce faisant, il s'imaginait à l'intérieur d'un rêve dont il eût été le Façonneur.

Durant un instant, cela devint vrai. Il tourna à l'envers les aiguilles de la grande horloge dans le ciel et s'assoupit en souriant. La minute d'après, il reprenait conscience, cette fois sans sourire.

L'univers l'avait puni de sa présomption. Il l'avait un moment gratifié à nouveau de la vision du lac, et tandis qu'il plongeait au tréfonds du monde comme un nageur, incapable de parler, il avait entendu retentir loin au-dessus de la Terre, filtré jusqu'à lui par les eaux, le terrible hurlement de Fenrir, le loup de la légende, prêt à dévorer la lune ; et ce bruit avait résonné à ses oreilles, il en avait la certitude, tout comme celui de la trompette du jugement. Sans le moindre doute. Et il avait eu peur.

3.

C'était un chien.

Mais pas un chien ordinaire.

Il roulait dans la campagne, seul.

Grand, berger allemand d'aspect – sauf la tête – il était assis sur l'arrière-train sur le siège avant, observant à travers le pare-brise les voitures et ce qu'il pouvait apercevoir du paysage. Il dépassait les autres véhicules car il était engagé sur la voie rapide.

L'après-midi était froid et la neige recouvrait les champs ; les arbres portaient des manteaux de glace, et les oiseaux dans le ciel ou à terre faisaient d'exceptionnelles tâches sombres.

Le chien ouvrit la gueule ; sa longue langue toucha la glace que son souffle embua. Sa tête était anormalement grosse pour un membre de la race canine, ses yeux noirs étaient profondément enfoncés, et sa gueule était ouverte parce qu'il riait.

Il poursuivait sa route.

Finalement la voiture obliqua sur l'autoroute, gagna la voie de droite et, au bout d'un temps, emprunta une route transversale. Elle roula plusieurs kilomètres sur cette route de campagne, puis, s'engageant dans un chemin étroit, s'arrêta sous un arbre.

Un instant plus tard, le moteur fut coupé et la portière s'ouvrit.

Le chien descendit, referma à demi la portière en la poussant de l'encolure. Puis il tourna le dos à la voiture et s'avança dans le champ avoisinant, en direction des bois.

Il marchait, les pattes soigneusement levées, examinant ses empreintes.

Il prit plusieurs profondes inspirations en pénétrant dans les bois.

Puis il se secoua tout entier.

Après avoir poussé un étrange aboiement, fort peu canin, il commença à courir.

Il courut le long des arbres et des rochers, sauta par-dessus des flaques d'eau gelées, grimpa et dévala des pentes, contourna des buissons constellés de givre, suivit le cours glacé d'un ruisseau.

Il fit halte, pantelant, huma l'air.

Il ouvrit à nouveau la gueule pour rire : une réaction qu'il avait apprise auprès des hommes.

Ensuite, rejetant la tête en arrière, il poussa un hurlement – une chose que les hommes ne lui avaient pas enseignée.

Il ignorait en fait d'où cette chose lui venait.

Son hurlement se répercuta à travers les collines comme le cri d'une grande corne de brume.

Les oreilles pointées à la verticale, il guetta le bruit des échos.

Puis il perçut en réponse un hurlement semblable au sien, mais qui n'était pas le sien.

Il ne pouvait pas exister de cri pareil au sien, car sa voix n'était plus tout à fait celle d'un chien.

Il prêta l'oreille, renifla, hurla une fois de plus.

À nouveau la réponse. Plus proche, désormais...

Il attendit, son odorat palpant la brise à la recherche des messages qu'elle contenait.

C'était un chien qui montait à sa rencontre, d'abord rapidement, puis l'allure ralentie jusqu'au pas. Il stoppa à une quinzaine de mètres et le fixa. Puis il baissa la tête.

C'était un bâtard de chien de chasse, grand, les oreilles pendantes...

Reniflant une nouvelle fois, il émit un petit son guttural.

Et, les babines retroussées, il se mit en marche vers l'autre chien. D'abord immobile, ce dernier recula.

Il s'arrêta.

L'autre chien le scruta attentivement et se rapprocha en décrivant un cercle, se plaçant du côté d'où venait le vent, les narines aux aguets.

Du fond de la gorge, il adressa à l'autre chien un petit grognement qui ressemblait étrangement au mot « Salut ! ».

L'autre gronda. Il fit un pas vers lui.

« Bon chien, » finit-il par dire.

L'autre pencha la tête de côté pour le regarder.

« Bon chien, » répéta-t-il.

Il fit un pas de plus, un autre encore. Puis il s'assit.

« *Gen*-til chien, » énonça-t-il.

La queue de l'autre se mit à remuer légèrement.

Il se releva alors et alla jusqu'à lui. L'autre le renifla. Il lui rendit la politesse. Agitant la queue, l'autre tourna en rond autour de lui et, la tête rejetée en arrière, aboya deux fois.

Il continua de tourner en élargissant le cercle, le museau baissé de temps à autre au niveau du sol. Puis il s'éloigna dans les bois, le nez toujours au ras du sol.

Gagnant l'endroit où l'autre chien s'était tenu pour la dernière fois, il flaira le sol. Puis il partit sur sa trace.

Quelques secondes plus tard, il l'avait rattrapé et tous deux couraient flanc contre flanc.

Puis il prit de l'avance, et leur course se poursuivit en tous sens. Suffisamment robuste, l'autre soutenait le rythme.

Un lapin surgit d'un taillis.

Il bondit et le saisit entre ses puissantes mâchoires.

Comme -le lapin se débattait, il lui brisa d'un coup de dents les vertèbres cervicales.

Avec un pialement aigu, le lapin cessa de lutter.

Il le garda dans les mâchoires et jeta un coup d'œil autour de lui.

L'autre chien se précipitait, agité de tressaillements.

Il lui jeta le lapin aux pieds.

L'autre le regardait, dans l'expectative.

Il lui rendit son regard.

Baissant la tête, l'autre entreprit de déchiqueter la fragile carcasse. Le sang fumait dans l'air froid. Des flocons de neige dispersés atterrisaient sur la tête brune du chien.

Celui-ci mastiquait, avalait, mastiquait, avalait...

Il finit à son tour par venir goûter à la bête. La viande était chaude, avec un fumet sauvage. L'autre chien s'était reculé quand il était venu se servir, et il ébaucha un grondement qui mourut au fond de sa gorge.

Comme il n'avait pas spécialement faim, toutefois, il abandonna la proie à l'autre qui sauta sur elle à nouveau.

Quand le repas fut terminé, ils chassèrent ensemble pendant des heures.

C'était toujours lui qui tuait le premier, mais il laissait toujours l'autre manger.

À eux deux, ils débusquèrent sept lapins. Les deux derniers furent laissés intacts.

L'autre chien s'assit et le regarda.

« Bon chien, » lui dit-il.

L'autre frétille de la queue.

« Méchant chien, » poursuivit-il.

La queue cessa de bouger.

« Vilain chien. »

La tête s'abaissa. Les yeux se levèrent vers lui.

Il se détourna et s'éloigna.

L'autre le suivit, la queue entre les pattes.

Il s'arrêta, tourna la tête pour le regarder.

S'accroupissant, le chien geignit, puis aboya cinq fois de suite.

Oreilles et queue redressées, il revint flairer son compagnon.

Ce dernier émit un bruit rieur.

« Bon chien, » répéta-t-il.

La queue recommença à s'agiter.

Il eut un autre rire.

« I-diot mi-cro-cé-phale, » énonça-t-il.

La queue continua de frétillel.

Il riait toujours.

« Bon chien, bon chien, bon chien, bon chien. »

L'animal tourna sur lui-même, baissa la tête entre ses pattes avant et le fixa dans les yeux.

En réponse, il montra les crocs en grondant, puis, d'un bond, vint le mordre au poitrail.

L'autre chien poussa un gémissement et se sauva.

« Crétin ! » grogna-t-il. « Crétin, crétin, crétin, crétin ! »

Il n'obtint pas de réaction de l'autre qui s'enfuyait sans demander son reste.

Il entonna un autre hurlement : un son qui n'évoquait aucun autre cri d'animal sur Terre.

Puis il regagna la voiture, ouvrit la portière en enfonçant son museau dans l'embrasure et grimpa à l'intérieur.

Il appuya sur un bouton et le moteur se mit en route. La portière s'ouvrit toute grande, puis se referma avec un claquement. Du bout de la patte, il pressa les touches correspondant aux coordonnées voulues. La voiture quitta l'arbre qui l'avait abritée et prit le chemin du retour.

Quelques instants après, elle fonçait sur l'autoroute.

Quelque part un homme marchait.

Il aurait pu porter un manteau plus épais par ce matin froid, mais il aimait celui qui avait un col de fourrure.

Les mains dans les poches, il avançait le long de la rambarde de protection. De l'autre côté de la rambarde, les voitures passaient en rugissant.

Il ne tournait pas la tête pour les voir.

Il aurait pu se trouver en bien d'autres endroits, mais il avait choisi d'être ici.

Il avait choisi de marcher dans ce matin froid.

Il avait choisi de marcher sans se soucier de rien d'autre.

Les voitures le dépassaient en trombe et il progressait d'un pas lent mais régulier.

Il ne rencontrait aucun autre piéton.

Son col était relevé contre le froid, sans vraiment l'en protéger.

Il poursuivait son chemin, et l'air piquant lui mordait la peau et s'agrippait à ses vêtements. Le jour le tenait prisonnier, marcheur sans but, dans ses galeries interminables, sans que personne remarque sa présence.

... L'opposé de celle du Jour de l'An :

Le temps des réunions familiales et des sapins illuminés, le temps des cadeaux, des mets fins et des boissons rares.

Le temps dévolu à l'individu plutôt qu'à la société ; le temps où l'on se concentre sur soi-même et son entourage plutôt que sur autrui ; le temps des fenêtres givrées, des anges vêtus d'étoiles, des buissons ardents, des arcs-en-ciel capturés, des gros pères Noël porteurs de deux pantalons (parce que les bambins sur leurs genoux ont tendance à s'oublier dans leur émoi) ; le temps des vitraux de cathédrale, des tempêtes de neige, des cantiques, des cloches, des crèches, des vœux envoyés par les gens éloignés (ou même vivant à proche distance), des adaptations de Dickens à la télévision, du houx et des bougies, des poinsettias et des pommes de pin, de la Bible et de l'Angleterre médiévale, de *Qui est cet enfant ?* et de *O petit village de Bethléem*, de la naissance et de la promesse, de la lumière dans les ténèbres ; le temps présent et le temps à venir, le temps de l'anticipation qui précède l'événement, le temps de la tradition, de la solitude, de la sympathie, de l'empathie, de la sentimentalité, de la foi, de l'espérance, de la charité, de l'amour, du désir, de l'aspiration, de la peur, de l'accomplissement, de la réalisation, de la foi, de l'espérance, de la mort ; un temps où l'on rassemble les pierres et où l'on disperse les pierres, le temps de s'embrasser, de se retrouver, de se perdre, de rire, de danser, de s'affliger, de se déchirer, de garder le silence, de parler, de mourir et de ne plus parler. Un temps pour tout briser et pour tout édifier, un temps pour planter et pour arracher ce qu'on a planté...

Charles Render, Peter Render et Jill DeVille s'apprêtaient à passer ensemble une calme veillée de Noël.

L'appartement de Render était situé au sommet d'une tour de verre et d'acier. Il possédait un certain aspect de durabilité. Des livres couraient le long des murs, une statuette occasionnelle ponctuait les rayonnages ; des tableaux primitifs peints en couleurs primaires occupaient les espaces libres. De petits miroirs, concaves et convexes (et pour l'heure ornements de guirlandes de houx), étaient suspendus çà et là.

Des cartes de vœux étaient posées sur la cheminée. Des plantes en pot (deux dans le salon, une dans le bureau, deux dans la cuisine, ainsi qu'un arbrisseau dans la chambre à coucher) étaient agrémentées d'étoiles et de paillettes. Un flot de musique envahissait l'appartement.

Le saladier à punch était comme un bijou rosé dans une monture de diamant. Il tenait sa cour sur une table basse en merisier, entouré

comme par des courtisans par les bols qui brillaient dans la lumière diffuse.

L'heure était venue d'ouvrir les cadeaux de Noël...

Jill virevolta à l'intérieur du sien qui se déployait autour d'elle comme une scie aux dents émoussées.

« De l'hermine ! » s'exclama-t-elle. « Comme c'est beau ! Merci, cher Façonneur ! »

Render sourit en exhalant des tourbillons de fumée.

La lumière rendait le manteau éclatant.

« Blanc comme neige mais si chaud ! Couleur de glace mais si doux... » remarqua-t-elle.

« Les peaux des animaux morts, » répondit-il, « sont de puissants tributs aux prouesses du chasseur. J'ai parcouru à ton intention la Terre pour les chasser. J'ai traqué les plus belles des bêtes blanches et je leur ai dit : « Donnez-moi vos peaux, » et elles ont obéi. Render est un grand chasseur. »

« Moi aussi j'ai quelque chose pour toi, » annonça-t-elle. « Ah ? »

« Voici ton cadeau. »

Il défit le paquet.

« Des boutons de manchette, de nature totémique, » constata-t-il. « Trois visages d'or l'un au-dessus de l'autre. Le je, le moi et le surmoi : je les nommerai ainsi, le visage supérieur étant le plus exalté. »

« C'est celui du bas qui sourit, » fit observer Peter.

Render adressa à son fils un signe d'assentiment.

« Je n'ai pas précisé lequel était supérieur, » lui dit-il. « Et il sourit parce qu'il a ses plaisirs que jamais ne partagera le vulgaire. »

« Baudelaire ? » suggéra Peter.

« Si tu veux. »

« Citation plutôt erronée, » commenta Peter.

« Tout dépend des circonstances, » dit Render. « Baudelaire ne s'adapte pas à Noël. »

« Mais l'hermine peut s'adapter à un mariage, » rétorqua Peter.

Jill rougit au-dessus de son champ de neige en forme de manteau de fourrure, mais Render ne parut pas s'en apercevoir.

« Maintenant à toi d'ouvrir tes cadeaux, » enchaîna-t-il.

« D'accord. »

Peter se mit à déchirer les emballages.

« Un coffret d'alchimiste, » fit-il, « juste ce que je voulais... avec alambics, cornues et fiole d'élixir de vie. Chouette ! Merci, Miss DeVille. »

« Je t'en prie, appelle-moi Jill. »

« Entendu, Jill. Merci. »

« Ouvre l'autre. »

« Oui. »

Il arracha le papier décoré de cloches et de houx.

« Fabuleux ! » s'écria-t-il. « Un exemplaire du rapport Render auprès du sous-comité du Sénat à propos de l'inadaptation sociopathique chez les fonctionnaires du gouvernement. Et les œuvres complètes de Lofting, de Grahame et de Tolkien. Merci, papa... Oh ! mais, il y a encore autre chose ! Tallis, Morely, Mozart et ce bon vieux Bach. De la merveilleuse musique à écouter dans ma chambre ! Merci, merci ! Qu'est-ce que je pourrais vous offrir en échange ?... Voyons un peu...

» Qu'est-ce que vous pensez de ça ? » demanda-t-il.

Il tendait un paquet à son père, un autre à Jill.

Chacun d'eux ouvrit le sien.

« Un jeu d'échecs. » (Render.)

« Un poudrier. » (Jill.)

« Merci. » (Render.)

« Merci. » (Jill.)

« Merci à vous. »

« Comment t'en tires-tu avec le magnétophone ? » questionna Render.

« Écoute, » répondit Peter.

Il actionna l'appareil et le fit jouer.

Des sons de Noël et de sainteté, de soirées et d'étoiles brillantes, de feux de cheminée brûlant dans l'âtre, de festivités, de bergers, de rois, de lumière, avec aussi les voix des anges.

Quand ce fut terminé, il arrêta le magnétophone et le remit en place.

« Très bon, » approuva Render. « Excellent, » confirma Jill.

« Merci. »

« Comment marche l'école ? » demanda Jill. « Tout à fait bien. »
« Le changement ne va pas te gêner ? » « Pas vraiment. »
« Pourquoi ? »

« Parce que je suis un bon élève. Papa m'a très bien éduqué. »

« Mais les professeurs seront différents... » Il haussa les épaules.

« Connaître un professeur, c'est comme si on les connaissait tous, » dit-il. « Connaître un sujet, ce n'est pas pareil. Je connais beaucoup de sujets. » « Tu t'y connais en architecture ? » lui demanda-t-elle subitement.

« Qu'est-ce que vous voulez savoir ? » fit-il en souriant.

Elle recula et détourna les yeux. « Le fait de poser cette question montre que tu t'y connais. »

« En effet, » approuva-t-il. « Je l'ai étudiée récemment. »

« C'est tout ce que je voulais savoir... vraiment. » « Merci. Je suis content que vous pensiez que je sais des choses. »

« Et pourquoi t'intéresses-tu à l'architecture ? Ça ne fait sûrement pas partie de ton programme. » « Tout a un intérêt. »

« Bon... je m'interrogeais seulement. » Son regard se porta vivement vers son sac. « Et qu'en penses-tu ? » questionna-t-elle en cherchant ses cigarettes. Il eut un sourire.

« Qu'est-ce qu'on peut penser de l'architecture ? C'est comme le soleil : c'est grand, ça brille, et ça existe. C'est tout... sauf si vous voulez entrer dans les détails. » Elle se remit à rougir. Render lui alluma sa cigarette. « Je voulais dire : ça te plaît ? » « Sûrement, si c'est vieux et reculé. Ou alors si c'est neuf et que je suis dedans quand il fait froid dehors. Il faut être utilitaire pour ce qui est du plaisir physique et romantique pour les choses qui touchent à la sensibilité. »

« Grand Dieu ! » fit Jill en regardant Render. « Qu'as-tu appris à ton fils ? »

« Tout ce que je pouvais, » répliqua-t-il, « aussi vite que je le pouvais. » « Pourquoi ? »

« Je ne veux pas qu'un jour il se fasse marcher dessus par un monstre ambulant gonflé de faits scientifiques et de physique moderne. »

« C'est mal élevé de parler des gens comme s'ils n'étaient pas là, » intervint Peter.

« Exact, » dit Render. « Mais il est parfois mal élevé de faire

remarquer ce qui est mal élevé. »

« Tu parles comme s'il fallait que quelqu'un fasse des excuses, » nota son fils.

« C'est une question dont chacun doit décider par lui-même, sinon elle n'a pas de sens. »

« Dans ce cas, j'ai décidé que je ne devais d'excuses à personne. Mais si quelqu'un m'en doit, je les accepterai comme un garçon bien élevé. »

Render se leva et dévisagea son fils.

« Peter... » commença-t-il.

« Je pourrais avoir un peu de punch ? » plaça Jill. « Il est délicieux et j'ai fini le mien. »

Render s'apprêta à prendre son bol.

« Je m'en occupe, » dit Peter.

Il s'empara du bol, remua le punch avec la cuiller de cristal qui s'y trouvait plongée. Puis il se leva, s'appuyant d'un coude au dossier de son fauteuil.

« Peter ! »

Il glissa.

Le bol et son contenu tombèrent sur les genoux de Jill. Le contenu se répandit en traînées couleur framboise sur le manteau de fourrure blanche. Le bol roula sur le canapé, s'immobilisant au milieu d'une tâche qui s'élargissait.

Peter poussa un cri et s'assit par terre en se tenant la cheville.

Le timbre d'appel de la porte d'entrée bourdonna.

Render mentionna un long terme médical en latin. Puis il se pencha, prit dans une main le pied de son fils, sa cheville dans l'autre. « Ça fait mal ? » « Oui ! » « *Ici ?* »

« Oui ! Partout ! » « Et là ? »

« Oui... sur le côté ! »

Render l'aida à se remettre debout et à rester en équilibre sur son pied valide, tout en lui tendant ses cannes.

« Viens avec moi, on va descendre chez le docteur Heydell, il a le matériel qu'il faut chez lui. Ton plâtre est en train de se défaire. Je veux qu'on refasse une radio du pied. » « Non ! Ce n'est pas... » « Et mon manteau ? » intervint Jill. Le timbre d'entrée résonna de nouveau. « La barbe ! » lâcha Render en appuyant sur le bouton de

l'interphone. « Oui ! Qui est là ? » Il y eut le bruit d'une respiration. Puis : « C'est moi, Bennie, docteur. J'arrive à un mauvais moment ? »

« Non, Bennie ! Excusez-moi si j'ai eu l'air de vous bouffer, mais on est en plein drame. Montez. Quand vous arriverez, les choses se seront calmées. »

« D'accord, si vous êtes sûr que je ne vous dérange pas. Je n'en ai que pour une minute. Je vais ailleurs et je ne faisais que passer. » « Entendu. Je vous ouvre. » Il appuya sur l'autre bouton. « Reste ici pour la recevoir, Jill. Nous revenons dans un moment. »

« Et mon manteau ? Et le canapé... ? » « On avisera en temps voulu. Ne t'en fais pas. Viens, Pete. »

Il le guida sur le palier et ils pénétrèrent dans un ascenseur qu'il fit descendre au sixième étage. En chemin, ils croisèrent celui de Bennie en train de monter.

La porte cliqueta. Avant qu'elle puisse s'ouvrir, Render posa l'index sur le bouton qui la maintenait fermée.

« Peter, » dit-il, « pourquoi te conduis-tu comme un petit morveux ? » Peter se frotta les yeux.

« Tu sais bien, je suis au stade prépubertaire. Et pour ce qui est d'être morveux... » Il se moucha.

La main de Render se leva vers lui, puis retomba. Il soupira.

« On en discutera plus tard. » Il relâcha le bouton et la porte glissa pour s'ouvrir.

L'appartement du docteur Heydell était au bout du couloir. Une guirlande de houx et de pommes de pin y était accrochée, encerclant le heurtoir de cuivre. Render souleva celui-ci et le laissa retomber. De l'autre côté de la porte, on entendait faiblement des sons de musique de Noël. Au bout d'un instant, il y eut un bruit de pas et la porte s'ouvrit.

Le docteur Heydell se tenait devant eux, les dévisageant derrière les verres épais de ses lunettes.

« Joyeux Noël, » lança-t-il d'une voix sonore. « Entrez, Charles, et... ? » « Mon fils, Peter, » indiqua Render. « Enchanté de vous connaître, Peter, » formula Heydell. « Venez vous joindre à nous. »

Il ouvrit la porte toute grande et s'effaça pour les laisser entrer.

Ils se retrouvèrent en pleine effervescence de Noël, et Render expliqua : « Nous venons d'avoir un petit accident. Peter s'est cassé la cheville l'autre jour, et il est retombé dessus. J'aurais voulu pouvoir lui faire une radio. »

« Bien sûr, » répondit le petit docteur. « Je suis désolé. Accompagnez-moi par ici. »

Il leur fit traverser le living où sept ou huit personnes étaient disséminées. « Joyeux Noël ! » « Salut, Charlie ! »

« Ça marche, le nettoyage de cerveaux, docteur ? »

Render leva la main machinalement, fit des signes de tête dans trois directions différentes.

« Voici Charles Render. Il est neuroparticipant, » expliqua Heydell aux autres. « Et son fils, Peter. Excusez-nous quelques minutes. On a besoin du labo. »

Ils sortirent de la pièce, débouchèrent dans un vestibule. Heydell ouvrit la porte de son laboratoire insonorisé, lequel lui avait coûté beaucoup de temps et d'argent. Pour s'offrir ce caprice à domicile, il lui avait fallu une autorisation écrite du gérant de l'immeuble ainsi que le consentement de tous les locataires, dont certains – avait supputé Render – ne s'étaient laissé convaincre que moyennant finances.

Ils entrèrent et Heydell mit ses appareils en état de marche. Quand les clichés qu'il avait pris furent développés selon un processus accéléré, il les étudia.

« Rien d'inquiétant, » observa-t-il. « La fracture se ressoude correctement et il n'y a pas d'autre anicroche. »

Render eut un sourire. Il s'aperçut alors seulement que ses mains tremblaient.

Heydell lui tapota l'épaule.

« Allez, venez goûter notre punch. »

« Merci, Heydell. Volontiers. » Il l'appelait toujours par son nom de famille, tous deux ayant comme prénom Charlie.

De retour dans le living, Render serra quelques mains et s'assit sur un canapé avec Peter.

Il but son punch, et l'un des hommes auxquels il venait d'être présenté, un certain docteur Minton, lui adressa la parole.

« Alors vous êtes un Façonneur ? »

« Exact. »

« Je me suis toujours interrogé sur cette discipline. Nous venons d'assister à une conférence à ce sujet, la semaine dernière... » « Ah ? »

« Le psychiatre qui est attaché à notre hôpital a précisé qu'il n'y a ni plus ni moins de succès avec les traitements neuropiques qu'avec

les thérapeutiques ordinaires. »

« J'estime qu'il n'est pas en mesure de juger – surtout si c'est de Mike Mismire que vous parlez, comme je le suppose. »

Le docteur Minton écarta les mains, les paumes en l'air.

« Il a étudié les chiffres. »

« Oui, mais le changement opéré sur le patient dans les séances neuropiques est de nature qualitative. J'ignore ce qu'il entend par « succès ». Les résultats sont un succès si on élimine le problème du patient. Il y a diverses méthodes pour y parvenir – autant que de praticiens – mais la neuropie est supérieure à une approche comme la psychanalyse en ce sens qu'elle détermine des changements mesurables et organiques. Elle opère directement sur le système nerveux, sous une patine de réalité et d'impulsions simulées. Elle crée l'état voulu de conscience de soi et adapte les structures neurologiques de manière à le prendre en charge. Alors que la psychanalyse et les doctrines voisines sont purement fonctionnelles. Il y a moins de probabilités que le problème ressurgisse s'il est traité par la neuropie. » « Dans ce cas, pourquoi ne pas s'en servir pour soigner les psychotiques ? »

« On l'a tenté une fois ou deux. Mais c'est une entreprise trop risquée. Rappelez-vous que le mot-clé est « participation ». Ce qui est en jeu, ce sont deux systèmes nerveux, deux cerveaux. L'expérience peut être inversée si l'aberration mentale du malade est trop forte pour que l'opérateur puisse la contrôler. C'est alors *son propre* état de conscience qui est altéré, ses fondations neurologiques qui sont ébranlées. Et il devient lui-même psychotique, en éprouvant tous les troubles organiques que cela entraîne. »

« Il devrait exister un moyen de désamorcer ce feedback, » observa Minton.

« Pas encore, à moins d'amputer l'opérateur d'une partie de son efficacité. On étudie la question, mais on n'a pas encore trouvé de réponse valable. » « Si vous en découvrez une, vous pourrez sans doute vous attaquer aux aspects les plus significatifs des maladies mentales, » répliqua Minton.

Render acheva son punch. L'accent mis par son interlocuteur sur le mot « significatifs » ne lui plaisait pas.

« En attendant, » reprit-il au bout d'un temps, « nous traitons ce que nous *pouvons* traiter, et notre thérapeutique est la meilleure connue. »

« Certains prétendent que vous ne soignez pas vraiment les

névroses mais qu'au contraire vous les alimentez : que vous contentez vos malades en leur fournissant des petits mondes intimes où ils peuvent donner libre cours à leurs tendances – des substituts à la réalité, où ils ont l'impression d'agir sur les événements. »

« C'est faux, » affirma Render. « Les choses qui se produisent dans ces petits mondes en question ne leur sont pas nécessairement agréables. Et ce n'est pas eux qui agissent sur elles, c'est le Façonneur. C'est pour eux une expérience instructive. On s'instruit par le plaisir mais aussi par la souffrance. Et généralement, dans ce genre de cas, c'est plus pénible qu'agréable. » Il alluma une cigarette, accepta un autre bol de punch.

« En d'autres termes, » résuma-t-il, « je ne considère pas cette critique comme fondée. »

« On dit aussi que ces traitements sont fort coûteux, » insista Minton. Render haussa les épaules. « Avez-vous jamais évalué le prix d'une Unité de Transmission-Réception Neurale ? » « Non. »

« Vous devriez essayer, » dit Render.

Il écouta un chant de Noël, éteignit sa cigarette, se leva.

« Merci, Heydell, » dit-il à son hôte. « Je m'en vais. »

« Pourquoi vous presser ? » demanda Heydell. « Restez un peu. »

« J'aimerais bien, mais j'ai des gens chez moi. » « Beaucoup ? » « Deux personnes. »

« Amenez-les. Il y a de quoi manger et boire pour un régiment. »

« Eh bien... » hésita Render. « Tenez, vous n'avez qu'à appeler d'ici ! » Ce qu'il fit.

« Peter n'a rien, » annonça-t-il. « Tant mieux. Et mon manteau ? » questionna Jill.

« On verra ça plus tard. » « J'ai essayé de l'eau tiède, mais ça n'a fait qu'étaler les taches... »

« Range-le et n'y touche plus ! Je t'ai dit qu'on s'en occuperait plus tard. »

« Bon, bon. Nous descendons. Bennie avait apporté un cadeau pour Peter et un autre pour toi. Elle va chez sa sœur mais elle dit qu'elle a le temps. »

« Parfait. Fais-la venir. Elle connaît Heydell. » « D'accord. » Elle coupa.

La veillée de Noël.

... L'opposé de celle du Jour de l'An :

Le temps dévolu à l'individu plutôt qu'à la société ; le temps où l'on se concentre sur soi-même et son entourage plutôt que sur autrui. Un temps pour bien des choses. Un temps pour obtenir, et un temps pour renoncer. Un temps pour conserver, et un temps pour disperser. Un temps pour planter, et un temps pour arracher ce qu'on a planté...

Ils mangeaient au buffet, buvaient le punch parfumé à la cannelle, au gingembre et aux clous de girofle. Ils parlaient des poumons plastifiés et des diagnostics par ordinateur, ainsi que de l'inutilité croissante de la pénicilline. Peter écoutait et observait, assis les mains croisées sur les genoux. La musique continuait de meubler l'ambiance.

Jill aussi écoutait.

Quand Render parlait, tout le monde écoutait. Avec un sourire, Bennie se servit un autre punch. Médecin play-boy ou pas, quand Render parlait, c'était avec la voix persuasive d'un présentateur de radio et avec une logique jésuitique. Son patron était quelqu'un de *célèbre*. Qui connaissait Minton ? Qui connaissait Heydell ? Leurs confrères, personne d'autre. Mais les Façonneurs étaient des vedettes, et elle, Bennie, était sa secrétaire-réceptionniste. *Tout le monde* avait entendu parler des Façonneurs. Il n'y avait nul sujet de controverse dans le fait d'être cardiologue ou ostéopathe, anesthésiste ou interne d'hôpital. De la personnalité de son patron rejaillissait sur elle une part de gloire. Ses amies lui posaient toujours des questions sur lui, sur sa machine magique... « Le sorcier électronique » : ainsi l'avait appelé le magazine *Time*, dans lequel il avait eu droit à trois paragraphes, deux de plus que tous les autres – excepté Bartelmeitz, évidemment.

La musique était maintenant composée d'airs de ballet. Bennie éprouva la nostalgie propre à une fin d'année et eut envie de danser à nouveau, comme autrefois. Entraînée par l'animation du moment et du lieu, elle battit la mesure du pied, lentement, et son esprit fut envahi de réminiscences de scènes éclairées où elle dansait au milieu d'un tourbillon de couleurs et de mouvement. Mais elle continuait de prêter attention à la conversation.

« Puisque vous pouvez à la fois les transmettre et les recevoir, il vous est donc aussi possible de les enregistrer, n'est-ce pas ? » disait Minton.

« En effet, » acquiesça Render.

« Je m'en doutais. Pourquoi fait-on si peu allusion à cet angle de la question ? »

« D'ici cinq ou dix ans – peut-être moins – ce sera rendu public. Mais, à l'heure actuelle, l'usage du playback est réservé au personnel qualifié. »

« Pourquoi ? »

« Eh bien... » (Render prit le temps d'allumer une nouvelle cigarette) « à dire vrai, c'est pour garder la chose sous contrôle jusqu'à ce qu'elle soit mieux connue. Si on la laissait se répandre, elle pourrait être exploitée commercialement – et peut-être avec des risques de résultats désastreux. » « Que voulez-vous dire ? »

« Je veux dire que je pourrais prendre n'importe quel individu plutôt stable et construire dans son cerveau toutes sortes de rêves que vous pourriez imaginer, ou même ne pas imaginer – des rêves allant de la violence et du sexe au sadisme et à la perversion – des rêves se déroulant selon une intrigue, avec participation totale du sujet, ou des rêves à la limite même de la folie. Tout cela étant enregistré une fois pour toutes et pouvant être rejoué à volonté, à l'intention de quiconque. » « Grand Dieu ! »

« Oui, Dieu. Je pourrais vous transformer en Dieu, si vous le vouliez, et vous faire exécuter la Création du monde en sept jours. »

« Tôt ou tard cela se répandra, n'est-ce pas ? » « Oui. »

« Et quelles en seront les conséquences ? » « Personne ne le sait réellement. » « Docteur, » questionna Bennie doucement, « pourriez-vous redonner vie à un souvenir ? Pourriez-vous ressusciter un événement passé et le faire revivre dans le cerveau de quelqu'un, comme s'il s'agissait à nouveau d'une chose réelle ? »

Render se mordit la lèvre inférieure et la regarda avec une expression étrange.

« Oui, » finit-il par répondre, « mais ce ne serait pas sain. Ce serait un encouragement à vivre dans le passé, qui est le temps non existant. Et cela s'exercerait au détriment de la santé mentale. La régression dans le passé est un autre moyen névrotique de fuir la réalité. »

Au *Casse-Noisette* succédèrent les accents du *Lac des Cygnes*.

« Pourtant, » fit-elle, « j'aimerais tellement être une nouvelle fois le cygne... »

Elle se leva lentement et exécuta quelques pas maladroits – cygne éméché et corpulent en robe feuille morte.

Puis elle rougit et se hâta de se rasseoir. Elle eut un éclat de rire auquel chacun se joignit.

« Et vous, qu'aimeriez-vous être ? » demanda Minton à Heydell.

Le petit docteur sourit.

« Je voudrais revivre un certain week-end au cours de l'été de ma troisième année de médecine, » répondit-il. « Cet enregistrement-là, je l'utiliserais en une semaine. Et toi, mon garçon ? » demanda-t-il à Peter.

« Je suis trop jeune pour avoir des souvenirs valables, » répliqua Peter. « Et vous, Jill ? »

« Je ne sais pas... Je crois que j'aimerais me retrouver petite fille, avec Papa – enfin, mon père – qui me ferait la lecture un dimanche après-midi, en plein hiver. »

Elle jeta un coup d'œil à Render.

« Et toi, Charlie ? Si tu abandonnais le souci de ta profession pour un moment, lequel choisirais-tu ? »

« Celui-ci, » fit-il en souriant. « Je suis heureux là où je suis, dans l'instant présent. »

« C'est la vérité ? »

« Oui ! » dit-il en reprenant du punch.

Puis il se mit à rire.

« Oui, absolument. »

Un léger ronflement s'éleva à côté de lui. Bennie s'était endormie.

Et la musique se poursuivit, tandis que Jill observait alternativement le père et le fils. Render avait remplacé le plâtre sur la cheville de Peter. L'enfant bâillait. Elle le scruta. Que serait-il dans dix ans ? Ou quinze ans ? Un ex-prodige ayant trop tôt brûlé de tous ses feux ? Un maître dans une doctrine encore inexploitée ?

Elle continuait de fixer Peter, qui regardait son père.

« ... Mais cela pourrait devenir une forme d'expression artistique, » disait Minton, « et je ne vois pas en quoi la censure... »

Elle porta son regard sur Render.

« ... Un homme n'a pas le *droit* de devenir fou, » répondait-il, « pas plus que celui de se suicider... »

Elle lui toucha la main et il sursauta en la retirant, comme s'il sortait d'un assoupissement.

« Je suis fatiguée, » lui dit-elle. « Voudrais-tu me ramener à la maison ? »

« Dans un moment, » fit-il en hochant la tête. « Laissons Bennie

faire dodo encore un peu. » Et il se tourna à nouveau vers Minton.

Peter se tourna vers elle et lui sourit.

Soudain elle se sentit réellement très fatiguée.

Elle avait toujours aimé Noël auparavant.

En face d'elle, Bennie ronflait toujours, le visage frémissant parfois sous l'effet d'un sourire.

Quelque part, elle était en train de danser.

Quelque part, un homme nommé Pierre était en train de crier, peut-être parce qu'il n'était plus cet homme nommé Pierre.

Moi, je suis quelqu'un de Vital : c'est *Time*, votre magazine favori, qui le dit. « La Mort du Numéro », voilà comment ils appellent ça. Ils disent qu'autrefois un homme pouvait faire le même numéro des années durant, en ayant chaque fois un auditoire vierge. Mais il y a longtemps que les télécommunications à l'échelle mondiale ont précipité ce fauteuil roulant en bas de la pente. Nous sommes entrés maintenant dans une ère nouvelle et glorieuse, une ère vitale... Alors, vous tous qui êtes là-bas à Helsinki ou sur la Terre de Feu, connaissez-vous l'histoire du vieil acteur comique qui avait un « numéro » ? Un soir il fait une apparition télévisée et, comme à son habitude, il exécute le numéro en question, parfaitement mis au point et bien rodé. Malheureusement, impossible pour lui de retrouver des engagements ensuite, car tout le monde désormais connaissait le numéro. Désespéré, il monte sur le parapet d'un pont. Au moment de se jeter dans le symbole de mort sombre et fluctuant qui se trouve en contrebas, il est arrêté par une voix. « Ne te jette pas dans ce symbole de mort sombre et fluctuant, » prononce la voix, « et descends de ce parapet. » Se retournant, il voit une étrange créature – des plus laides, en réalité – qui lui adresse un sourire presque édenté. « Qui es-tu, ô étrange et souriante créature vêtue de blanc ? » demande-t-il. « Je suis un Ange de Lumière, » réplique-t-elle, « et je suis ici pour t'empêcher de te tuer. » Il secoue la tête. « Hélas, » dit-il, « je dois me tuer, car mon numéro est usé. » Alors elle lève la main : « Ne désespère pas, car nous autres Anges de Lumière pouvons accomplir des miracles. Je peux te donner le talent de faire plus de numéros qu'il n'est possible dans le cours bref et fastidieux d'une existence humaine. » Et lui : « Je t'en prie, que dois-je faire pour mériter ce miracle ? » « Coucher avec moi, » répond l'Ange de Lumière. « N'est-ce pas irrégulier et peu angélique ? » s'étonne-t-il. « Absolument pas, » répond l'Ange (qui

était de sexe féminin). « Lis soigneusement la Bible et tu découvriras des choses surprenantes à propos des relations angéliques. » « Entendu, » obtempère-t-il en quittant son parapet. Et ils s'en vont ensemble, et il accomplit son autre numéro, en dépit du fait que ce n'était sûrement pas à la plus avenante des Filles de Lumière qu'il avait affaire. Le lendemain matin, il se réveille tout impatient, secoue le corps auquel il s'est accouplé et s'écrie : « Éveille-toi ! Éveille-toi ! Il est temps pour toi de me fournir mes nouveaux talents ! » Elle ouvre un œil et le regarde. « Ton numéro, tu l'as exécuté combien de temps ? » demande-t-elle. « Trente ans, » dit-il. « Et ça te fait quel âge ? » s'enquiert-elle. « Euh... quarante-cinq ans, » rétorque-t-il. Alors elle bâille et sourit. « Est-ce que ce n'est pas un peu vieux pour croire aux Anges de Lumière ? » questionne-t-elle. Alors il s'en va tristement et, bien sûr, n'a plus rien d'autre à faire que son numéro final... Bon, maintenant, si on écoutait un peu de musique douce, hein ? Ça fait du bien. Vous faites la grimace ? Savez-vous pourquoi ? Réfléchissez : où écoute-t-on de la musique douce de nos jours ? Dans les salons d'attente des dentistes, les banques, les grands magasins, partout où il faut attendre longtemps avant d'obtenir ce qu'on veut. Vous entendez de la musique douce tout en étant soumis à ce traumatisme massif. Résultat ? La musique douce est l'une des choses les plus agaçantes du monde. Également, elle me donne toujours faim.

Ils la diffusent dans tous ces restaurants où le service est interminable. Et, pour vous calmer pendant que vous les attendez, ils vous font entendre cette saloperie de musique douce. Bon... Où est ce garçon qui devait m'apporter la carafe d'eau et le rince-doigts, au fait ? Enfin... Et l'histoire du premier astronaute qui arrive dans la constellation du Centaure, vous la connaissez ? Il découvre une race de créatures humanoïdes et s'instruit sur leurs coutumes, leur folklore, leurs mœurs et leurs tabous. Finalement il aborde la question de la reproduction. Une délicate jeune femme le prend par la main et le conduit à une grande usine où les Centauriens sont assemblés dans des chaînes de montage : les torsos et les membres arrivent sur des tapis roulants, les cerveaux tombent dans les boîtes crâniennes, les ongles sont insérés, les organes enfoncés à l'intérieur, et ainsi de suite. Il exprime sa stupeur à ce spectacle et elle dit : « Pourquoi ? Comment vous y prenez-vous sur Terre ? » Alors, la saisissant par sa main délicate, il répond : « Venez avec moi sur cette colline et je vais vous faire une démonstration. » Durant le cours de la démonstration, elle se met à rire hystériquement. « Que se passe-t-il ? » de-mande-t-il. « De quoi riez-vous ? » « Nous, » explique-t-elle, « c'est comme ça que nous fabriquons les automobiles. »... Allez, oubliez-moi, les mêmes, et vendez-moi plutôt du dentifrice et une brosse à dents !

« Hélas ! Que moi, Orphée, je sois réduit en pièces par vos pareils ! Peut-être, en un sens, est-ce le sort qui me convient. Approchez-vous tous, corybantes, et exercez votre volonté sur le porteur de lyre ! »

L'obscurité. Un cri.

Silence...

Applaudissements !

Elle arrivait toujours tôt et entraînait seule, et elle prenait toujours place sur le même siège.

Elle s'asseyait à l'extrémité du dixième rang, au bord du bas-côté droit, et son seul réel tracassait l'entracte : elle ignorait chaque fois si quelqu'un voulait passer devant elle.

Elle arrivait tôt et restait la dernière, jusqu'à ce que le théâtre soit vide et silencieux.

Elle aimait le son d'une voix professionnelle, et c'était pourquoi elle préférait les acteurs anglais aux américains.

Elle aimait bien les comédies musicales, non par goût de la musique, mais parce qu'il lui plaisait de sentir les pulsations d'une voix. C'était pour la même raison qu'elle était fervente des pièces en vers.

Elle aimait les Elizabéthains, mais pas *Le roi Lear*.

Les tragédies grecques la stimulaient, mais elle ne pouvait supporter *Œdipe roi*.

Elle n'aimait pas *Miracle en Alabama* ni *La lumière qui s'éteint*.

Elle portait, non des lunettes noires, mais des verres teintés. Et elle n'avait pas de canne.

Un certain soir, avant que se lève le rideau sur le dernier acte, l'éclat d'un projecteur perça l'obscurité de la salle. Un homme pénétra dans le cercle de lumière qu'il formait et demanda : « Y a-t-il un docteur parmi l'assistance ? »

Personne ne répondit.

« C'est pour un cas d'urgence, » ajouta-t-il. « S'il y a un médecin parmi les spectateurs, qu'il se rende immédiatement au bureau situé dans le vestibule principal. »

Il regardait autour de lui, mais personne ne fit un mouvement.

« Merci, » ajouta-t-il, avant de quitter la scène.

Elle avait tourné la tête vers le cercle lumineux quand celui-ci avait fait son apparition.

Après cette annonce, le rideau se leva et ce fut à nouveau le mouvement et les voix de la représentation.

Elle attendit, l'oreille tendue. Puis elle se leva et remonta le bas-côté, en effleurant le mur des doigts pour se guider.

En atteignant le vestibule, elle s'arrêta et demeura sur place.

« Je peux vous aider, mademoiselle ? »

« Oui, je cherche le bureau. »

« Ici, à votre gauche. »

Elle fit un quart de tour à gauche, la main légèrement braquée en avant.

Quand elle toucha le mur, elle y déplaça les mains avec vivacité jusqu'à ce qu'elles palpent le battant d'une porte.

Elle y frappa et attendit.

« Oui ? » La porte s'ouvrit.

« Vous avez besoin d'aide ? »

« Vous êtes médecin ? »

« Oui. »

« Vite ! Par ici ! »

Elle suivit les pas de l'homme qui traversait la pièce et s'engageait dans un couloir.

Elle l'entendit monter sept marches et les gravit à son tour.

Ils arrivèrent dans une loge à l'intérieur de laquelle elle pénétra derrière lui.

« Le voilà. »

Elle suivit la direction de la voix.

« Que s'est-il passé ? » demanda-t-elle en tendant la main devant elle.

Elle toucha le corps de l'homme.

Elle entendit un râle gargouillant accompagné d'une quinte de toux.

« C'est un machiniste, » expliqua l'homme. « Je crois qu'il s'est

étranglé avec un berlingot. Il est toujours en train d'en mâchonner. Il a quelque chose de coincé dans la gorge et il étouffe. »

« Vous avez prévenu une ambulance ? »

« Bien sûr. Mais regardez-le : il est violet ! Je ne sais pas s'ils vont arriver à temps. »

Elle lâcha le poignet, repoussa la tête en arrière. Elle tâta la gorge.

« Oui, il y a une obstruction. Impossible de le faire dégurgiter. Donnez-moi un couteau à lame courte, bien aiguisé – et stérilisé. Vite ! »

« Tout de suite ! »

L'homme la laissa seule.

Elle tâta les battements de la carotide, posa les mains sur la poitrine agitée. Puis elle explora à nouveau la gorge du bout des doigts.

Une minute s'écoula, puis le début d'une autre.

Des pas pressés se rapprochèrent.

« Tenez... Nous avons nettoyé la lame à l'alcool... »

Elle prit le couteau. Elle percevait au loin le bruit d'une sirène d'ambulance. Mais elle ne pouvait être sûre qu'ils seraient sur place assez vite.

Elle vérifia de l'index le fil de la lame, délimita ensuite un emplacement précis sur le cou de l'homme.

Elle se tourna légèrement vers la présence à ses côtés.

« Inutile que vous regardiez, » énonça-t-elle. « Je vais pratiquer une trachéotomie d'urgence. Ce n'est pas très beau à voir. »

« D'accord. J'attends à côté. »

Des pas s'éloignant...

Elle trancha.

Un soupir. Un bruit d'air qui fusait.

Puis un liquide... un son bouillonnant.

Elle baissa la tête. Quand l'ambulance arriva, ses mains avaient cessé de trembler, car elle savait que l'homme vivrait.

« ... Shallot, » précisa-t-elle au médecin. « Eileen Shallot, de State Psych. »

« J'ai entendu parler de vous. Vous n'êtes pas... ? »

« Si, mais c'est plus facile de lire les gens que le braille. »

« Je vois. On peut vous joindre à l'hôpital ? »

« Oui. »

« Merci, docteur. Merci, » fit le directeur du théâtre.

Elle regagna sa place pour le reste de la représentation.

Une fois que le rideau fut tombé, elle y resta jusqu'à ce que la salle soit vide.

Assise immobile, elle continuait de « sentir » la scène.

Pour elle, la scène était un point focal de sons, de rythme, d'impressions de mouvement, de nuances de clarté et d'obscurité – mais non de couleurs. C'était le centre d'une sorte d'aura, de pulsation, le lieu où se convulsait la vie à travers le cycle des passions et des perceptions ; le lieu où s'exaltaient les nobles passions, où se tissaient les fils de la comédie, où s'épanchait le sang et s'exhalaient les cris. L'endroit où toute action pouvait être mimée, avec uniquement deux choses en réalité derrière ces apparences : la gaieté et la tristesse, le comique et le tragique – autrement dit l'amour et la mort – les deux éléments qui déterminaient la condition humaine ; l'endroit où marchaient les héros et ceux qui ne l'étaient pas, et en cet endroit elle voyait le seul homme dont elle connût le visage s'avancer comme un symbole... Prêt à conjurer d'un bras levé un océan de danger, capable de déchaîner les vents et de faire surgir la tempête entre la mer émeraude et le ciel azuré, par le pouvoir de ses yeux pareils à deux perles...

Elle le connaissait à travers tous ses rôles, qui ne pouvaient exister sans un public. Il était la Vie.

Il était le Façonneur...

Il était le Créateur et le Démon.

Il était plus grand que les héros.

Un cerveau peut détenir bien des choses. Mais il ne peut s'entraîner à ne plus penser.

Les émotions restent inchangées tout au long de la vie ; les stimuli qui les suscitent peuvent varier, mais les sentiments sont emmagasinés.

C'est la raison de la survivance du théâtre ; il renferme le pôle nord et le pôle sud de la condition humaine ; comme un aimant la limaille, il attire dans son champ les émotions.

Cet homme était son théâtre à elle...

Il était les pôles du monde.

Il était à lui seul toutes les actions.

Non leur imitation, mais les actions elles-mêmes.

C'était un homme très compétent nommé Charles Render.

Un cerveau peut détenir bien des choses.

Mais il était plus qu'une seule chose.

Il était toutes les choses à la fois.

... Elle le savait.

Quand elle se leva pour partir, le bruit de ses talons résonna dans la salle sombre et vide.

Et, tandis qu'elle se dirigeait vers la sortie, l'écho de ses pas lui revenait, lui revenait encore.

Elle marchait dans un théâtre vide en s'éloignant d'une scène vide. Elle était seule.

Au fond de la salle, elle s'arrêta.

Comme un rire lointain interrompu par une brusque giflle, l'écho fit place au silence.

Elle n'était plus spectatrice ni actrice maintenant. Elle était seule dans un théâtre obscur.

Elle avait incisé une gorge et sauvé une vie.

Ce soir elle avait écouté, ressenti, applaudi.

Maintenant tout s'était enfui, et elle était seule dans un théâtre obscur.

Et elle avait peur.

L'homme continua de marcher en bordure de l'autoroute jusqu'au moment où il atteignit un certain arbre. Immobile, les mains dans les poches, il le contempla longtemps. Puis il fit demi-tour et repartit dans la direction d'où il était venu.

Demain était un autre jour.

« Ô toi, amour de ma vie qui du chagrin t'es fait une couronne, pourquoi m'as-tu abandonnée ? Ne suis-je pas belle ? Je t'ai longtemps

aimé, et tous les lieux du silence connaissent mes pleurs. Je t'ai aimé au-delà des douceurs de la vie, et ces douceurs ont pris pour moi le goût de l'amande amère. Pourquoi être parti à bord de ces grands vaisseaux sur la mer, en emportant avec toi tes lares et tes pénates, et me laisser seule ainsi ? J'allumerai un bûcher pour m'immoler. J'allumerai un bûcher pour incinérer le temps et consumer les espaces qui nous séparent. Je serai toujours avec toi. Je ne souffrirai pas dans le silence cet holocauste mais je hurlerai ma douleur. Je ne suis pas une vierge ordinaire qui meurt les yeux creux et le teint plombé. Je suis du sang des Princes de la Terre, et mon bras est aussi fort que celui d'un homme dans la bataille. Mon épée brandie brise le casque de mon ennemi et il touche terre devant toi. On ne m'a jamais soumise, mon seigneur. Mais mes yeux sont las de pleurer et ma bouche de gémir. M'offrir le spectacle de ta personne et m'en priver à jamais est un crime inexpiable, et je ne peux te pardonner. Il fut un temps où je riais aux chants d'amour et aux plaintes des filles au bord du fleuve. Maintenant mon rire m'est retiré, comme une flèche qu'on arrache d'une blessure, et je suis seule sans toi. Je veux mettre le feu à ma mémoire et à mes espérances, enflammer mes pensées de toi déjà brûlantes. Je t'aimais, et tu es parti. Je n'entendrai plus jamais dans cette vie la musique de ta voix, je ne sentirai plus le tonnerre de tes caresses. Je t'ai aimé, et me voici délaissée. Mes paroles tombent dans des oreilles sourdes et mon être se présente à des yeux aveugles. Ne suis-je pas belle, ô vents de la Terre ? Pourquoi m'as-tu quittée, toi qui es la vie qui bat dans mon cœur ? J'entre dans le feu qui me reçoit comme un père. Puissent les dieux te bénir et te préserver, et leur jugement ne pas trop peser sur toi pour le mal que tu m'as infligé. Je brûle pour toi, Enée. Ô flammes, soyez mon ultime amour ! »

Elle vacilla dans le cercle de lumière et tomba. Des applaudissements retentirent. Puis la pièce fut plongée dans l'obscurité.

Un moment plus tard la lumière revint. Les autres membres du Club de l'Interprétation Scénique de la Mythologie se levèrent et vinrent la féliciter de la qualité de sa performance. Ils discutèrent de la signification des motifs de base qu'elle avait évoqués, s'accordèrent sur la réussite de la conclusion. « Flammes... mon ultime amour » : c'était bon.

Eros et Thanatos réunis dans un brasier final et purificateur.

Quand les commentaires furent terminés, un petit homme voûté et son épouse gracieuse vinrent au centre de la pièce.

« Héloïse et Abélard, » annonça l'homme.

Le silence se fit.

Un autre homme musculeux se plaça à son côté, le visage luisant de sueur.

« Mon bourreau castrateur, » déclara Abélard.

Le deuxième homme sourit et s'inclina.

« Maintenant nous commençons... »

Il y eut un seul battement de mains et l'obscurité retomba.

Tels des vers de terre mythologiques fouissant en profondeur, des câbles, des canalisations, des tubes s'étendent à travers le continent. Animés de mouvements péristaltiques, ils puisent à la Terre et à la foudre. Ils véhiculent le pétrole, l'électricité, l'eau, le gaz, et les dégorgent à leur destination pour actionner les machines afférentes.

Aveugles, ils s'étalent loin du soleil ; privés du goût, ils transportent sans les digérer la Terre et la foudre ; dépourvus de l'odorat ou de l'ouïe, ils sont enfermés dans une prison rocheuse. Ils ne connaissent que ce qu'ils touchent, et c'est là leur principale fonction.

Ainsi se définit la joie profondément enfouie du ver de terre.

Render avait discuté avec le psychologue attaché à rétablissement et inspecté l'équipement destiné à l'éducation physique. Il avait également visité les locaux destinés aux pensionnaires et jugeait satisfaisant ce nouveau collège.

Pourtant, en y laissant Peter, il éprouvait une sorte de mécontentement dont il n'était pas sûr d'analyser l'origine. Pourtant tout semblait en ordre, comme lors de sa première visite. Et Peter s'était montré de fort bonne humeur.

Il regagna sa voiture et s'engagea sur l'autoroute – cet immense arbre sans racines dont les branches couvraient deux continents (et qui, une fois achevé le pont sur le détroit de Béring, engloberait le monde entier à l'exception de l'Australie, des calottes polaires et des îles). Il s'interrogeait, toujours sans trouver de réponse, sur les causes

de son insatisfaction.

Allait-il appeler Jill pour lui demander des nouvelles de son rhume ? À moins qu'elle ne fût toujours fâchée à cause de son manteau et du Noël qui l'avait accompagné.

Il laissa retomber sa main sur son genou. Autour de lui la campagne défilait à vive allure tandis qu'il roulait entre les flancs des collines.

Il porta à nouveau la main vers le panneau d'appel. « Allô ? »

« Eileen ? Ici Render. Je n'ai pas pu vous appeler sur le moment, mais on m'a mis au courant de cette trachéotomie, au théâtre... »

« Oui. Heureusement que j'ai été adroite... et que j'avais un bon couteau. D'où m'appellez-vous ? »

« De ma voiture. Je viens de conduire Peter au collège et je rentre. »

« Comment va-t-il ? Sa cheville ? » « Ça va. Il nous a fait un petit peu peur à Noël, mais ce n'était rien... Racontez-moi un peu cette histoire du théâtre, si ça ne vous gêne pas. »

« Le sang ne gêne pas un médecin. » Elle eut un petit rire. « Eh bien, c'était vers la fin de la pièce, juste avant le dernier acte... »

Render s'adossa en souriant, alluma une cigarette, écouta.

Dehors, le paysage se transformait en plaine où il filait comme une boule de bowling, propulsée tout droit vers les quilles.

Il dépassa un homme qui marchait.

Sous les fils aériens, au-dessus des câbles enterrés, il avait repris sa marche à travers l'air piqueté de flocons de neige.

Les voitures passaient et peu de leurs occupants le remarquaient.

Il avait les mains dans les poches et la tête baissée, car il ne regardait rien. Son col était relevé et les flocons s'éparpillaient sur le bord de son chapeau.

Il était chaussé de bottes de caoutchouc. Le sol était humide, un peu boueux.

Il poursuivait sa progression d'un pas pesant, telle une

charge éparse à l'intérieur du champ d'un générateur géant.

« ... Ce soir au club pour dîner ? »

« Pourquoi pas ? » fit Render.

« Huit heures ? »

« Je suis votre homme ! »

Certains flocons tombaient du ciel, mais la plupart fusaient en gerbes, projetés sur le bord des routes.

Les voitures lâchaient leurs passagers sur des plates-formes, à l'intérieur des grands parkings en forme de ruches. Les taxis aériens déposaient les leurs sur les aires d'atterrissage, à proximité des accès au trottoir roulant souterrain.

Mais, quel que fût le mode de locomotion qu'ils avaient emprunté au préalable, les visiteurs de l'exposition continuaient ensuite à pied.

Le bâtiment était octogonal, avec un toit en coupole. Ce dernier agissait à la façon d'un filtre sélectif. Pour l'instant, il pompait tout ce qu'il y avait de bleu dans le ciel pâlisant de la fin de journée et brillait faiblement à l'extérieur – plus blanc que la neige salie. De l'intérieur, le plafond apparaissait comme un ciel d'été sans nuages mais aussi sans soleil.

Sous le ciel les gens défilaient au milieu des pièces exposées, comme un torrent parmi les rochers. Ils s'écoulaient en un flot régulier, déversés par les engins de métal qu'ils avaient laissés parqués au-delà de l'horizon bleuté.

C'était dans l'Espace qu'ils se rendaient.

Il s'agissait de l'exposition ouverte depuis deux semaines et qui drainait des spectateurs venus du monde entier. Une exposition qui rassemblait toutes les découvertes faites par l'homme au cours des explorations spatiales.

D'abord, quand on entrait, on se trouvait dans la Galerie.

On y voyait d'immenses photos murales en relief dans lesquelles les visiteurs pouvaient pratiquement pénétrer. Ils pouvaient à loisir se perdre dans les collines effilées entourant la base lunaire ou se

promener à travers ses installations souterraines, errer dans le désert couleur de rouille sous un ciel vert par lequel on arrivait à la forteresse martienne aux murs de glassite, côtoyer l'enfer mercurien dans les caissons réfrigérés hermétiquement scellés, ou bien encore dériver vers les planètes extérieures et glacées où le soleil est réduit à une étoile brillante que l'on contemple en frissonnant.

Après la Galerie, il y avait les Chambres de Gravité auxquelles on accédait par un escalier sentant le bois fraîchement coupé. En haut des marches, on choisissait la gravité que l'on désirait – celle de la Lune, de Mars, de Mercure – et l'on rejoignait le sol en descendant sur un coussin d'air et en expérimentant le poids qu'on aurait eu sur le monde en question. L'atterrissage se faisait en douceur, comme si l'on tombait dans du foin ou sur un lit de plumes.

Ensuite, il y avait une balustrade circulaire, à hauteur de ceinture, qui entourait la Fontaine des Mondes.

On s'y appuyait, on penchait la tête...

À l'abri de la lumière s'étalait une zone noire apparemment sans fond...

C'était un planétarium.

On y voyait scintiller et tournoyer les mondes, autour de la boule embrasée du soleil ; l'échelle se rapetissait en allant vers les plus éloignés qui brillaient d'un éclat pâle à travers les ténèbres. La Terre était émeraude et turquoise ; Vénus, d'un jade laiteux ; Mars, couleur de sorbet à l'orange ; Mercure, couleur beurre frais.

Ceux que fascinait ce spectacle s'accoudaient à la balustrade et regardaient de tous leurs yeux, s'abandonnant à leurs rêves. Les autres passaient leur chemin pour aller voir la reconstitution grandeur nature de la chambre de décompression de la base lunaire, ou monter dans les voitures du train à suspension, ou assister à la projection du film sensoriel qui donnait l'illusion de vivre un instant dans une exploitation minière sur une autre planète.

Mais ceux qui avaient soif de Tailleurs restaient sur place.

Ils s'attardaient plus que les autres et parlaient ou riaient à voix moins haute.

Dans le flot des visiteurs, ils formaient des flaques stagnantes...

« Ça t'intéresserait d'aller un jour là-bas ? »

Le jeune garçon tourna la tête en pivotant sur ses cannes.

Il regarda l'officier qui lui adressait la parole : grand, bronzé, avec

une petite moustache et une pipe.

« Pourquoi ? » demanda-t-il.

« À ton âge, on commence à songer à l'avenir, à prévoir sa carrière. Un homme peut échouer dans la vie si à treize ans il ne s'est pas décidé. »

« J'ai lu beaucoup d'articles sur l'espace... »

« Bien sûr, comme tous les garçons de ton âge. C'est la nouvelle grande frontière. Mais lire les brochures ne suffit pas pour faire *sentir* ce que c'est, » « En ce cas, les gens qui rédigent les brochures sont incompetents, » observa le jeune garçon. « Toute expérience humaine doit pouvoir être décrite... si l'écrivain est bon. » L'officier ouvrit des yeux ronds. « Répète un peu ça. »

« Je disais que, si les brochures sont insuffisantes, ce n'est pas parce que ce sont des brochures. » « Quel âge as-tu ? » « Dix ans. »

« Plutôt en avance pour ton âge. » L'enfant haussa les épaules et souleva une de ses cannes qu'il pointa en direction de la Galerie.

« Un bon peintre pourrait faire cinquante fois mieux que ces grandes photos. » « Ce sont des photos parfaites. » « Evidemment. Et elles sont revenues très cher. Mais les mêmes images faites par de vrais peintres seraient bien plus précieuses. »

« Pas de place là-haut pour les artistes. Les défricheurs viennent en premier. »

« Pourquoi ne pas changer et recruter quelques artistes ? Ils vous aideraient à trouver davantage de défricheurs. »

« Hmm... c'est un point de vue, » dit l'officier. « Faisons un tour ensemble, veux-tu ? » « Pourquoi pas ? » répondit l'enfant. Ils défilèrent parmi les objets exposés et l'officier lui montra les escaladeurs utilisés pour gravir des parois à la verticale, avec leurs pinces-crampons.

« Dessinées sur le modèle des pinces de scorpion, c'est bien ça ? »

« Oui, » dit l'officier. « L'idée d'un ingénieur. Voilà le genre de cerveau qui nous intéresse pour le recrutement. »

L'enfant hocha la tête.

« J'ai habité à Cleveland. Sur les bords du fleuve Cuyahoga, ils se servent pour décharger les bateaux de minerai de fer d'un transporteur basé sur le principe d'une patte de sauterelle. Sûrement l'idée d'un ingénieur qui s'est dit qu'une patte pareille ne servait à rien chez des bestioles aussi nuisibles. Un jour mon père m'a emmené remonter le fleuve en bateau et j'ai vu marcher ces machines. Des grandes pattes

de métal avec des griffes au bout, qui faisaient un bruit absolument horrible – comme si on torturait les fantômes de toutes les sauterelles mortes. Je crois bien que je n’ai pas le genre de cerveau qui vous intéresserait. »

« Non, » fit l’officier, « mais les gens comme toi serviront, *après*. »

« Les gens comment ? »

« Ceux qui sauront voir et interpréter. Qui sauront raconter à ceux qui restent sur Terre comment ça se passe réellement, dans l’espace. »

« Jamais on ne m’embaucherait pour faire ça. » « Non, pour n’importe quoi d’autre ; mais ça ne t’empêcherait pas. Les gens qui ont vécu la guerre et qui ensuite écrivent des romans sur elle n’avaient pas été engagés sous les drapeaux pour faire ça. Voilà à quoi tu devrais te destiner. »

« Peut-être, » dit l’enfant.

Ils poursuivirent leur marche.

« Par ici ? » demanda l’officier.

L’enfant le suivit dans un couloir, puis un ascenseur. Celui-ci referma ses portes et leur demanda où ils voulaient être conduits.

« Au balcon, » déclara l’officier.

Il y eut à peine une sensation de mouvement, puis les portes se rouvrirent. Ils prirent pied sur l’étroit balcon, entouré de parois de glassite, qui faisait le tour de la coupole.

À leurs pieds s’étendait le terrain d’atterrissage.

« Il y a des fusées qui vont décoller, » dit l’officier. « Regarde-les s’envoler dans le feu et les flammes. »

« Dans le feu et les flammes, » commenta l’enfant. « Très poétique. J’ai lu des phrases comme ça dans vos brochures. »

L’officier garda le silence un moment.

« Elles ne vont pas très loin, tu sais, » finit-il par dire. « Elles transportent simplement du matériel et du personnel vers les stations orbitales. Les gros astronefs n’atterrissent jamais. »

« Je sais. Au fait, c’est vrai qu’il y a un type qui s’est suicidé dans l’exposition ce matin ? »

« C’était un accident. Il est entré dans la chambre de gravité martienne avant que la plate-forme soit en place, et il est tombé. »

« Pourquoi n’a-t-on pas tout fermé ? »

« Parce que les dispositifs de sécurité fonctionnent normalement. Le signal avertisseur et la rampe de protection sont en état de marche. »

« Alors pourquoi dites-vous que c'est un accident ? »

« Parce qu'il n'a pas laissé de message pouvant expliquer son geste... Tiens, il y en a une qui va décoller ! »

Un jet de vapeur s'épaississait à la base d'une des stalagmites de métal immobilisées sur le terrain. Puis un noyau incandescent y fit son apparition. Le brasier s'étendit, des fumées s'élevèrent en hauteur.

Mais moins haut que la fusée qui entamait maintenant son essor.

Elle s'était haussée presque imperceptiblement au-dessus du niveau du sol. Et son mouvement maintenant se remarquait.

Subitement, en un jaillissement de flammes, elle subit une poussée ascensionnelle, s'élançant contre le gris du ciel.

Elle devint un feu de joie, puis une fusée de feu d'artifice ; enfin une étoile filante en pleine course.

« Rien ne vaut un spectacle pareil, » dit l'officier.

« C'est vrai, » reconnut l'enfant.

« Ça ne te tenterait pas ? »

« Si, un jour. »

Ils assistèrent à deux autres envols. « Combien de temps que vous n'y êtes plus allé ? » questionna l'enfant. « Longtemps, déjà... »

« Il faut que je parte. J'ai un article à écrire pour le journal du collège. »

« Veux-tu nos nouvelles brochures ? » « Merci, je les ai toutes. » « Bien... Bonsoir, mon garçon. » « Bonsoir. Merci pour le spectacle. » Le jeune garçon se dirigea vers l'ascenseur. L'officier demeura sur le balcon, contemplant le ciel, sa pipe éteinte entre les doigts.

Lumière. Silhouettes tordues qui se débattent. Puis l'obscurité.

« Oh ! cette lame d'acier ! La douleur quand elle me pénètre ! Me voilà comme d'innombrables bouches, qui toutes vomissent des flots de sang ! » Silence.

Et applaudissements.

4.

« Évidence et clarté de l'architecture, » expliquait le catalogue, « telle se présente la cathédrale de Winchester. Avec ses colonnes joignant le sol à la voûte, comme d'énormes troncs d'arbre, elle domine invinciblement l'espace ; chacune des travées séparées par ces colonnes représente un élément de stabilité. Elle reflète en quelque sorte l'esprit de Guillaume le Conquérant... »

« Observez ces dentelures, » débitait le guide. « Dans leur dessin primitif, elles annoncent ce qui allait plus tard devenir un motif traditionnel... »

« La barbe ! » jeta Render – à voix basse, puisqu'il faisait partie du groupe visitant l'église.

« Chut ! » fit Jill (Fotlock : tel était son vrai nom) DeVille.

Render, pourtant, était impressionné bien qu'excédé.

Mais son dégoût de la marotte de Jill était tellement devenu chez lui un réflexe qu'il n'aurait pour rien au monde avoué qu'il prenait un plaisir occasionnel à déambuler parmi les galeries et les arcades ou à gravir hors d'haleine les escaliers en colimaçon menant aux tours.

Ainsi donc il explorait tout du regard, fermait les yeux pour tout effacer, puis reconstruisait chaque détail à partir des cendres encore brillantes de la mémoire, afin de pouvoir plus tard offrir cette vision à la seule de ses patientes qui ne pouvait voir d'une autre manière. Cet édifice lui était moins antipathique que beaucoup d'autres. Oui, il le lui montrerait.

Aussi, poursuivant sa marche avec les autres, photographiait-il mentalement le décor environnant, tout en prenant nerveusement une cigarette. Et, en s'avançant à travers la cathédrale de Winchester avec l'intention délibérée de ne pas écouter ce que racontait le guide, il se remémorait ses deux dernières séances avec Eileen Shallot.

Il se promenait à nouveau avec elle.

Là où la panthère va et vient sur les branches des arbres...

Ils se promenaient ensemble.

Là où le cerf se retourne avec furie contre le chasseur...

Elle avait posé les mains de chaque côté de ses tempes, les doigts écartés, et avait regardé Render en l'interrogeant muettement.

« Ce sont les andouillers, » avait-il confirmé.

Le cerf s'était approché.

Elle avait touché les andouillers, palpé le museau, examiné les sabots de la bête.

« Oui, » avait-elle opiné. Le cerf était parti et la panthère lui avait sauté sur le dos pour le saisir à la gorge.

Elle avait regardé le cervidé tenter de pourfendre le félin avant de mourir. Puis avait détourné les yeux quand la panthère avait commencé à lacérer la carcasse.

Là où le serpent à sonnette s'enroule au soleil sur un rocher...

Le serpent jaillissait en avant pour mordre, tout en crépitant.

« Pourquoi de tels animaux ? » demanda-t-elle à Render.

« Il ne faut pas connaître que les choses idylliques, » répondit-il en lui montrant autre chose.

Là où l'alligator au corps pustuleux dort au bord du bayou...

Elle effleura les plaques de sa peau. L'animal bâilla, exhibant ses mâchoires dont elle étudia la structure.

Un moustique posé sur son bras se mit à la piquer. Elle le tua d'une tape de la main et éclata de rire.

« Je m'en tire bien ? » demanda-t-elle.

« À merveille, » approuva Render en souriant.

Il claqua des mains : forêt et marécage disparurent.

Ils étaient pieds nus sur le sable en mouvement. Le soleil et ses reflets fantomatiques parvenaient jusqu'à eux, filtrés par la surface de l'eau qui s'étendait au-dessus d'eux. Entre eux nageaient des bancs de poissons et voltigeaient des algues.

Pareils à ces algues, leurs cheveux se soulevaient et ondulaient, et leurs vêtements se mouvaient. Bleus et roses, bruns et rouges, des amas de coquillages aux circonvolutions tourmentées s'étaient face à eux, entre des murs de corail, des roches verdies, des colonies de

palourdes géantes aux bouches béantes et dépourvues de langue.

Elle se pencha pour fouiller parmi les coquillages. Quand elle se releva, elle en tenait un à la main, en forme de trompe, dont les volutes allaient en s'élargissant d'une extrémité minuscule à un orifice concave.

« Voici, » annonça-t-elle, « la coquille de Dédale. »

« La coquille de Dédale ? » « Oui, vous savez bien l'histoire. Il se cachait du roi Minos qui le cherchait en vain, car Dédale, grâce à ses talents, pouvait presque égaler les changements de Protée. Mais l'un des conseillers du roi conçut un plan pour le démasquer. » « Je me souviens vaguement. » « Il fit circuler ce coquillage, celui-là même que je vous présente après l'avoir créé sous vos yeux, en offrant une énorme récompense à quiconque serait capable de faire passer à travers toutes ses spirales un seul fil de soie. »

« Oui, je me rappelle... »

« Minos savait que seul Dédale trouverait la réponse, et que son orgueil le pousserait à relever ce défi qui tenait les autres en échec. »

« Oui, » poursuivit Render, « il attacha par un nœud minuscule le fil au corps d'un insecte rampant, qu'il fit pénétrer à un bout du coquillage. »

« ... Et ainsi obtint-il sa récompense, avant de se faire capturer par le roi. »

« Une leçon pour tous les Façonneurs : il ne faut pas pousser trop loin le perfectionnement. »

« Mais il échappa plus tard à Minos, » conclut-elle avec un rire.

« Evidemment. »

Ils commencèrent à gravir un escalier de corail.

Render porta le coquillage à ses lèvres et y souffla.

Un son résonna sous la mer.

Là où la loutre se nourrit de poisson...

L'agile créature en forme de torpille fendit les eaux, dérangeant un banc de poissons qu'elle engloutissait.

Ils la regardèrent remonter à la surface et poursuivirent leur ascension.

Ils sortirent de l'eau et se séchèrent sur la plage étroite. Puis ils s'engagèrent dans la forêt qui la longeait et remontèrent les rives d'un cours d'eau qui rejoignait la mer.

Là où l'ours brun est en quête de racines et de miel et où le castor pétrit la boue avec sa queue en battoir.

« Je perçois des mots, » fit-elle en se touchant l'oreille.

« Oui, mais regardez plutôt l'ours et le castor. »

Ce qu'elle fit.

Les abeilles en colère bourdonnaient autour du pillard, la boue rejaillissait sous les coups de queue du rongeur.

« Où va-t-on maintenant ? » demanda-t-elle.

« Vers la canne à sucre, vers la fleur jaune du coton, vers le riz dans sa rizièrre, » répliqua-t-il en poursuivant sa route.

« Que dites-vous ? »

« Regardez autour de vous. Observez les plantes, leurs formes et leurs couleurs. »

Ils marchaient toujours.

« Vers les champs de blé aux longues tiges, » continuait Render, *« vers les délicates fleurs bleues du lin. »*

Elle s'agenouilla pour examiner, renifler, toucher, goûter.

Ils parcoururent les champs dont elle sentait la terre brune et molle sous la plante de ses pieds.

« Tout ça m'évoque quelque chose dont je n'arrive pas à me souvenir, » fit-elle.

« Vers le seigle vert sombre qui ondule sous la brise, » ajouta-t-il.

« Attendez une minute, Dédale, » lui dit-elle. « Ça me revient peu à peu. Vous êtes en train d'exaucer un souhait que je n'avais jamais formulé à haute voix. »

« Escaladons une montagne, » proposa-t-il, *« appuyée à des contreforts décharnés. »* Ils laissèrent derrière eux la plaine. « Partout des rochers, et le vent froid. Comme c'est haut, » dit-elle. « Jusqu'où allons-nous ? » « Jusqu'au sommet. »

Leur ascension ne dura qu'un instant fugitif et ils se retrouvèrent en haut de la montagne. Il sembla alors que l'escalade avait pris des heures.

« Distance et perspective, » énonça-t-il. « Nous avons traversé tout ce que vous apercevez au-dessous de nous. Voyez la plaine et la forêt

qui s'étendent jusqu'à la mer. »

« Nous sommes montés sur une montagne fictive, » remarqua-t-elle, « où j'étais déjà venue autrefois sans la voir. »

Il acquiesça d'un signe de tête, et elle se perdit dans la contemplation de l'océan.

Puis elle se détourna, et ils se mirent à descendre le flanc opposé de la montagne. À nouveau le temps se replia sur lui-même et s'enroula autour d'eux, et ils furent aussitôt au bas de la montagne, prêts à reprendre leur marche.

« ... En suivant le sentier tracé dans l'herbe à travers les taillis. »

« Ça y est, j'y suis ! » s'exclama-t-elle en battant des mains. « Maintenant je sais ! »

« Alors où sommes-nous ? » questionna Render.

Elle cueillit un brin d'herbe qu'elle mâchonna.

« Où ? Là où siffle la caille entre les bois et les prés, bien sûr. »

Une caille siffla et passa devant eux, suivie de ses rejetons rangés en ligne.

« Je m'étais toujours demandé, » déclara-t-elle, « à quoi pouvait ressembler tout ce qui est énuméré dans ce poème. »

Ils suivirent le sentier qui s'assombrissait, entre les bois et les prés.

« ... Tant de choses, » dit-elle. « Tout un catalogue sensoriel. Montrez-moi un autre vers. »

« Là où vole la chauve-souris par un soir de septembre, » récita Render en levant la main.

Elle baissa la tête pour éviter le vol de l'animal dont la forme sombre se perdit entre les arbres.

« Là où le gros carabe doré tombe dans le noir, » enchaîna-t-elle.

Et l'insecte brillant atterrit comme une météorite à ses pieds, sa carapace paraissant refléter le soleil, avant de disparaître parmi les herbes.

« Maintenant vous vous souvenez, » fit-il.

« Oui, je me souviens, » répondit-elle.

Le soir de septembre était frais, et de pâles étoiles commençaient à piquer le ciel. Un croissant de lune émergea de l'horizon, et un autre vol de chauve-souris le traversa. Une chouette ulula dans le lointain. Des grillons stridulèrent au niveau du sol. Un reste de clarté diurne continuait de baigner le paysage.

« Nous sommes allés loin, » dit-elle.

« Jusqu'où ? »

« Jusque *là où le ruisseau sort des racines du vieil arbre et coule vers la prairie*, » cita-t-elle.

« Oui, » opina-t-il, et il s'appuya de la main au tronc de l'arbre géant auprès duquel ils étaient arrivés. D'entre ses racines surgissait le ruisseau alimentant le fleuve qu'ils avaient suivi plus tôt. Son clapotis évoquait un léger tintement de cloches.

Elle entra dans l'eau qui se mit à s'élever autour d'elle pour ruisseler en gerbe, lui arrosant le dos, le cou et les seins, les bras et les jambes.

« Venez, » appela-t-elle, « c'est un ruisseau magique. »

Mais Render secoua la tête et resta à l'attendre.

Elle quitta l'eau en s'ébrouant, fut aussitôt sèche.

« De la glace et des arcs-en-ciel, » précisa-t-elle.

« Oui, » répondit Render, « et j'ai oublié ce qui vient après. »

« Moi aussi, mais je me rappelle qu'un peu plus loin il est question de *l'oiseau moqueur entonnant ses cris et ses gloussements*. »

Render sursauta en entendant l'oiseau moqueur.

« Ce n'était pas mon oiseau, » constata-t-il.

Elle éclata de rire.

« Quelle différence ? Son tour venait bientôt, de toute façon. »

Il secoua une nouvelle fois la tête et tourna le dos. Elle revint près de lui.

« Je suis désolée. Je ferai plus attention. »

« Très bien. »

Il s'avança dans la campagne.

« Je ne sais plus la suite. »

« Moi non plus. »

Ils marchèrent dans de hautes herbes en bordure de plaines immenses ; le disque du soleil couchant sombrait à l'horizon.

Là où le soleil qui se couche projette des ombres illimitées sur la plaine vide...

« Vous avez dit quelque chose ? » interrogea-t-il.

« Non. Mais je me rappelle à nouveau. C'est *là où les troupeaux de buffles déferlent en piétinant les vastes étendues.* »

À leur gauche une masse sombre prit forme, où ils distinguaient les corps entassés des grands bisons des plaines américaines, énormes et velus, le dos ondulant, la tête baissée, incarnation du signe du Taureau et symbole de la fécondité inexorable du printemps, s'estompant avec le crépuscule dans l'ombre reculée du passé.

La lune désormais était haute. Ils traversèrent la plaine et, de l'autre côté, aboutirent à une région de lacs proche d'une autre mer, où ils passaient devant des fermes désertes entourées de jardins.

« *Là où s'incurve et se balance le cou du cygne,* » annonça-t-elle en voyant son premier cygne nager au clair de lune.

« *Là où la mouette vole au bord du rivage,* » répliqua-t-il, « *en riant d'un rire presque humain.* »

Et le rire résonna dans la nuit, mais il n'était ni humain ni propre à une mouette, car Render n'avait jamais entendu de mouette rire. Le caquetage qu'il avait produit glaça l'air autour d'eux.

Il le fit s'éteindre. Une forme de mouette argentée prit son essor en direction de l'océan.

« C'est tout pour cette fois, » conclut-il.

« Mais il y a encore tant d'autres choses, » pro-testa-t-elle. « Vous qui connaissez les cartes de restaurant par cœur, vous n'avez pas pu oublier tout le reste. Je me rappelle d'autres passages : il y a les perdrix au cou rayé perchées en cercle avec la tête rentrée, et le héron à l'aigrette jaune qui se nourrit de crabes au bord du marécage, et la sauterelle verte sur un marronnier près d'un puits, et... »

« Quel luxe de détails ! » fit Render. « C'est presque trop. »

Ils longèrent des bosquets d'orangers et de citronniers, marchèrent sous des pins, virent les endroits où se nourrissait le héron, où chantait la sauterelle sur le marronnier près du puits, où dormaient en cercle les perdrix à la tête rentrée.

« La prochaine fois, vous me ferez voir tous les animaux ? » demanda-t-elle.

« Oui. »

Elle prit un chemin menant à une ferme, ouvrit la porte et pénétra à l'intérieur. Render la suivit en souriant.

Une obscurité totale et absolue, noire comme le néant.

Il n'y avait *rien* dans la maison.

« Qu'est-ce qui se passe ? » questionna-t-elle.

« Incursion non autorisée dans le paysage, » dit Render. « Déjà je voulais baisser le rideau et vous avez décidé que le spectacle devait continuer. C'est pourquoi j'ai évité, cette fois, de vous fournir des accessoires supplémentaires. »

« Je n'arrive pas toujours à me contrôler, excusez-moi. Nous pouvons revenir en arrière maintenant. J'ai dominé mon impulsion. »

« Non, allons de l'avant, au contraire ! » dit Render. « Lumières ! »

Ils étaient au sommet d'une hauteur, et les chauves-souris qui passaient devant le croissant de lune étaient faites de métal. L'air du soir était froid et un bruit grinçant s'élevait d'un gigantesque amas de ferraille. Les arbres étaient des poteaux métalliques. Leurs branches étaient fixées par des rivets. L'herbe sous leurs pieds était en plastique vert. Une immense autoroute vide s'étendait au bas de la colline.

« Où... sommes-nous ? » demanda-t-elle.

« Vous avez eu votre pleine dose de visions, » dit-il, « avec tout le narcissisme que vous pouviez y injecter. Rien de mal à ça, jusqu'à un certain point.

Mais vous êtes allée un peu trop loin. Maintenant il faut compenser. Je ne peux pas jouer à des jeux à chaque séance. »

« Qu'allez-vous faire ? »

« Explorer l'envers du décor, » déclara-t-il en tapant des mains. « En route ! »

... *Là où montent des nuages de poussière*, fit une voix venue de quelque part – et ils marchèrent en toussant.

... *Là où plus rien ne vit dans le fleuve pollué*, continua la voix, *et où l'écume est couleur de rouille*.

Ils avançaient sur la rive du fleuve nauséabond, et elle se bouchait le nez sans parvenir à se protéger de l'odeur.

... Là où la forêt est dévastée et le paysage transformé en limbes.

Ils se déplaçaient parmi les souches d'arbre et les branches déchiquetées, et les feuilles sèches craquaient sous leurs pas. Dans le ciel pendait une lune couturée de cicatrices. Le sol entre les feuilles était fendillé.

... Là où la terre éventrée saigne dans les excavations qui la meurtrissent.

Des machines abandonnées gisaient devant eux. Des monticules de sable et de rochers se dressaient, dénudés, dans la nuit. Les grands trous pratiqués dans le sol étaient remplis d'un liquide pareil à du sang.

... Chante, Ô Muse d'Aluminium, qui au début enseignas à ce berger comment le progrès peut sortir du Chaos, ou bien si la mort te convient davantage, contemple le plus grand de tous les Cimetières !

Ils étaient de retour sur la hauteur dominant Pamas de ferraille. Des tracteurs et des bulldozers s'y amoncelaient, ainsi que des grues, des bennes et des pelleteuses. C'était une énorme pyramide de métal tordu, brisé, rouillé. Des plaques, des châssis, des ressorts, des poutrelles étaient éparpillés ; des pelles, des scies, des foreuses se trouvaient réduites en morceaux. C'était la nécropole de la machine-outil, le dépotoir de l'engin mécanique. « Qu'est-ce que... ? » entama-t-elle. « Ce sont les objets mis au rebut, » dit-il. « Tout ce dont Walt Whitman n'a pas parlé dans son poème... les objets qui écrasent ses brins d'herbe et en arrachent les racines. »

Ils descendirent vers l'enchevêtrement de ferraille. « C'est aussi un endroit hanté, » ajouta-t-il, « en un sens. Ce bulldozer, ici, a rasé un tertre funéraire indien ; celui-là a abattu le plus vieil arbre du continent. Cette machine a creusé un canal qui a détourné le cours d'un fleuve et changé une vallée verdoyante en désert inculte. Celle-là a détruit les murs des maisons de nos ancêtres, et cette autre a hissé les poutrelles des tours monstrueuses qui les ont remplacées... »

« Vous êtes injuste, » fit-elle.

« Bien sûr, » reconnut-il. « Mais il faut dire le plus pour signifier le moins. Rappelez-vous quand je vous ai emmenée là où la panthère va et vient sur les branches des arbres, là où le serpent à sonnette s'enroule au soleil sur un rocher, là où l'alligator au corps pustuleux dort au bord du bayou. Vous vous souvenez de ce que je vous ai

répondu quand vous m'avez demandé : *Pourquoi de tels animaux ?* »

« Oui, vous m'avez dit : *Il ne faut pas connaître que les choses idylliques.* »

« Exact, et comme vous redeveniez trop en entreprenante, j'ai décidé de renforcer ma position en diminuant quelque peu votre plaisir. »

« Je comprends. Le blanc et le noir... Mais ce tableau des machines qui a l'air de mener tout droit à l'enfer, est-il... ? »

« Il est simplement gris. Venez. » Ils contournèrent un monceau de bouteilles et de boîtes de conserve. Il se pencha sous une pièce de métal en surplomb et tira à lui un panneau d'ouverture.

« Regardez ce qui est caché dans les entrailles de ce camion-citerne à travers les siècles des siècles ! » Une luminescence verte fantasmagorique emplissait la cavité sombre, émanant d'une boîte à outils qu'il venait d'ouvrir. « Oh... »

« Le Saint-Graal, » annonça-t-il. « Le cercle se referme sur lui-même. Quand il revient à son point de départ, commence la spirale. Comment puis-je juger ? Le Graal peut être enfermé dans les flancs d'une machine. Je n'en sais rien. Les choses s'inversent à mesure que passe le temps. Les amis deviennent des ennemis, les maux engendrent des bienfaits. Mais je vais retenir encore le temps juste assez pour vous raconter une petite histoire, en échange de celle de Dédale dont vous m'avez gratifié. Elle m'a été transmise par un de mes patients nommé Rothman, qui a étudié la Kabbale. Ce Graal qui est devant vous, symbole de lumière, de pureté, de sainteté et de majesté céleste... quelle est son origine ? »

« Elle n'est jamais citée, » dit-elle.

« Si, il existe une tradition, une légende que Rothman m'a rapportée. Le Graal avait été donné par Melchisédech, Grand Prêtre d'Israël, pour pouvoir être remis un jour entre les mains du Messie. Mais comment Melchisédech l'avait-il obtenu ? Il l'avait sculpté dans une énorme émeraude trouvée par lui dans le désert, et cette émeraude était tombée de la couronne de Samaël, Ange des Ténèbres, au moment où il s'était trouvé précipité hors du Paradis. Voici votre Graal : de la lumière aux ténèbres et encore à la lumière et encore aux ténèbres et ensuite qui sait où ? La spirale, ma chère... Et maintenant, disons au revoir au Graal. »

Il ferma le couvercle et tout ne fut plus qu'obscurité.

Tout en déambulant dans la cathédrale de Winchester et en passant près d'une statue jadis décapitée (disait le guide) par Cromwell, il évoquait l'autre séance avec Eileen qui avait suivi. Il se revoyait jouant presque à contrecœur le rôle d'Adam en énonçant le nom de tous les animaux qui passaient devant eux, menés bien entendu par *celui* qu'elle avait tenu à voir et auquel il donnait une coloration redoutable sous l'effet de la gêne. Il avait ensuite éprouvé une agréable sensation bucolique en passant en revue un vieux texte de botanique, puis en façonnant et en nommant les fleurs des champs.

Jusqu'à présent ils se tenaient à l'écart des villes. Les émotions d'Eileen étaient encore trop puissantes à la vue d'objets simples, soigneusement introduits jusqu'à elle, pour qu'il risque de la plonger dans un tel chaos ; il édifierait petit à petit la ville qu'il lui montrerait.

Un avion en altitude lâcha rapidement un *bang* supersonique au-dessus de la cathédrale. Render garda un moment la main de Jill dans la sienne et lui sourit en voyant qu'elle le regardait. Sachant qu'elle frisait la beauté, Jill prenait normalement beaucoup de soins pour y accéder. Mais aujourd'hui elle avait les cheveux simplement tirés en arrière et attachés derrière la tête, les lèvres et les yeux sans maquillage ; ses oreilles mises à nu étaient petites et blanches, et légèrement pointues.

« Observez ces dentelures, » murmura-t-il.

« Dans leur dessin primitif, elles annoncent ce qui allait plus tard devenir un motif traditionnel. » « Veux-tu te taire ! » lança-t-elle. « Silence ! » fit près d'eux une petite femme dont le visage tanné par le soleil semblait se craqueler de haut en bas chaque fois qu'elle pinçait les lèvres.

Plus tard, alors qu'ils regagnaient leur hôtel en flânant, Render demanda : « Ça t'a plu, Winchester ? » « Ça m'a plu. » « Heureuse ? » « Heureuse. »

« Parfait ; alors nous pouvons partir cet après-midi. »

« Si tu veux. » « Pour la Suisse... »

Elle cessa de marcher et joua avec un bouton du manteau de Render.

« On ne pourrait pas, avant, passer un jour ou deux à visiter les châteaux de la Loire ? Après tout, il n'y a que la Manche à traverser, et

toi tu pourrais déguster les vins de la région pendant que je... » « C'est d'accord, » acquiesça-t-il. Elle leva les yeux, un peu surprise. « Tu acceptes sans discussion ? » dit-elle avec un sourire. « Où est passée ton humeur combative ? » Elle lui prit le bras et ils reprirent leur marche tandis qu'il répondait : « Hier, en arpentant avec toi les recoins de ce vieux donjon, j'ai entendu une faible plainte et une voix qui gémissait : « Pour l'amour de Dieu, Montresor ! » Je suppose que ce devait être mon humeur combative, car je suis certain d'avoir reconnu ma voix. J'ai abandonné *der geist der stets verneint. Pax vobiscum !* En route pour la France. »

« Cher Rendy, seulement un jour ou deux... »

« Amen, » fit-il, « mais le fartage de mes skis est déjà en train de s'en aller. »

Ils s'y rendirent donc, et le matin du troisième jour, quand elle se mit à parler de châteaux en Espagne, il remarqua à haute et intelligible voix que, si les psychologues boivent et se contentent ensuite de devenir de mauvais poil, les psychiatres, eux, ont la réputation de boire, de devenir de mauvais poil *et* de tout casser. Interprétant ces paroles comme une menace à peine voilée à l'égard des bibelots qu'elle avait amassés, elle se rangea à son désir de partir skier.

Libre ! Render hurla presque le mot à pleins poumons.

Les battements de son cœur résonnaient contre ses tempes. Il se pencha dangereusement, vira à gauche. Le vent lui frappa le visage ; une nuée de gouttelettes de glace l'aspergea comme autant de projectiles qui lui éraflaient les joues.

Ses pieds étaient deux fleuves étincelants fonçant à travers les pentes incurvées ; rien ne pouvait arrêter leur cours. Il volait vers le bas, loin de toutes les chambres compartimentées du monde. Loin de la suffoquante absence d'intensité, du bien-être dont on est gavé à la cuiller, des amusements forcés servant à tailler en pièces cette hydre qui a nom le loisir.

Tout en poursuivant sa course, il éprouvait un puissant désir de se retourner, comme pour voir si ce monde qu'il laissait derrière lui n'avait pas suscité une autre incarnation de lui-même, lancée à sa poursuite telle une ombre, pour le traquer, le rattraper, le ramener vers un cercueil chaud et bien éclairé, où il reposerait le cerveau transpercé par une pointe d'aluminium, l'esprit anéanti par une guirlande de courants alternatifs.

« Je vous hais, » exhala-t-il entre ses dents serrées, et le vent emporta ces mots ; il se mit alors à rire, car il avait toujours le réflexe d'analyser ses émotions ; et il ajouta : « Exit Oreste frappé de folie, poursuivi par les Furies... »

Quelque temps plus tard, il atteignit la fin de la pente et s'arrêta.

Il fuma une cigarette, puis repartit vers le sommet, afin de pouvoir exécuter à nouveau la descente pour des raisons non thérapeutiques.

Le soir de ce même jour, il était assis devant un feu de cheminée dont il laissait la chaleur imbiber ses muscles fatigués. Jill lui massait les épaules tandis qu'il jouait au test de Rorschach avec les flammes, et il était en train d'identifier la forme dorée d'un calice quand l'image lui fut arrachée par le son subit d'une voix l'appelant par son nom.

« Charles Render ! » disait la voix avec un accent germanique. Il tourna la tête, mais ses yeux éblouis par le feu ne virent rien tout d'abord.

« Maurice ? » s'enquit-il au bout d'un instant. « Bartelmez ? »

« Oui, » lui répondit-on, et Render distingua alors le visage au crâne chauve et à la barbe grise qui lui était familier, au-dessus d'un pull mohair rouge et bleu enrobant la rotondité de l'homme qui se dirigeait vers lui, en évitant avec adresse les skis entassés et les gens qui dédaignaient les fauteuils pour s'asseoir.

« Vous avez encore pris du poids, » observa Render. « C'est signe de mauvaise santé. »

« Pensez-vous ! Tout ça n'est que du muscle. Eh bien, que devenez-vous ? » Il baissa les yeux vers Jill qui lui rendit son sourire.

« Miss DeVille, » indiqua Render.

« Jill, » précisa-t-elle.

Il s'inclina légèrement, tout en lâchant enfin la main de Render qu'il avait broyée d'une poigne de fer.

« Le professeur Maurice Bartelmez, » fit Render, achevant les présentations, « originaire de Vienne, disciple ignorant de toutes les formes du pessimisme dialectique et pionnier distingué de la neuroparticipation – bien qu'à le voir on ne le devine pas. J'ai eu la chance d'être un an son élève. »

Hochant la tête en signe d'acquiescement, Bartelmez accepta le flacon de schnaps que Render sortait de sa sacoche et lui tendait, ainsi que le gobelet qu'il se remplit à ras bord.

« Ah ! Vous êtes resté un bon médecin, » soupira-t-il. « Vous avez fait le diagnostic en un éclair et prescrit le remède qui convenait. À votre santé ! »

« Sept années en une seule lampée, » nota Render qui fit à nouveau le plein de leurs gobelets.

« Oui, mais cette fois nous allons rendre le temps plus malléable en buvant à petites gorgées. »

Ils s'installèrent par terre devant la cheminée où ronflait le feu que Render entreprit de regarnir.

« J'ai lu votre dernier livre, » finit par dire Bartelmez, « il y a quatre ans. »

Render calcula que le délai cité était exact. « Et en ce moment vous ne faites plus de travail de recherche ? »

Render triturerait le feu du bout du tisonnier. « Si, » répondit-il, « en un sens. » Il jeta un coup d'œil à Jill, qui somnolait, la joue posée sur l'accoudoir du grand fauteuil de cuir, le visage découpé en plans écarlates et en ombres vacillantes.

« J'ai quelqu'un qui est un sujet inhabituel, et j'ai entamé une expérience dont je tirerai peut-être la matière d'une étude. »

« Inhabituel en quel sens ? » « Aveugle de naissance. »

« Et vous utilisez le principe de la Transmission-Réception Neurale ? »

« Oui. Elle veut devenir Façonneuse. » « *Verfluchter !* Vous êtes au courant des répercussions possibles ? » « Evidemment. »

« Vous avez entendu parler du malheureux Pierre ? » « Non. »

« C'est la preuve que l'affaire a été bien étouffée. Pierre était un étudiant en philosophie qui préparait une thèse sur l'évolution de la conscience. L'été dernier, il a décidé d'explorer le cerveau d'un chimpanzé, sans doute pour comparer au sien un esprit moins évolué. À cet effet, il avait obtenu accès illégalement à une Unité de Transmission-Réception Neurale. On n'a jamais su à quelles stimulations il avait soumis l'animal, mais on suppose que certains éléments non transmissibles ont effrayé celui-ci. Toujours est-il qu'aujourd'hui Pierre vit dans une cellule capitonnée, et que toutes ses réactions sont celles d'un singe terrifié.

« Ainsi, » conclut Bartelmez, « bien que n'ayant pas achevé sa thèse, il peut maintenant fournir une base à celle d'un autre. »

Render hocha la tête.

« Triste histoire, » commenta-t-il à mi-voix, « mais pour ma part je n'ai rien d'aussi dramatique à affronter. Mon sujet est une personne extrêmement stable – une psychiatre, en fait – qui est déjà rompue aux pratiques ordinaires de l'analyse. Elle veut aborder la neuroparticipation – mais la peur d'être traumatisée par le fait de voir l'en a écartée jusqu'ici. Je la soumetts peu à peu à toute une gamme de phénomènes visuels. Quand j'aurai fini, elle devrait être complètement ajustée à la vision et donc en mesure d'accorder toute son attention à la thérapie, sans être aveuglée, si l'on peut dire, par la vue. Nous avons déjà eu quatre séances. » « Et ? »

« ... Et ça se passe très bien. »

« Vous en êtes sûr ? »

« Aussi certain qu'on peut l'être dans un tel domaine. »

« Mm-hm, » marmonna Bartelmez. « Dites-moi, est-ce qu'elle ne fait pas preuve d'une volonté extrêmement forte ? D'une sorte d'impulsion obsessionnelle envers les spectacles que vous lui avez présentés ? »

« Non. »

« Elle n'a jamais réussi à prendre le contrôle des visions ? »

« Non. »

« Vous mentez, » observa simplement Bartelmez.

Render chercha une cigarette et l'alluma en souriant.

« Vieux routier que vous êtes, » concéda-t-il, « l'âge n'a pas amoindri votre perspicacité. On ne peut pas vous duper. Oui, effectivement, elle est très difficile à garder sous contrôle. Elle ne se satisfait pas de voir. Elle veut déjà se façonner des choses elle-même. C'est tout à fait compréhensible, mais en l'occurrence l'acceptation émotionnelle ne peut pas empêcher l'appréhension consciente. Elle est devenue à plusieurs reprises l'élément dominant, mais j'ai presque aussitôt repris le contrôle. Après tout, c'est quand même moi qui dispose des données à injecter dans les visions. »

« Hm, » fit Bartelmez d'une voix songeuse. « Connaissez-vous un texte bouddhiste intitulé *Le catéchisme de Shankara* ? »

« Je ne pense pas. »

« Il postule l'existence d'un vrai moi et d'un faux moi. Le vrai moi est cette part de l'homme qui est immortelle et accédera au nirvâna : l'âme, si vous préférez. Le faux moi, par contre, est l'esprit normal, environné d'illusions. La substance de ce faux moi est composée de ce qu'ils appellent des *skandhas*, ce qui englobe les sentiments, les

perceptions, les aptitudes, la conscience elle-même, et jusqu'à la forme physique. Mais ce n'est pas la même chose que les névroses ou que les hallucinations – même si celles-ci sont également fausses dans leur essence.

« Chacune des cinq *skandhas* fait partie de ce que l'on nomme l'identité – et au-dessus de ce niveau se situent les névroses et autres perturbations subséquentes qui nous font fonctionner. Représentons-nous le tableau ainsi : les *skandhas* reposent au fond de l'étang ; les névroses sont des ondulations à la surface de l'eau ; le « vrai moi », s'il existe, est enfoui profondément sous le sable du fond. Autrement dit, les ondulations remplissent le... le... *zwischenwelt* entre l'objet et le sujet. Les *skandhas* sont au contraire une partie essentielle et intégrante du sujet, elles en sont la trame même. Vous me suivez ? »

« Avec des réserves. »

« Bien. Maintenant je m'explique. Ce n'est pas avec de simples névroses que vous êtes en train de jouer, mais avec des *skandhas*. Vous essayez d'adapter la conception totale que cette femme a d'elle-même et du monde. Et vous utilisez pour y arriver la Transmission-Réception Neurale. C'est la même chose que de toucher au cerveau d'un psychotique ou à celui d'un singe. Même si tout semble aller bien, il est possible à tout moment que vous fassiez quelque chose, que vous lui montriez un spectacle qui ouvre une faille dans son moi et qui brise une *skandha*. Alors ce sera comme de secouer le fond de l'étang, et il en résultera d'imprévisibles remous. Je ne voudrais pas vous avoir un jour comme malade, mon jeune ami, aussi je vous conseille de ne pas continuer cette expérience. La Transmission-Réception Neurale ne doit pas servir de cette manière. »

Render expédia sa cigarette dans le feu et se mit à compter sur ses doigts.

« Premièrement, » fit-il, « vous faites une montagne mystique d'un caillou. Je me contente d'adapter sa conscience à l'acquisition d'un nouvel état de perception, en procédant le plus souvent à un simple transfert à partir des autres sens. Deuxièmement, l'intensité de ses émotions était due au traumatisme initial, mais nous avons déjà dépassé ce stade ; maintenant il ne s'agit plus pour elle que d'une nouveauté, et bientôt cela deviendra banal. Troisièmement, Eileen est psychiatre, et sa formation la rend pleinement avertie de la nature délicate de notre entreprise. Quatrièmement, son sens de l'identité et ses désirs – ou ses *skandhas*, ou appelez-les comme vous voudrez – sont aussi solides que le rocher de Gibraltar. Réalisez-vous l'effort

exigé d'une personne aveugle pour acquérir une telle éducation ? Il y faut une volonté d'acier et le contrôle émotionnel d'un ascète... »

« ... Et si une individualité aussi forte devait se briser, en un fugitif moment d'anxiété, » intervint Bartelmez avec un sourire triste, « puissent les ombres de Sigmund Freud et de Karl Jung marcher à votre côté dans la vallée des ténèbres.

» Et cinquièmement, » enchaîna-t-il tout à coup en fixant Render dans les yeux, « cinquièmement... » (il marqua le chiffre en se frappant le petit doigt) « est-ce qu'elle est jolie ? » Render tourna la tête vers le feu. « Très habile, » soupira Bartelmez. « Impossible de voir, avec les flammes, si vous rougissez ou non. Mais je crains que oui, ce qui signifierait que vous savez être vous-même la source du stimulus qui vous pousse à poursuivre. Je brûlerai pour vous un cierge ce soir devant le portrait d'Adler et je prierai pour qu'il vous donne la force de sortir vainqueur de votre duel avec votre patiente. »

Render regarda Jill qui dormait toujours. Il se pencha vers elle pour remettre en place une mèche de ses cheveux.

« En tout cas, » conclut Bartelmez, « si vous allez jusqu'au bout avec succès, j'attendrai avec un vif intérêt de lire l'ouvrage que cela vous inspirera. Au fait, vous ai-je raconté que j'ai soigné plusieurs bouddhistes sans jamais trouver la trace d'un *vrai moi* ? » Tous deux se mirent à rire.

Comme moi mais pas comme moi, celui-là qui tire sur sa laisse et qui a une odeur de peur. *Rrôr...* et il s'étrangle avec son collier. Sa tête est vide comme le four avant qu'Elle pousse le bouton et qu'il fasse à manger. Je leur parle et ils ne comprennent jamais, mais ils sont comme moi. Un jour j'en tuerai un – pourquoi ?... Il faut tourner ici.

« Trois marches à monter. Portes de verre. Poignée à droite. »

Pourquoi ? Devant, l'ascenseur. En bas, les jardins. Là-bas ça sent bon. L'herbe, le sol mouillé, les arbres, l'air frais.

« L'ascenseur. Quatre marches. » En bas. Envie de geindre au fond de la gorge, je me sens bête. Elle aime s'asseoir sur un banc en mâchonnant des feuilles et en respirant l'air. Elle ne peut pas voir les arbres comme moi je les vois.

Je ne peux pas aller sur l'herbe. Je dois me retenir. Dommage. C'est mieux... « Attention aux marches. » Tout droit. À droite, à gauche, à droite, à gauche, l'herbe et les arbres maintenant. Sigmund voit. On marche... Elle a les yeux de Sigmund pour voir, mais le

docteur avec sa machine lui a prêté les siens. *Rrô*... mais il ne s'étrangle pas. Il n'a pas une odeur de peur.

Creuser un grand trou pour enterrer les yeux. Dieu est aveugle. Sigmund voit. Elle a les yeux remplis maintenant. Il la fera voir et l'emmènera loin. Elle me laissera ici tout seul, sans personne à la place de qui voir. Je creuserai un grand trou dans la terre...

* * *

Il était plus de dix heures du matin quand Jill s'éveilla. Elle n'eut pas besoin de tourner la tête pour savoir que Render n'était plus là. Il se levait toujours tôt. Elle se frotta les yeux, s'étira, se tourna sur le côté en s'appuyant sur un coude. Elle consulta d'un regard embrumé le réveil sur la table de chevet, tout en attrapant une cigarette et son briquet.

En aspirant sa première bouffée, elle s'aperçut qu'il n'y avait pas de cendrier. Render avait dû le poser sur la commode parce qu'il désapprouvait qu'on fume au lit. Avec un soupir qui s'acheva en grognement, elle se leva et enfila sa robe de chambre avant que la cendre devienne trop longue.

Elle avait horreur de s'arracher du lit, mais une fois le pas franchi, elle laissait l'ordre régulier des événements de la journée s'accomplir.

« Le sale type ! » fit-elle en souriant. Elle aurait voulu prendre son petit déjeuner au lit ; maintenant il était trop tard.

Tout en se demandant comment elle allait s'habiller, elle repéra une paire de skis qu'elle n'avait jamais vus, debout dans un coin. Une feuille de papier était empalée à l'extrémité de l'un d'eux. Elle s'en approcha.

Tu viens me rejoindre ? questionnait l'inscription griffonnée.

Elle secoua la tête en un geste de dénégation emphatique et éprouva un peu de tristesse. Elle était montée sur des skis deux fois dans sa vie et en avait peur. Elle savait qu'elle aurait dû faire un nouvel effort, après la bonne volonté qu'il avait manifestée pour la visite des châteaux, mais elle ne pouvait évoquer le souvenir de la descente – qui, à deux reprises, s'était vite terminée pour elle par une chute – sans ressentir à nouveau le vertige qui l'avait saisie lors de ces tentatives.

Elle se doucha, s'habilla et descendit pour le petit déjeuner. Le feu était déjà allumé dans le vestibule, et quelques skieurs s'y

réchauffaient les mains. D'autres personnes étaient assises, en train de fumer ou de lire les journaux. Ne voyant aucun visage connu, elle poursuivit en direction de la salle à manger.

Comme elle passait devant la réception, l'employé de service la héla. Elle s'approcha en souriant.

« Une lettre pour vous, » annonça-t-il en explorant ses casiers. « La voilà. » Il la lui tendit. « Ça a l'air important. »

Le pli avait été réexpédié à trois adresses différentes, remarquait-elle. C'était une grosse enveloppe beige, avec en-tête au nom de son avocat.

« Merci. »

Elle alla s'asseoir près de la grande fenêtre d'où l'on apercevait la patinoire et la remontée mécanique. Clignant des yeux face à la blancheur aveuglante de la neige, elle ouvrit l'enveloppe.

C'était bien cela. La lettre de son avocat était accompagnée d'un exemplaire du jugement de divorce. Elle n'avait décidé que récemment de mettre fin à son union légale avec Mr Fotlock, dont elle avait cessé de porter le nom cinq ans plus tôt, lors de leur séparation. Maintenant qu'elle avait la chose en main, elle n'était plus très sûre de savoir ce qu'elle allait en faire. Ce serait quand même une sacrée surprise pour ce cher Rendy, décida-t-elle. Il lui faudrait trouver une façon raisonnablement innocente de véhiculer l'information jusqu'à lui. Elle sortit son poudrier et, étudiant son reflet, chercha à mettre au point une mimique destinée à accompagner la question « Que comptes-tu faire ? » Mais elle déciderait plus tard du moment, réfléchit-elle. Sans attendre quand même trop... Son trentième anniversaire, tel un énorme nuage noir, la menaçait en avril prochain, à seulement quatre mois de là. Enfin on verrait... Elle effleura de son bâton de rouge ses lèvres rapprochées en une moue interrogative, déposa un nuage de poudre sur son grain de beauté, observa une dernière fois sa mimique et la renferma dans le poudrier pour un usage ultérieur.

Dans la salle à manger elle aperçut le professeur Bartelmezt, attablé devant un plat géant d'œufs brouillés, des chapelets de saucisses grillées, des piles de toasts et une bouteille de jus d'orange à moitié vide. Un pot de café fumant était posé à côté de lui sur une plaque chauffante. Il mangeait légèrement penché en avant, en faisant des moulinets avec sa fourchette.

« Bonjour, » fit-elle.

Il leva les yeux.

« Bonjour, Miss DeVille... Jill. » Il désigna la chaise face à lui.
« Voulez-vous vous asseoir à ma table ? »

Elle s'installa et, quand le serveur vint prendre sa commande, hocha la tête en direction des mets rassemblés. « La même chose, mais dix fois moins en quantité. »

Elle se tourna à nouveau vers Bartelmetz.

« Vous avez vu Charles aujourd'hui ? »

« Hélas, non, » répondit-il en écartant les mains, « et pourtant je voulais poursuivre notre discussion à l'heure où il avait le cerveau clair et malléable. Malheureusement, » acheva-t-il en buvant une gorgée de café, « celui qui dort tard aborde la journée au milieu du deuxième acte. »

« Pour ma part, » commenta-t-elle, « je me réveille d'habitude à l'entracte et je demande le programme. Alors pourquoi ne pas continuer la discussion avec moi ? J'ai toujours le cerveau malléable, et mes *skandhas* sont en bonne forme. »

Leurs regards se rencontrèrent, et il mordit dans un toast.

« Oui, » dit-il au bout d'un silence, « je l'avais deviné. Eh bien... que savez-vous du travail de Render ? »

« Qu'il est un spécialiste dans une branche très spécialisée, mais il m'est difficile de juger le peu qu'il en dit. Moi aussi parfois j'aimerais pénétrer dans l'esprit des gens – pour savoir ce qu'ils pensent de *moi*, par exemple – mais je ne crois pas que je pourrais y rester longtemps. Surtout... » (elle eut un frisson caricatural) « quand il s'agit de gens dérangés. D'après ce que j'ai lu, leurs problèmes pourraient devenir les miens, par contagion magique. »

« Et pourtant, » enchaîna-t-elle, « Charles n'a jamais de problèmes ; en tout cas, il ne m'en parle pas. Pourtant, ces derniers temps, je me suis posé des questions. Cette fille aveugle avec son chien qui parle a l'air de trop compter pour lui. » « Son chien qui parle ? » « Oui, c'est un de ces mutants chirurgicaux. » « Très intéressant... Et elle, vous l'avez rencontrée ? »

« Jamais. »

« Ah ! bon, » fit-il, songeur. Puis il ajouta : « Il arrive qu'en thérapie nous tombions sur un patient dont les problèmes recoupent les nôtres ; ce qui donne aux séances une tournure très épineuse. Pour moi, ce fut toujours le cas quand je traitais un confrère psychiatre. Peut-être Charles voit-il dans cette situation un parallèle à quelque chose qui le trouble personnellement. Ce n'est pas moi qui ai procédé

à son analyse. Je ne connais pas tous les détours de son esprit, même s'il a été longtemps mon élève. Il a toujours été réservé, presque réticent ; ce qui ne l'empêchait pas d'être très autoritaire en certaines occasions... Quelles sont les autres choses qui occupent son attention ces temps-ci ? » « Son fils Peter est pour lui un souci permanent. Il l'a changé cinq fois d'établissement scolaire en cinq ans. »

Le petit déjeuner de Jill fut servi. Elle déplia sa serviette et rapprocha sa chaise de la table.

« Et récemment il s'est mis à lire des comptes rendus de cas de suicides, et il en parlait sans arrêt. »

« Dans quel but ? »

Elle haussa les épaules et se mit à manger. « Il n'a jamais précisé pourquoi. Peut-être qu'il écrit quelque chose là-dessus... »

Bartelmezt termina ses œufs et se versa une tasse de café.

« Vous avez peur de cette femme qui est sa patiente ? » interrogea-t-il.

« Non... Si, » avoua-t-elle, « j'en ai peur. » « Pourquoi ? »

« Peut-être à cause de la contagion magique, » répondit-elle en rougissant légèrement.

« C'est un terme vague qui peut recouvrir bien des phénomènes. »

« En effet, » reconnut-elle. Elle se tut, puis reprit : « Vous et moi, nous sommes alliés pour vouloir son bien, et du même avis quant à ce qui représente une menace. Alors puis-je vous demander un service ? »

« Vous le pouvez. »

« Parlez-lui une nouvelle fois. Persuadez-le d'abandonner ce cas. »

Il plia sa serviette.

« J'avais l'intention de le faire après le dîner, » reconnut-il, « car je crois à la valeur rituelle des entreprises de sauvetage. J'accomplirai celle-ci dans les formes. »

Chère Image du Père,

Oui, le collègue est bien, ma cheville s'arrange et mes camarades sont sympathiques. Non, je ne manque pas d'argent de poche, je ne suis pas mal nourri et je n'ai pas de difficultés à m'adapter. Ça te va ?

Je ne décrirai pas le bâtiment, puisque tu as déjà vu le macabre objet. Et je ne peux décrire les terrains, car ils sont enfouis sous des draps blancs. Brrr ! Quand je pense à ton goût des sports d'hiver ! Je ne partage pas ton enthousiasme pour l'opposé de l'été, sinon comme sujet de carte postale ou comme emblème sur les emballages des cornets de glace.

Ma cheville inhibe ma mobilité et mon compagnon de chambre est parti chez lui pour le week-end – deux choses qui sont de vraies bénédictions (comme aurait dit Pangloss), puisqu'elles me donnent l'occasion de me consacrer à la lecture. Ce que je vais faire tout de suite.

Ton fils prodigue, Peter

Render se pencha pour tapoter du plat de la main le crâne bombé. Le chien accepta stoïquement la caresse, puis tourna les yeux vers le jeune Autrichien à qui Render avait demandé du feu, comme pour demander muettement : *Dois-je supporter une telle indignité ?* L'homme se mit à rire en voyant son expression et il referma le briquet où Render remarqua un petit « v » au centre des initiales gravées.

« Merci, » dit-il et, s'adressant au chien : « Comment t'appelles-tu ? »

« Bismark, » grogna l'animal.

« Tu me rappelles un autre chien comme toi. Il s'appelle Sigmund, et il sert de compagnon et de guide à une amie aveugle, en Amérique. »

« Bismark, lui, est un chien de chasse, » précisa le jeune homme. « Aucun gibier ne peut lui échapper. »

Les oreilles du chien se dressèrent et il fixa Render, les yeux flamboyants d'orgueil.

« Nous avons chassé en Afrique et sur le continent américain. Jamais il n'abandonne une piste.

Jamais il ne lâche sa proie. C'est une superbe bête aux crocs d'acier. »

« Vous avez de la chance d'avoir un pareil auxiliaire. »

« Je chasse, » grogna le chien. « Je poursuis... Quelquefois, j'ai le droit de tuer... »

« Alors vous ne connaissez pas Sigmund ni la jeune femme qu'il accompagne... Miss Eileen Shallot ? » s'enquit Render. L'homme secoua la tête.

« Non, Bismark m'a été envoyé du Massachusetts, mais je ne suis jamais allé au Centre. Je n'ai pas rencontré d'autres propriétaires de chiens mutants. » « Je vois. Merci pour le feu. Au revoir. » « Au revoir. »

Render remonta la rue en flânant, les mains dans les poches. Il s'était excusé et avait pris congé sans dire où il allait. C'était parce qu'il n'avait pas de but précis en tête. La deuxième tentative de Bartelmezt pour le conseiller l'avait presque amené à faire des confidences qu'il aurait regrettées par la suite. Il était plus facile de sortir sous le prétexte d'une promenade que de continuer la conversation.

Cédant à une impulsion subite, il entra dans une boutique pour acheter une pendule à coucou qui avait attiré son regard. Il avait la certitude que Bartelmezt accepterait ce cadeau dans l'état d'esprit voulu. Avec un sourire, il poursuivit sa marche. Et quelle était donc cette lettre adressée à Jill que l'employé de la réception avait pris la peine de porter spécialement à leur table à l'heure du dîner ? se demanda-t-il. Elle avait été réexpédiée trois fois, et l'en-tête figurant sur l'enveloppe était celui d'un cabinet d'avocat. Jill, sans même l'ouvrir, avait souri et gratifié l'employé d'un généreux pourboire, avant de fourrer l'enveloppe dans son sac. Il aurait à échafauder de subtiles hypothèses quant à son contenu. Et, quand sa curiosité serait bien attisée, elle condescendrait à le mettre au courant.

Les piliers de glace du ciel semblèrent soudain vaciller sous l'effet d'un vent froid qui soufflait du nord. Render courba les épaules et se recroquevilla la nuque sous son col. La pendule serrée sous le bras, il hâta le pas pour arriver à l'extrémité de la rue.

Cette nuit-là le serpent qui se mordait la queue éructa, le loup Fenrir chercha à attraper la lune, la pendule fit « coucou » et la journée du lendemain s'avança comme le dernier taureau de Manolete, secouant la barrière en mugissant sa promesse de piétiner dans le sable une armée de lions.

Render s'était juré de s'offrir une compensation à la fondue gluante qu'il avait ingurgitée. Plus tard, beaucoup plus tard, tandis

qu'ils fendaient le ciel à bord d'un dériveur en forme de cerf-volant, il contempla au-dessous de lui la Terre assombrie et ses villes aux rêves étoilés, leva la tête vers le ciel qui les reflétait, regarda autour de lui les vidécrans en passant en revue les visages aux paupières battantes qui les peuplaient, examina les distributeurs de café, de thé et de boissons alcoolisées dont les liquides se déversaient comme des sondes destinées à explorer l'estomac des gens requis pour actionner leurs boutons ; enfin il posa les yeux sur Jill, que les vieux monuments forçaient à déambuler à l'intérieur de leurs murs – car elle avait l'impression qu'ainsi il la *regarderait*. Puis, obéissant aux injonctions de son siège qui demandait à être transformé en couchette, il s'allongea et s'endormit.

Elle avait un bureau rempli de fleurs et elle aimait les parfums exotiques. Quelquefois elle faisait brûler de l'encens.

Elle aimait se tremper dans des piscines surchauffées, marcher sous la neige, écouter trop de musique jouée peut-être trop fort, boire cinq ou six sortes de liqueurs (de préférence anisées, parfois tirant sur l'absinthe) tous les soirs. Elle avait des mains douces et légèrement marquées de tâches de rousseur. Ses doigts étaient longs et effilés. Elle ne portait pas de bagues.

Elle dessinait du bout des doigts des motifs floraux sur le bord de son fauteuil tout en parlant dans le micro.

« Lors de son admission, le malade se plaignait notamment de nervosité, d'insomnie, de douleurs gastriques et de phases de dépression. Son dossier fait état de précédentes hospitalisations pour de courtes durées. Il a séjourné dans cet hôpital en 1995 pour psychose maniaco-dépressive et y est revenu le 3 février 96. Il est entré dans un autre hôpital le 20 septembre 97. Son examen physiologique effectué le 11 décembre 98 n'a permis de déceler ni lésion organique ni symptômes de malnutrition. À cette période le malade se plaignait de douleurs dorsales chroniques et présentait des symptômes modérés de sevrage alcoolique. L'examen n'a rien décelé de pathologique sinon des réflexes exagérés des tendons, dus à la désintoxication alcoolique. Au moment de l'admission, il n'était pas psychotique et ne souffrait ni de délires ni d'hallucinations. Mais il manifestait des tendances à la mégalomanie et à la loquacité et se montrait assez agressif. Considéré comme une cause de troubles potentielle, il a été affecté aux cuisines, en raison de son expérience culinaire. On enregistre depuis une nette amélioration de son état général. Il est moins tendu et se montre coopératif. Diagnostic : réaction maniaco-dépressive (nature du stress inconnue). Le degré d'altération sur le plan psychiatrique est faible. Il est considéré comme compétent. Hospitalisation et thérapie à poursuivre. »

Elle arrêta le magnétophone et se mit à rire. Le son de sa voix l'effraya. Le rire est un phénomène social et elle était seule. Elle réécouta l'enregistrement, en mâchant un coin de son mouchoir tandis que les mots prononcés doucement lui étaient répétés. Elle cessa de les entendre après la deuxième phrase.

Quand les paroles enregistrées s'interrompirent, elle arrêta à nouveau l'appareil. Elle était seule. Très seule. Si terriblement seule que la petite flaque lumineuse qui lui apparaissait quand elle se frottait le front et faisait face à la fenêtre – que cette petite flaque lumineuse devenait subitement la chose la plus importante du monde. Elle aurait voulu que ce fût un océan de lumière. Ou bien elle aurait voulu devenir elle-même si minuscule que l'effet eût été identique : elle voulait s'y noyer.

Cela faisait trois semaines, depuis hier...

Trop long, décida-t-elle, j'aurais dû attendre. Non ! Impossible ! Mais s'il lui arrivait la même chose qu'à Riscomb ? Non, pas à lui ! Il ne risque rien. Rien ne peut l'atteindre. Sa force est comme une armure. Mais... mais nous aurions dû attendre le mois prochain pour commencer. Trois semaines... Le sevrage visuel – voilà ce que c'est. Est-ce que les souvenirs s'effacent ? Est-ce qu'ils faiblissent ? À quoi ressemble un arbre ? Un nuage ? Je ne me rappelle plus ! Qu'est-ce que le rouge ? Qu'est-ce que le vert ? Grand Dieu, c'est de l'hystérie ! Je constate les symptômes et je ne peux pas m'arrêter !... Il faut que je prenne un comprimé ! Un comprimé !

Ses épaules se mirent à trembler. Elle s'abstint pourtant d'avaler un comprimé, mais elle mordit si fort son mouchoir que ses dents lacérèrent le tissu.

« Méfiez-vous de ceux qui ont faim et soif de justice, » fit-elle en récitant une version personnelle des Béatitudes, « car ils seront rassasiés. »

« Et méfiez-vous des humbles, » poursuivit-elle, « car ils tenteront d'hériter la Terre. »

Le boîtier du vidéophone bourdonna. Elle posa son mouchoir, se composa un visage, établit la connexion. « Allô ? »

« Eileen, je suis rentré. Comment ça va ? » « Bien, très bien même. Et vous, vos vacances ? » « Oh ! je n'ai pas à me plaindre. Je les ai attendues longtemps, je crois que je les méritais. Ecoutez, j'ai rapporté des choses à vous faire voir... la cathédrale de Winchester, par exemple. Vous voulez venir cette semaine ? Je peux me rendre libre tous les soirs. »

Ce soir. Non. J'en ai trop envie. Cela va nous bloquer s'il s'en aperçoit...

« Demain soir ? » suggéra-t-elle. « Ou après-demain ? »

« Demain, parfait. Rendez-vous au club, vers sept heures ? »

« Oui, ce serait agréable. Même table ? » « Pourquoi pas ?... Je vais la réserver. » « Entendu. À bientôt. » « Au revoir. » La connexion fut rompue. Et brusquement, à cet instant, les couleurs revinrent tourbillonner dans sa tête ; elle vit des arbres – pins et chênes, peupliers et sycomores, bruns et verts ou couleur de fer ; elle vit des bourres de nuages cotonneux, trempés dans des pots de peinture, éponger un ciel aux teintes pastel ; elle vit un soleil ardent, un saule de petite taille, un lac d'un bleu presque violet. Elle replia son mouchoir déchiré et le posa près d'elle.

Elle enfonça une touche à côté de son bureau et de la musique envahit la pièce : Scriabine. Puis elle actionna une autre touche et fit repasser une seconde fois la bande qu'elle avait dictée, en écoutant à moitié chacune des deux sources sonores.

Pierre renifla les aliments. Le surveillant s'éloigna du plateau et sortit dans le couloir, en refermant la porte à clé derrière lui. L'énorme salade attendait sur le sol. Pierre s'en approcha avec précaution, arracha une poignée de feuilles de laitue, les ingurgita.

Il avait peur.

Si seulement le fracas du métal s'écrasant contre lui-même pouvait cesser de retentir et de retentir encore, quelque part dans la nuit sombre... si seulement...

Sigmund se mit debout, bâilla, s'étira. Ses pattes arrière traînèrent derrière lui un moment, puis il se secoua et reprit le contrôle de ses muscles. Elle serait rentrée bientôt. Agitant lentement la queue, il jeta un regard sur le cadran de niveau humain avec ses chiffres portés, vérifia ses émotions, puis traversa l'appartement en direction du téléviseur. Il se dressa sur les pattes arrière, s'appuya d'une patte sur la table et, de l'autre, mit l'appareil en marche.

C'était bientôt l'heure du bulletin météo et il y aurait du verglas sur les routes.

« J'ai roulé le long du cimetière de campagne, » écrivait Render,

« vastes forêts de pierre qui chaque jour s'étendent davantage.

Pourquoi l'homme protège-t-il ses morts avec un soin aussi jaloux ? Est-ce parce qu'il s'agit de la voie monumentale et démocratique qui conduit à l'immortalisation, de l'ultime affirmation du pouvoir de nuire – c'est-à-dire de la vie – et du désir qu'il se perpétue ? C'est l'hypothèse qu'a suggérée Unamuno. Si tel est le cas, il faut conclure qu'un pourcentage de la population plus élevé que jamais auparavant dans l'histoire a, l'année dernière, recherché activement l'immortalité... »

Tchiki-tchiki-tchik !

« Tu crois que ce sont vraiment des gens ? »

« Non, ce qu'ils font est trop bien. »

Le soir était d'étoiles et de glace. Render fit suivre à la S-7 le cours sinueux de la rampe qui menait au deuxième sous-sol, la dirigea vers sa place et l'y gara.

Du béton montait un froid humide dont la morsure évoquait des dents de rat. Render guida Eileen vers la gauche ; leur haleine sous forme de nuages les précédait.

« Il fait glacial, » observa-t-il.

Elle hocha la tête en se mordant la lèvre.

Dans l'ascenseur, il poussa un soupir, desserra son écharpe, alluma une cigarette.

« Donnez-m'en une, s'il vous plaît, » demanda-t-elle en sentant l'odeur du tabac.

Il accéda à son désir.

La cabine montait lentement. Adossé à la cloison, Render rejetait par la bouche un mélange de fumée de cigarette et d'haleine condensée.

« J'ai rencontré en Suisse un autre berger mutant, » raconta-t-il. « Aussi grand que Sigmund. Mais c'était un chien de chasse. »

« Sigmund chasse lui aussi, » précisa-t-elle. « Deux fois par an, nous allons dans les bois du nord et je lui laisse sa liberté. Il reste parti des jours, et il est toujours très heureux quand il revient. Il ne dit pas ce qu'il a fait, mais il n'a jamais faim. Dès le moment où je l'ai eu, j'avais pensé qu'il aurait besoin de vacances loin de l'humanité pour

demeurer stable. Je pense que j'avais raison. »

L'ascenseur s'arrêta, la porte s'ouvrit. Render la guida une nouvelle fois dans le couloir.

Quand ils furent dans son bureau, il régla le thermostat et de l'air chaud ronronna dans la pièce. Il pendit leurs manteaux et fit sortir la capsule de son alvéole. Il la brancha sur un circuit et actionna les relais qui transformaient son bureau en console.

« Ce sera long, à votre avis ? » interrogea-t-elle en caressant des doigts la surface de l'ovoïde. « Je veux dire : le processus d'adaptation à la vision. »

« Aucune idée, » répondit-il. « Nous avons pris un bon départ, mais je ne ferai pas de pronostic avant trois mois. »

Elle opina songeusement, s'approcha du bureau, effleura de ses doigts légers comme des plumes d'oiseau les boutons de contrôle.

« Attention de ne pas en enfoncer un. »

« Non. Et de combien de temps pensez-vous avoir besoin pour apprendre à m'en servir ? »

« Trois mois d'apprentissage. Six autres pour acquérir la compétence voulue pour exercer sur un patient. Et six encore de pratique sous surveillance avant de pouvoir opérer seule. Plus d'un an en tout. »

« Ah ! » fit-elle en prenant un siège. Render éveilla à la vie les saisons, les phases du jour et de la nuit, les exhalaisons de la campagne et de la ville, les éléments nus qui parcouraient les cieux, et toutes les autres séries de matériaux qu'il utilisait pour construire des mondes.

« Tout est prêt, » annonça-t-il en se retournant. Cela vint très vite, et avec le minimum de suggestion de la part de Render. D'abord tout fut gris. Puis il y eut un brouillard blanc qui se dissipa, comme éparpillé par le vent.

Il se trouvait à côté du saule au bord du lac, et elle était là, à demi cachée par les branches et le lacis dessiné par leurs ombres. Le soleil était proche du couchant.

« Nous y sommes revenus, » dit-elle en s'éloignant de l'arbre, des feuilles dans les cheveux. « J'ai eu peur un moment que ce ne soit jamais arrivé, mais je revois tout, et maintenant je me souviens. »

« C'est bien. Regardez-vous. » Elle observa son reflet dans le lac.

« Je n'ai pas changé, » reconnut-elle. « Je n'ai pas changé... »

« Non. »

« Mais vous, si, » poursuivit-elle en levant les yeux vers lui. « Vous êtes plus grand, et il y a en vous quelque chose de différent... »

« Non, » assura-t-il.

« Je me trompe, » répliqua-t-elle rapidement. « Je ne comprends pas encore tout ce que je vois. Mais un jour, je saurai. »

« Bien sûr. »

« Qu'allons-nous faire ? »

« Regardez. »

Sur une route qu'elle n'avait pas encore remarquée, apparut la voiture. Celle-ci arrivait du coin le plus éloigné du ciel, à travers les montagnes, en contournant les clairières et en les éclaboussant des couleurs de sa voix – le gris et l'argent de la puissance synchronisée – et ses sons firent vibrer le lac, et la voiture s'arrêta à une trentaine de mètres, masquée par les arbustes ; elle attendit. C'était la S-7.

« Venez, » fit-il en lui prenant la main. « Nous partons faire un tour. »

Ils marchèrent jusqu'au massif d'arbustes. Elle toucha le cocon lisse, les antennes, les pneus, les vitres – qui devinrent transparentes au contact de sa main. Elle examina l'intérieur et hocha la tête.

« C'est votre Spinner. »

« Oui. » Il lui ouvrit la portière. « Montez. Nous retournons au club. Nous allons revivre l'instant juste écoulé. Les souvenirs sont de fraîche date, et ils devraient être raisonnablement agréables, ou neutres. »

« Ils sont agréables, » affirma-t-elle en prenant place dans la voiture.

Il referma la portière, fit le tour du véhicule et y monta à son tour. Elle le regarda enclencher des coordonnées imaginaires. La voiture prit son élan, et il fit défiler de part et d'autre un flot d'arbres régulier. Il sentait la tension monter en elle, aussi ne varia-t-il pas le paysage. Elle fit pivoter son siège et étudia l'intérieur de la Spinner.

« Oui, » reconnut-elle enfin, « j'identifie la nature de tout ce que je vois. »

Elle se tourna à nouveau vers la vitre, fixa le défilé des arbres. Rendre les observa à son tour et perçut leur image mouvante comme un support d'anxiété. Il opacifia les vitres.

« Merci, » dit-elle. « C'était trop tout d'un coup – les voir tous passer ainsi, comme... »

« Évidemment, » acquiesça Render tout en conservant la sensation de déplacement en avant. « Je m'y attendais. Mais vous devenez plus résistante. » Au bout d'un temps il ajouta : « Détendez-vous un moment. » Quelque part une touche fut poussée, et le siège d'Eileen se mit en position semi-inclinée. Elle se relaxa, et la voiture continua sa route avant de finir par ralentir. Render dit alors : « Regardez par la vitre encore une fois, juste pour profiter du spectacle. »

Elle lui obéit.

Il puisa dans sa réserve d'accessoires tous les stimuli susceptibles de procurer des impressions de plaisir et de détente, et il fit surgir la ville autour de la voiture, en rendant à nouveau les vitres transparentes. Et Eileen vit dans le ciel le profil des tours et des blocs d'habitation, puis elle eut sous les yeux des cafétérias, un palais des loisirs, un drugstore, un centre médical fait de briques jaunes avec un caducée d'aluminium au-dessus de la porte d'entrée, un collège à la façade tout en verre, une station d'essence avec cinquante pompes, et d'innombrables voitures, à l'arrêt ou en mouvement, ainsi que des gens marchant sur les trottoirs, entrant dans les immeubles ou en sortant, descendant des voitures ou y montant ; et c'était l'été, et la lumière d'une fin d'après-midi filtrait les couleurs de la ville et celles des vêtements des passants qui déambulaient sur le boulevard, s'accostaient pour se parler, s'arrêtaient au kiosque à journaux, cependant que d'autres personnes flânaient sur les terrasses, traversaient les passerelles, se penchaient aux balustrades et aux rebords de fenêtre, et qu'en un coin du tableau une femme promenant un caniche disparaissait au détour d'une rue, et que sous les nuages des fusées évoluaient de part et d'autre.

Puis le monde tomba en pièces et Render ramassa les morceaux.

Il maintint une obscurité absolue, en obnubilant toute autre sensation que celle de leur propulsion en avant.

Quelque temps plus tard survint une pâle lumière ; ils étaient toujours installés dans la Spinner aux vitres redevenues opaques, et l'air qu'ils respiraient était un baume bienfaisant.

« Dieu, » s'écria-t-elle, « le monde est tellement rempli ! J'ai vraiment vu toutes ces choses ? »

« Je n'avais pas décidé de vous les montrer ce soir, mais vous aviez envie que je le fasse. Vous paraissiez prête. »

« Oui, » répondit-elle. Les vitres reprirent leur transparence. Elle tourna hâtivement la tête.

« Ce n'est plus là, » précisa-t-il. « J'avais simplement cherché à vous offrir un aperçu. »

Dehors désormais il faisait nuit, et ils franchissaient à faible allure un pont suspendu. Il n'y avait aucune autre voiture. Le ciel était piqueté d'étoiles qui se reflétaient sur l'eau murmurante du fleuve au-dessous du pont et silhouettaient l'horizon qui planait vaguement en contrebas. Les entretoises du pont se succédaient à intervalles réguliers à leurs côtés.

« Vous me l'avez offert, » répondit-elle, « et je vous en remercie. » Puis elle enchaîna : « Qui êtes-vous, en réalité ? » (Il avait dû vouloir qu'elle pose cette question.)

« Je suis Render, » fit-il en riant. Et, poursuivant par des voies incurvées leur trajet dans une ville maintenant assombrie et vide, ils finirent par arriver à leur club et s'engagèrent sous le dôme du parking.

Une fois à l'intérieur, il passa au crible les sentiments d'Eileen, prêt s'il le fallait à anéantir le monde à l'instant même. Mais il ne jugea pas nécessaire de le faire.

Ils descendirent de voiture et se rendirent au club, où il avait décidé qu'il y aurait foule ce soir. On les conduisit à leur table au bout du bar dans la petite salle avec l'armure, et ils prirent place et commandèrent à nouveau le même menu.

« Non, » observa-t-il en baissant les yeux sur lui-même, « sa place est là-bas. »

L'armure réapparut à proximité de la table, et il se retrouva en complet gris et cravate noire avec épingle d'argent en forme de branche d'arbre.

Ils se mirent à rire.

« Je ne suis pas du genre à porter cet attirail en fer-blanc, alors soyez gentille : cessez de me voir ainsi. »

« Je suis désolée, » dit-elle en souriant. « Je ne sais pas comment j'ai fait ça, ni pourquoi. »

« Moi si, et je ne vous y autorise pas. Je dois vous mettre en garde une fois de plus. Vous avez conscience que tout cela n'est qu'une illusion. Je devais procéder ainsi avec vous pour que vous en tiriez pleinement profit. Mais, pour la plupart de mes patients, il s'agit du monde réel pendant le temps qu'ils y passent. Cela donne encore plus de poids à une séquence symbolique ou à contre-traumatisme. Vous, par contre, vous êtes au courant des règles du jeu et, que vous le vouliez ou non, cela vous donne sur lui un contrôle qui ne correspond pas aux situations que je traite d'habitude. Je vous en prie, faites attention. »

« Excusez-moi. Je ne voulais pas. » « Je sais. Tenez, voici le dîner qu'on nous avait servi. »

« Pouah ! Ce n'est pas très beau à voir. Nous avons réellement mangé tout ça ? »

« Oui, » confirma-t-il en éclatant de rire. « Voici un couteau, une fourchette et une cuiller. Et voici du rosbif, des pommes de terre sautées, des petits pois, du beurre... »

« Ciel ! Je ne me sens pas très bien. » « Ici, les salades, avec leurs sauces. Là, une délicieuse truite. Ceci est une bouteille de vin. Hmm... voyons un peu... disons du Romanée-Conti, puisque je n'ai pas à le payer... et un sauternes pour accompagner la... Hé ! qu'est-ce qui se passe ? » La salle vacillait.

Il mit la table à nu, élimina le restaurant. Ils se retrouvèrent dans un espace neutre. À travers le tissu transparent du monde, il vit une main se déplacer sur un clavier, enfoncer des boutons. L'environnement reprit une substance. Leur table vide était maintenant au bord du lac, il faisait toujours nuit et c'était toujours l'été, et la nappe blanche brillait au clair de lune.

« C'était stupide de ma part, » avoua-t-il. « J'aurais dû présenter les choses une par une. La vision réelle des principaux stimuli buccaux peut être très angoissante pour une personne qui les a sous les yeux pour la première fois. J'étais si absorbé par le Façonnage que j'en ai oublié la patiente ! Pardonnez-moi. »

« Je me sens mieux maintenant. Vraiment. »

Il fit souffler une brise légère sur les eaux du lac.

« ... Et voici la pleine lune, » annonça-t-il d'une voix un peu troublée.

Elle hocha la tête ; elle portait au centre du front une lune minuscule qui brillait comme celle qui était dans le ciel, et ses cheveux ainsi que ses vêtements semblaient faits d'argent.

La bouteille de Romanée-Conti était posée sur la table, avec deux verres.

« Cela vient d'où ? » demanda-t-il.

Elle haussa les épaules. Il remplit l'un des verres.

« Ça n'a peut-être aucun goût, » dit-il.

« Si. Buvez... » Elle lui tendit le verre.

Il dégusta une gorgée et s'aperçut que le vin avait bien un goût, qu'il était même charnu et capiteux, avec un bouquet sans égal. Avec un sursaut, il réalisa que sa main devait interférer dans le tracé des

perceptions, en orchestrant les connotations sensuelles d'un transfert et d'un contre-transfert qui s'étaient abattus sur lui à son insu, ici au bord du lac.

« En effet, » reconnut-il. « Maintenant il est temps de rentrer. »

« Déjà ? Je n'ai pas encore vu la cathédrale... » « Déjà. »

Il commanda au monde de prendre fin, et le monde cessa d'exister.

« Il fait froid et sombre ici, » remarqua-t-elle en se rhabillant.

« Je sais. Je vais nous servir à boire avant de décharger la matrice. » « Bonne idée. »

Il étudia les bandes et secoua la tête. Puis il se rendit vers la vitrine qui lui tenait lieu de bar.

« Ce ne sera pas exactement du Romanée-Conti, » commenta-t-il en prenant une bouteille. « Aucune importance. Ça m'est égal. » Lui aussi se sentait disposé à boire n'importe quoi. Il déchargea donc la matrice, ils burent leurs verres, il aida Eileen à enfiler son manteau et ils quittèrent les lieux.

Pendant que l'ascenseur descendait vers le deuxième sous-sol, il ordonna à nouveau au monde de prendre fin. Mais le monde ne cessa pas d'exister.

* * *

« Il y a approximativement dans le pays à l'heure actuelle 1 milliard 80 millions d'habitants, ainsi que 560 millions d'automobiles à usage privé. Si l'on considère qu'un homme occupe une superficie d'environ un demi-mètre carré alors que l'encombrement d'un véhicule est en moyenne de 12 mètres carrés, il apparaît que l'ensemble de la population du pays correspond à une surface de 540 millions de mètres carrés, tandis que la totalité des véhicules représente 6 milliards 720 millions de mètres carrés, soit plus de douze fois l'espace occupé par l'humanité.

» Le jour où le pays tout entier sera transformé en un seul gigantesque parking et où l'homme se sera réfugié dans des abris souterrains ou sera retourné à l'océan des origines, à moins qu'il n'ait émigré vers d'autres planètes, ce jour-là peut-être l'évolution technologique aura le loisir de continuer à suivre les courbes que lui ont tracées les statistiques. »

Sybil K. Delphi,
Chargée de conférences au Broken Rock State College,
Shotover, Utah.

Cher Papa,

J'ai clopiné du collège à un taxi et du taxi au spatioport, où se tient l'exposition consacrée à l'Espace. (D'accord, j'ai exagéré le clopinement, mais ça attirait l'attention sur moi.) Le but de la chose était apparemment de faire de futures recrues parmi les jeunes. Eh bien, ça a marché. J'ai envie d'aller Là-Haut, quand j'aurai l'âge. Tu crois qu'ils me prendront ?

Je suis tombé sur un colonel charmant qui a décidé de me faire le grand jeu. Il m'a promené partout, m'a fait des laïus sur les grandes traditions du corps des astronautes, et voilà, c'est sérieux : j'aimerais aller avec eux. Pas pour l'action ni pour l'exploit mais à titre de chroniqueur, d'observateur, parce qu'il me semble qu'il faut qu'il y ait des gens ayant la sensibilité voulue pour raconter tout ça.

Avec le colonel on est montés voir les fusées partir, et il m'a dit de continuer mes études en travaillant dur et que peut-être un jour je pourrais moi aussi être à bord. Je me suis abstenu de lui répondre que je n'étais pas trop déficient intellectuellement et que j'obtiendrais mes diplômes avant même d'avoir l'âge de m'en servir. Ensuite il m'a raconté à quel point son entraînement avait été dur, aussi je ne lui ai pas demandé comment il se faisait qu'il était cloué au sol avec un boulot stupide au lieu d'être dans les étoiles. Il ressemblait plus à un astronaute de brochure publicitaire qu'à un vrai. J'espère bien ne jamais ressembler à une brochure publicitaire.

Merci pour l'argent, les chaussettes chaudes et les quatuors à cordes de Mozart, que je suis en train d'écouter. J'aurais bien envie de proposer un voyage sur la Lune plutôt qu'en Europe l'été prochain. Serait-il possible... envisageable... imaginable que... ? Hum... Et si j'arrivais à triompher de ce nouveau test que tu me prépares... ?

Enfin, tâche d'y penser.

Ton fils,

Pete

« Allô, ici le State Psychiatrie Institute. »

« J'aimerais prendre rendez-vous pour un examen. »

« Un instant. Je vous passe le secrétariat. »

« Allô, ici le secrétariat. »

« J'aimerais prendre rendez-vous pour un examen. »

« Un instant, je vous prie... Quel genre d'examen ? »

« J'aimerais voir le docteur Shallot, Eileen Shallot. Dès que possible. »

« Un instant, il faut que je consulte son emploi du temps... Pouvez-vous mardi prochain, 14 heures ? »

« Parfait. »

« À quel nom, s'il vous plaît ? »

« DeVille. Jill DeVille. »

« Entendu, Miss DeVille, 14 heures, mardi. »

« Merci. »

L'homme marchait encore au bord de l'autoroute. Les voitures passaient auprès de lui comme des bolides, réduites à des tâches floues quand elles se trouvaient sur la voie rapide.

La circulation était clairsemée.

Il était 10 h 30 du matin et il faisait froid.

Le col de fourrure de l'homme était relevé, ses mains étaient enfouies dans ses poches, et il avançait ployé contre le vent. De l'autre côté de la rambarde, la chaussée était propre et sèche.

Le soleil matinal était voilé par des nuages. Dans la lumière blême, l'homme aperçut l'arbre à quatre cents mètres devant lui.

Il ne changea pas son allure. Ses yeux ne quittaient pas l'arbre. Le gravier crissait sous ses semelles.

Quand il fut arrivé au pied de l'arbre, il retira son manteau et le plia soigneusement.

Il le posa par terre et entreprit l'ascension de l'arbre.

En prenant place sur la branche qui s'étendait par-dessus la rambarde, il regarda pour vérifier si aucune voiture n'approchait. Puis il saisit la branche des deux mains, se laissa pendre dans le vide, resta ainsi un instant et, lâchant prise, atterrit sur la chaussée.

Celle-ci, portion de l'autoroute qui allait en direction de l'est, mesurait trente mètres de large.

Il jeta un coup d'œil vers l'ouest, constata qu'il n'y avait toujours pas de véhicule en vue et se mit en marche vers le terre-plein central. Il savait qu'il n'y parviendrait jamais. À cette heure de la journée, les voitures roulaient à environ deux cent cinquante kilomètres à l'heure sur la voie rapide. Il continua de marcher.

Une voiture passa derrière lui. Il ne se retourna pas. Si les vitres étaient opaques, comme c'était souvent le cas, les passagers ignoraient qu'il s'était mis en travers de leur route. Ils entendraient la nouvelle plus tard et examineraient l'avant de leur véhicule à la recherche des

traces éventuelles du choc.

Une autre voiture le frôla, devant lui cette fois. Elle avait les vitres transparentes. Il eut la vision fugitive de deux visages, bouche bée, aussitôt arrachés à sa vue. Le sien demeurerait impassible. Deux autres voitures passèrent, vitres opaques. Il avait parcouru environ vingt mètres de chaussée.

Vingt-cinq mètres...

Quelque chose dans le vent, ou sous ses pieds, lui indiqua que c'était sur le point de se produire. Il ne tourna pas la tête.

Quelque chose qu'il distinguait du coin de l'œil lui certifia que c'était sur le point de se produire. Son pas ne faiblit pas.

Cecil Green roulait avec les vitres transparentes car cela lui plaisait ainsi. Il avait la main droite à l'intérieur du chemisier de la fille dont la jupe était remontée jusqu'aux cuisses, et la main gauche posée sur la commande qui allait abaisser leurs sièges. Et soudain elle s'écarta de lui, en émettant un son étranglé au niveau de la gorge.

Il tourna la tête.

Il vit l'homme en train de marcher.

Il vit ce visage de profil qui ne se détournait pas pour lui faire face. Il sut que l'homme ne dévierait pas de son chemin.

Puis il ne le vit plus.

Il y eut une légère secousse, à la suite de laquelle le lave-glace entra en action sur le pare-brise. Cecil Green ne modifia pas la vitesse de la voiture.

Il opacifia les vitres.

« Mais comment... ? » demanda-t-il l'instant d'après, alors qu'elle sanglotait dans ses bras.

« Le pilote automatique ne l'a pas repéré... »

« Il n'a pas dû toucher la rambarde... »

« Il devait avoir perdu la raison ! »

« En tout cas, il pouvait choisir un moyen plus simple de se suicider. »

Ce visage qui aurait pu être n'importe quel visage... Le mien ?

Apeuré, Cecil abaissa les sièges.

Charles Render rédigeait le chapitre intitulé *Nécropolis* pour son ouvrage *L'homme est le chaînon manquant*, qui serait son premier livre en quatre ans. Depuis son retour, il s'était réservé tous les mardis et tous les mercredis après-midi pour y travailler, isolé dans son bureau et remplissant des feuilles blanches de son écriture chaotique.

« Il existe de nombreuses variétés de mort bien qu'il n'y ait qu'une seule agonie... » écrivait-il au moment où l'interphone émit son signal.

« Oui ? » fit-il en abaissant la touche.

« Vous avez un visiteur. » Il y avait eu une nette reprise de respiration entre « un » et « visiteur ».

Il glissa un petit aérosol dans sa poche, puis se leva et traversa le bureau.

Il ouvrit la porte et regarda à l'extérieur.

« Docteur... Besoin d'aide... »

Render avança de trois pas, mit un genou par terre.

« Qu'est-ce qui se passe ? »

« Venez, elle est... malade, » grogna le chien.

« Malade ? Comment ça ? Qu'est-ce qui ne va pas ? »

« Sais pas. Venez. »

Render soutint le regard des yeux non humains qui le fixaient.

« Malade comment ? » insista-t-il.

« Sais pas, » répéta le chien. « Elle reste sans parler. Elle est

malade... je crois. »

« Comment es-tu venu ?

« En voiture. Les coordonnées, je connais. L'ai laissée dehors. »

« Je l'appelle, » dit Render en regagnant son bureau.

« Pas la peine. Répondra pas. »

Il ne se trompait pas.

Render prit son manteau et sa trousse. Par la fenêtre il aperçut la voiture, abandonnée là où le pilote automatique avait cessé de la guider. Si personne à ce moment n'assumait le contrôle manuel, le véhicule s'arrêtait de lui-même. Le trajet des autres voitures était dévié pour l'éviter.

Si simple que même un chien peut s'en servir, songea-t-il.
Il faut faire vite avant qu'un hélicoptère de la police l'ait repérée. Elle a déjà dû signaler elle-même son immobilisation.

« Allez, Sig, » appela-t-il. « On y va. »

Ils prirent l'ascenseur jusqu'au rez-de-chaussée, sortirent ensemble dans la rue et se hâtèrent vers la voiture.

Le moteur de celle-ci continuait de tourner au ralenti.

Render ouvrit la portière du passager et Sigmund monta d'un bond sur le siège. Il s'installa ensuite à la place du conducteur, mais le chien était déjà occupé à enclencher les coordonnées du bout de la patte.

On dirait que je me suis trompé de siège.

Il alluma une cigarette tandis que la voiture s'élançait sur la bretelle d'accès et se joignait à la circulation. Le chien la dirigea vers la voie rapide.

Render se sentit une vague envie de lui tapoter le crâne en guise de félicitations mais changea d'avis à la vue de ses babines retroussées sur ses canines.

« Quand a-t-elle commencé à se comporter d'une façon spéciale ? » demanda-t-il.

« En rentrant. N'a pas mangé. Pas répondu quand je parlais. Elle reste sans bouger. »

« Elle a déjà fait ça ? »

« Non. »

Qu'est-ce qui aurait pu précipiter cet état ?... Elle a peut-être simplement passé une mauvaise journée. Après tout, il n'est quand même qu'un chien... Non. Il sait. Mais alors quoi ?

« Comment était-elle hier... et en partant ce matin ? »

« Comme d'habitude. »

Render essaya à nouveau de l'appeler. Toujours pas de réponse.

« C'est vous, » dit le chien. « Votre faute. »

« Pourquoi ? »

« La machine à voir. Pas bon. »

« Tu te trompes, » affirma Render, tout en refermant la main sur la bombe anesthésiante dans sa poche.

« Vous la... ferez aller bien ? » demanda le chien en se tournant vers lui.

« Bien sûr. »

Render se sentait physiquement excité et mentalement engourdi. Il chercha à mettre de l'ordre dans ses pensées. Depuis le début, il savait que quelque chose n'allait pas. Dès la première séance, il avait perçu chez Eileen Shallot ces contradictions troublantes : ce mélange d'intelligence et de faiblesse, de détermination et de vulnérabilité, de sensibilité et d'amertume.

« Vous avez l'odeur de la peur, » dit le chien.

« Ça vaut mieux que d'en avoir la couleur, » rétorqua Render.

Après plusieurs changements de direction, ils aboutirent à une section de route plus étroite qui menait à un quartier résidentiel. La voiture emprunta une rue latérale, roula encore sur un kilomètre, fit entendre des cliquetis à l'intérieur de son tableau de bord et tourna pour pénétrer sur un parking au pied d'un immeuble. Le cliquetis devait correspondre à la mise en branle d'un servomécanisme spécial qui prenait le relais au moment où le pilote automatique s'arrêtait, car la voiture parcourut le parking avant de finir par s'engager dans un certain box où elle s'arrêta. Render coupa le contact.

Sigmund avait déjà ouvert la portière de son côté. Render le suivit à l'intérieur de l'immeuble, et ils prirent l'ascenseur jusqu'au cinquantième étage. Le chien le précéda en courant dans le corridor, appuya son museau contre une plaque encastrée à sa hauteur dans une porte et attendit. Au bout d'un instant, la porte s'ouvrit. Le chien la poussa et entra. Render le suivit en refermant derrière lui.

L'appartement était grand, avec des murs presque nus et des juxtapositions de couleurs discordantes. Une vaste sonothèque occupait tout un coin, à côté d'un monstrueux matériel de reproduction. Une grande table basse était posée devant la fenêtre, et un divan se trouvait le long du mur de droite ; près du divan, une porte fermée ; sur la gauche, une arcade ouvrant apparemment sur d'autres pièces. Eileen était assise dans un fauteuil rembourré à l'excès, à côté de la fenêtre. Sigmund était allé s'installer près du fauteuil.

Render traversa la pièce et sortit une cigarette de son étui. Allumant son briquet, il le tint en l'air avec sa flamme jusqu'à ce qu'Eileen tourne la tête dans cette direction.

« Cigarette ? » questionna-t-il. « Charles ? » « Oui. »

« Merci, je veux bien. »

Elle tendit la main, prit la cigarette qu'elle porta à ses lèvres tandis qu'il lui donnait du feu. « Merci... Que faites-vous ici ? » « J'étais dans le quartier. Je vous ai rendu visite en passant. »

« Je n'ai pas entendu sonner. - » « Vous deviez somnoler. Sig m'a ouvert. » « Oui, sans doute. » Elle s'étira. « Quelle heure est-il ? »

« Presque quatre heures et demie. » « Alors je suis rentrée depuis deux heures... Je devais être très fatiguée. »

« Comment vous sentez-vous maintenant ? » « Très bien. Vous voulez une tasse de café ? » « Volontiers. » « Avec du rhum blanc ? » « Parfait. »

« Alors vous m'excusez. J'en ai pour une minute. » Elle sortit par la porte près du divan. Render entrevit une grande cuisine automatisée aux chromes brillants.

« Eh bien ? » murmura-t-il à l'adresse du chien. Sigmund secoua la tête. « Pas pareille. »

Render posa son manteau sur le divan, en y enveloppant sa trousse. Il s'assit à côté et se mit à réfléchir.

Lui ai-je fait voir trop de choses à la fois ? Souffre-t-elle d'effets secondaires : rejets mémoriels, épuisement nerveux ? Ai-je dérégulé son syndrome d'adaptation sensorielle ? Pourquoi ai-je procédé si vite ? Rien ne pressait. Étais-je donc si impatient d'écrire un livre là-dessus ?... Ou bien l'ai-je fait parce que c'est elle qui le voulait ? Pourrait-elle avoir une telle force, consciente ou

inconsciente ? Ou bien est-ce moi qui en face d'elle suis vulnérable à ce point ?

Elle l'appela depuis la cuisine pour qu'il porte le plateau. Il le plaça sur la table et s'assit en face d'elle.

« Excellent café, » fit-il en se brûlant les lèvres. « Excellente machine, » énonça-t-elle en se tournant dans la direction de sa voix.

Sigmund se coucha sur le tapis près de la table, allongea la tête entre ses pattes avant, poussa un soupir et ferma les yeux.

« Je me demandais, » entama Render, « s'il y a eu des contrecoups à la suite de notre dernière séance : expériences cénesthésiques accrues, rêves, hallucinations... »

« Oui, » reconnut-elle, « des rêves. » « Quel genre ? »

« Tout ce qui s'est passé au cours de cette séance. Je n'ai pas cessé de le rêver. » « Du début à la fin ? »

« Pas dans l'ordre. Nous roulons dans la petite ville, ou sur le pont, ou nous sommes assis à la table, ou nous marchons vers la voiture... des séries de flashes comme ça. Très nets dans les détails. » « Et quels sentiments accompagnent ces... flashes ? » « Je ne sais pas. Ils sont très embrouillés. » « Et quels sont vos sentiments maintenant, en y repensant ? »

« Les mêmes, très embrouillés. » « Vous avez peur ? » « N... non. Je ne crois pas. »

« Voulez-vous qu'on arrête quelque temps ? Pensez-vous que nous allons trop vite ? »

« Non, ce n'est pas du tout ça. C'est... c'est comme quand on apprend à nager. Quand enfin on sait, on se met à nager et à nager sans arrêt jusqu'à être à bout de forces. Et après on se couche en suffoquant et en repensant aux sensations procurées par la nage, tout en se faisant gronder par les amis pour en avoir trop fait – et c'est agréable, même si on a les muscles complètement endoloris. En tout cas, pour moi ça s'est passé ainsi. Et c'était pareil après notre première séance et aussi après la dernière en date. Les premières fois, c'est toujours très spécial... Mais j'ai retrouvé mon souffle. Il n'est pas question d'arrêter ! Je me sens très bien. » « Vous dormez d'habitude l'après-midi ? » Elle s'étira en faisant glisser le long de la table ses ongles écarlates.

« Je suis fatiguée. » Elle sourit en étouffant un bâillement. « À l'hôpital, la moitié du personnel est malade ou en congé, et j'ai été sur les dents toute la semaine. J'étais sur le point de m'effondrer cet

après-midi en rentrant. Mais maintenant que je me suis reposée, ça va mieux. »

Elle prit sa tasse à café à deux mains, but une grande gorgée.

« Tant mieux, » dit-il. « Je me faisais un peu de souci pour vous. Je suis heureux que ce soit sans raison. »

« Du souci ? Vous avez lu les notes du docteur Riscomb sur mon analyse – et sur l'expérience de Transmission-Réception Neurale qu'il a faite avec moi – et vous pensez qu'il faut vous soucier pour moi ? Laissez-moi rire. J'ai une névrose opérationnellement bénéfique en ce qui concerne mon adéquation en tant qu'être humain. Elle concentre mes énergies, coordonne mes efforts en vue de l'exécution de mes projets, augmente mon sens de l'identité... »

« Vous êtes douée d'une excellente mémoire, » remarqua-t-il. « C'est presque une citation mot pour mot. » « Bien sûr. »

« Vous avez aussi causé du souci à Sigmund aujourd'hui. »

« À Sig ? Comment cela ? » Mal à l'aise, le chien remua, ouvrit un œil. « Oui, » grogna-t-il en fixant Render avec un regard mauvais. « Il faut qu'il rentre chez lui, » ajouta-t-il.

« Tu as encore pris la voiture ? » « Oui. »

« Et pourtant je te l'avais défendu. » « Oui. » « Pourquoi. »

« J'avais peur. N'avez pas répondu quand je parlais. »

« J'étais *très* fatiguée... Et si jamais tu reprends la voiture encore une fois, je ferai arranger la porte pour t'empêcher de sortir librement. » « Pardon. »

« Et de toute façon je vais très bien. » « Je vois. »

« Ne refais plus *jamaïs* ça. » « Pardon. » Le regard brûlant du chien ne quittait pas Render. Celui-ci détourna les yeux. « Le pauvre, il ne faut pas vous en prendre à lui, » fit-il. « Après tout, il vous a crue malade et il est allé chercher le médecin. Et s'il avait eu raison ? Vous devriez le remercier plutôt que de le gronder. »

Peu amadoué par ces paroles, Sigmund continua de surveiller Render de son œil flamboyant, avant de se décider à le refermer.

« Il faut le réprimander quand il agit mal, » répliqua-t-elle.

« Sans doute que oui, » opina-t-il en buvant son café. « En tout cas, ce n'était pas grave. Mais puisque je suis ici, parlons boutique. Je suis en train d'écrire quelque chose et j'aimerais votre opinion. » « D'accord. Je vous fournirai la matière d'une note en bas de page ? »

« De deux ou trois... À votre avis, les motivations générales sous-

jacentes qui mènent au suicide diffèrent-elles d'une culture à l'autre ? »

« Je pense que non, » répondit-elle. « Les frustrations peuvent mener aux dépressions ou aux délires ; et aussi, si elles sont assez profondes, à l'autodestruction. Vous me parlez de motivations : je crois qu'elles restent toujours à peu près identiques. Il me semble que c'est là un aspect de la condition humaine qui traverse les siècles et les cultures. Pour le modifier, il faudrait changer la nature même de l'homme. »

« Bon, je note. Parlons maintenant de l'élément incitateur, » reprit-il. « Si l'homme est constant, son environnement est variable. S'il est placé dans une situation de vie surprotectrice, estimez-vous que sa tendance à sombrer dans le délire sera plus forte ou moins forte que dans un environnement moins protecteur ? »

« Hmm... Je dirais que cela dépend de l'individu. Mais je vois où vous voulez en venir : une prédisposition collective à sauter par la fenêtre à la chute d'un chapeau... la fenêtre allant jusqu'à s'ouvrir d'elle-même parce qu'on le lui demande... la révolte des masses accablées par l'ennui. Je n'aime pas cette notion. J'espère qu'elle est fausse. »

« Moi aussi, mais je pensais également à des suicides symboliques – les désordres fonctionnels qui surviennent pour des motifs futiles. »

« Ah ! nous y voilà ! Votre conférence du mois dernier : l'autopsychomimétisme. J'ai la bande enregistrée. L'exposé est brillant, mais je ne suis pas d'accord. »

« Moi non plus, plus maintenant. Je suis occupé à récrire toute cette partie — *Thanatos au pays des pendules à coucou*, ce sera le titre. C'est réellement l'instinct de mort affleurant à la surface. »

« Si je vous donnais un scalpel et un cadavre, sauriez-vous prélever l'instinct de mort et me le donner à toucher ? »

« Impossible, » railla-t-il, « il serait tout entier passé dans le cadavre. Mais trouvez-moi un volontaire, et en acceptant de l'être il prouvera la justesse de mon point de vue. »

« Vous avez une logique à toute épreuve, » reconnut-elle avec un sourire. « Vous allez chercher d'autre café ? »

Render se déplaça jusqu'à la cuisine, remplit les tasses et en corsa d'alcool le contenu, but un verre d'eau, puis revint au salon. Eileen n'avait pas bougé, ni Sigmund.

« Que faites-vous quand vous n'exercez pas votre fonction de

Façonneur ? » demanda-t-elle.

« Les mêmes choses que tout le monde : je mange, je bois, je dors, je bavarde, je rends visite aux gens qui sont mes amis et à ceux qui ne le sont pas, je lis des livres... »

« Est-ce que vous oubliez facilement ? » « Quelquefois. Pourquoi ? » « Alors oubliez-moi. Je me suis disputée avec une femme aujourd'hui, une femme qui s'appelle DeVille. »

« À cause de quoi ? »

« De vous... Elle m'a accusé de choses telles qu'il aurait mieux valu, si elles sont vraies, que ma mère ne m'ait jamais enfantée. Vous allez l'épouser ? »

« Non, le mariage est comme l'alchimie. Il a eu un rôle important autrefois mais il ne sert plus à rien. » « Bien. »

« Que lui avez-vous dit ? » « Je lui ai donné une carte de références cliniques qui mentionnait : *Diagnostic : Garce. Prescriptions : Chimiothérapie et bâillon bien serré.* » « Oh ? » fit Render, témoignant quelque intérêt. « Elle l'a déchirée et m'a jeté les morceaux à la figure. »

« Je me demande pourquoi. » Elle haussa les épaules, sourit, dessina des ongles un quadrillé sur la table.

« *Vous mes aînés, mes pères,* » soupira Render, « *je m'interroge : qu'est-ce que l'enfer ?* »

« *Je maintiens que c'est la souffrance qu'on éprouve en étant incapable d'aimer,* » acheva-t-elle. « Dostoïevsky avait-il raison ? »

« J'en doute. Pour ma part, je l'aurais mis en thérapie de groupe. Mais pour lui ce devait être *vraiment* l'enfer... avec tous ces gens qui se comportaient comme ses personnages et qui y prenaient plaisir. »

Render posa sa tasse, écarta sa chaise de la table. « Je suppose que maintenant vous devez partir ? »

« Il faudrait. »

« Et manger un morceau ne vous retiendrait pas ? » « Non. » Elle se leva.

« Bon, je prends mon manteau. » « Je pourrais rentrer seul et régler la voiture pour qu'elle revienne. »

« Non ! Je suis terrifiée à l'idée de ces voitures vides qui roulent à travers la ville. Ça me donne l'impression qu'elles sont hantées.

» Et d'ailleurs, » enchaîna-t-elle en franchissant l'arcade, « vous m'aviez promis la cathédrale de Winchester. »

« Vous la voulez aujourd'hui ? » « Si j'arrive à vous en persuader. » Pendant que Render restait immobile à réfléchir, Sigmund se mit debout. Il vint se planter devant lui et leva les yeux pour le fixer. Il ouvrit la gueule et la referma plusieurs fois, sans émettre un son. Puis il fit demi-tour et quitta la pièce.

« Non, » fit la voix d'Eileen dans la pièce voisine, « tu restes ici jusqu'à ce que je rentre. »

Render enfila son manteau en rangeant sa trousse dans la grande poche intérieure.

Dans le corridor, pendant qu'ils se dirigeaient vers l'ascenseur, Render crut entendre un hurlement de loup très faible et très lointain.

En ce lieu entre tous les lieux, Render se savait maître de toute chose.

Il était chez lui dans ces mondes étrangers, à l'écart du temps, ces mondes où les fleurs copulaient et où les étoiles se livraient bataille dans les cieux, pour finir par tomber ensanglantées sur le sol comme autant de calices brisés, où les océans s'entrouvraient pour révéler des escaliers menant vers leurs profondeurs et où des bras émergeaient des cavernes, porteurs de torches dont les flammes étaient pareilles à des faces liquides. Il les connaissait par cœur, pour les avoir visités dans des buts professionnels pendant la majeure partie d'une décennie. En levant le petit doigt, il pouvait isoler les sorciers, les traduire en justice pour trahison contre le royaume, et il pouvait aussi les exécuter et désigner leurs successeurs.

Heureusement, ce voyage-ci était une simple visite de politesse...

Il marchait parmi les arbres, à la recherche d'Eileen.

Il sentait sa présence s'éveiller tout autour de lui.

Il poussa des branches, arriva au bord du lac. Froid, bleu et sans fond, celui-ci reflétait le jeune saule qui était devenu la station où elle faisait son arrivée.

« Eileen ! »

Le saule se pencha vers lui, puis se courba dans l'autre sens.

« Eileen ! Venez ! »

Des feuilles tombèrent et flottèrent sur le lac, perturbant sa

placidité de miroir et déformant les reflets.

« Eileen ? »

D'un seul coup toutes les feuilles jaunirent et se détachèrent. L'arbre cessa de se balancer. Dans le ciel assombri il y eut un bruit étrange, comme le bourdonnement de câbles à haute tension par un jour froid.

Une double rangée de lunes monta soudain de l'horizon.

Render en choisit une, leva le bras pour l'atteindre et appuya dessus. Les autres disparurent et le monde s'éclaira. Le bourdonnement s'arrêta dans l'air.

Il remonta une allée de pins en direction de l'endroit où il voulait faire apparaître la cathédrale. Des oiseaux chantaient maintenant dans les arbres. Le vent soufflait doucement à ses côtés. Il percevait la présence d'Eileen très fortement.

« Ici, Eileen. Ici. »

Alors elle fut auprès de lui – soie verte, cheveux de bronze, yeux d'émeraude ; elle portait une émeraude incrustée dans le front. Tout en marchant avec des ballerines vertes dans les aiguilles de pin, elle demanda : « Que s'est-il passé ? »

« Vous aviez peur. »

« De quoi ? »

« Peut-être de la cathédrale. Est-ce que vous êtes une sorcière ? » dit-il en souriant.

« Oui, mais c'est mon jour de congé. » Il éclata de rire et la prit par le bras ; ils contournèrent un îlot de feuillages, et devant eux se dressa la cathédrale reconstruite sur un monticule herbeux, s'élevant au-dessus des arbres, escaladant le ciel, exhalant des sons d'orgue, reflétant un rayon de soleil par l'un de ses vitraux.

« Cramponnez-vous au monde, » fit-il. « La visite commence. »

Ils s'avancèrent et entrèrent. « ... *Avec ses colonnes joignant le sol à la voûte, comme d'énormes troncs d'arbre, elle domine invinciblement l'espace,* » récita-t-il. « J'ai pris ça dans le catalogue. Voici le transept nord... »

« *Greensleeves,* » remarqua-t-elle. « L'orgue joue *Greensleeves.* »

« En effet. Mais vous ne pouvez pas m'en attribuer la responsabilité. *Observez ces dentelures...* » « Je veux aller plus

près de la musique. » « Très bien. Par ici. »

Render avait la sensation de quelque chose d'anormal. Il ne parvenait pas à mettre le doigt dessus.

Chaque chose gardait sa solidité... Un avion passa rapidement au-dessus de la cathédrale, en émettant un ***bang*** supersonique. Render eut un sourire en se remémorant le détail ; c'était comme quand la langue vous fourche : l'espace d'un instant, il avait confondu Eileen avec Jill – oui, c'est ce qui s'était produit.

Mais cela n'expliquait pas...

L'autel apparut comme un jaillissement de blancheur. Jamais il ne l'avait vu auparavant, nulle part. Toutes les murailles étaient sombres et froides autour d'eux. Des cierges clignotaient dans des niches et des recoins. L'orgue grondait sous des mains invisibles.

Render avait la certitude maintenant que quelque chose était anormal.

Il se tourna vers Eileen Shallot qui était coiffée d'un hennin vert d'où pendaient des voiles de même couleur. Sa gorge était dans l'ombre, mais...

« Ce collier... Où... ? »

« Je ne sais pas, » fit-elle en souriant.

Une lumière vermeille irradiait du verre à pied qu'elle avait à la main ; elle se reflétait dans son émeraude. Il la sentit passer sur lui comme un courant d'air froid.

« Vous voulez boire ? » proposa-t-elle.

« Ne bougez pas, » ordonna-t-il.

Il commanda aux murs de s'effondrer. Ils palpitèrent dans l'ombre.

« Ne bougez pas ! » répéta-t-il d'une voix pressante. « Ne faites rien. Essayez de ne même pas penser.

«... Effondrez-vous ! » cria-t-il. Et les murs explosèrent dans toutes les directions, les voûtes s'envolèrent, et ils se retrouvèrent au milieu d'un amas de décombres éclairés par un unique cierge. La nuit était noire comme de l'encre.

« Pourquoi avez-vous fait ça ? » demanda-t-elle, avec le verre toujours dans sa main tendue.

« Ne pensez pas. Ne pensez à rien, » lui enjoignit-il. « Détendez-vous. Vous êtes très fatiguée. Votre mental est comme la flamme de ce cierge, prêt à s'éteindre. Vous avez du mal à rester éveillée. Vous

pouvez à peine tenir debout. Vos yeux se ferment. D'ailleurs, il n'y a rien à voir ici. »

Il commanda au cierge de s'éteindre. Il continua de brûler.

« Je ne suis pas fatiguée. Je vous en prie, buvez. »

Il entendit une musique d'orgue dans la nuit. La mélodie était différente ; il ne parvenait pas à la reconnaître.

« J'ai besoin de votre coopération. »

« D'accord. Tout ce que vous voudrez. »

« Regardez ! La lune ! » fit-il en pointant le doigt.

Elle leva les yeux et la lune surgit de derrière un nuage fumeux.

« ... Et une autre lune, et encore une autre. »

Les lunes, pareilles aux perles d'un collier, progressaient dans les ténèbres.

« La dernière sera rouge, » énonça-t-il.

Elle l'était.

Il leva l'index de la main droite, déplaça le bras de part et d'autre de son champ de vision, chercha à atteindre la lune rouge.

Une douleur brûlante lui traversa le bras. Il ne pouvait plus le bouger.

« Réveillez-vous ! » hurla-t-il.

La lune rouge disparut, puis les blanches.

« Je vous en prie, buvez. »

Il lui arracha le verre de la main pour le jeter par terre et se détourna. Quand il lui fit face à nouveau, elle tenait toujours le verre qu'elle lui tendait.

« Buvez. »

Il lui tourna le dos et s'enfuit dans la nuit.

C'était comme d'essayer de courir en ayant de la neige jusqu'à la taille. Il commettait une erreur. En se sauvant, il minimisait sa force et augmentait celle d'Eileen. Cela sapait ses énergies.

Il s'arrêta au milieu des ténèbres.

« Le monde pivote autour de moi, » déclara-t-il. « J'en suis le centre. »

« Je vous en prie, buvez, » dit-elle. Il était debout près de leur table au bord du lac. Le lac était noir et la lune argentée se trouvait

très haut, hors de sa portée. La bougie qui brûlait sur la table donnait aux cheveux d'Eileen une teinte d'argent comme celle de sa robe. Elle portait sur le front une lune miniature. Une bouteille de Romanée-Conti était posée sur la table, près d'un verre à vin aux larges flancs. Ce dernier était rempli à déborder, avec des gouttelettes vermeilles suspendues à son rebord. Render avait très soif, et elle était plus belle que toute autre femme qu'il eût jamais vue, et son collier scintillait, et la brise qui montait du lac était fraîche, et il y avait quelque chose – quelque chose dont il aurait dû se souvenir...

Il fit un pas vers elle, et ce mouvement fit cliqueter légèrement son armure. Il voulut prendre le verre, mais la douleur raidissait son bras droit qui retomba à son côté.

« Vous êtes blessé ! »

Lentement il déplaça la tête. Le sang jaillissait de la plaie béante qu'il avait au bras et coulait jusqu'au bout de ses doigts d'où il ruisselait. Son armure avait été percée. Il se força à regarder ailleurs.

« Buvez ce vin, mon amour. Il vous redonnera des forces. »

Elle se leva.

« Je vais vous tenir le verre. »

Il la dévisagea tandis qu'elle le haussait vers ses lèvres.

« Qui suis-je ? » interrogea-t-il.

Elle garda le silence, mais quelque chose lui répondit, dans un éclaboussement d'eau à la surface du lac : « *Vous êtes Render, le Façonneur.* »

« Oui, je me souviens, » fit-il ; et, concentrant sa pensée *sur* le seul et unique mensonge qui pourrait rompre l'illusion, il se força à prononcer : « Eileen Shallot, je vous hais. »

Le monde frissonna et tournoya, secoué par un gigantesque sanglot.

« Charles ! » cria-t-elle, et les ténèbres se refermèrent sur eux.

« Réveillez-vous ! Réveillez-vous ! » répéta-t-il. Et son bras droit continuait d'être cisailé par la douleur et de perdre son sang dans l'obscurité.

Il se retrouva seul au milieu d'une vaste plaine blanche, silencieuse et illimitée, qui descendait à l'horizon vers les bords du monde. La lumière émanait du sol même et le ciel n'était pas un ciel mais un grand vide au-dessus de sa tête. Partout, c'était le néant. Il était seul. Et des bords du monde lui revint l'écho répercuté de sa

voix : « ... je vous hais... je vous hais... »

Il tomba à genoux. Il était Render.

Il avait envie de pleurer.

Une lune rouge apparut sur la plaine qu'elle éclairait d'une lueur spectrale. Une muraille de montagnes s'élevait à sa gauche, une autre à sa droite.

Il leva le bras droit en s'aidant de sa main gauche. Il se soutint le poignet, allongea l'index. Il le tendit vers la lune.

À ce moment il entendit un hurlement venu du haut des montagnes, un immense cri plaintif – à demi humain, fait tout entier de défi, de solitude et de remords. Et il le vit alors, marchant sur les montagnes et brossant de la queue la neige de leurs cimes, le dernier loup-garou du Nord — Fenrir, fils de Loki – en train de clamer sa rage contre les cieux.

Il bondit dans les airs. Il avala la lune.

Il atterrit près de Render, ses grands yeux jaunes brillant comme des flammes, et se mit à le traquer à grands pas silencieux, à travers l'étendue blanche et froide entre les montagnes ; et Render recula pour lui échapper, en descendant des crevasses et des pentes, au bord des glaciers, près des rivières gelées – jusqu'à l'instant où il se retrouva baigné par le souffle chaud qu'exhalait la gueule ouverte au-dessus de lui.

Alors il fit demi-tour et ses pieds devinrent deux fleuves étincelants qui l'emportaient au loin.

Le monde fit un saut en arrière. Il glissait sur les pentes. Vers le bas. Toujours plus vite-

Toujours plus loin...

Il regarda derrière lui.

À distance, la forme grise courait à sa suite.

Il savait que son poursuivant pouvait le rattraper s'il le voulait. Il fallait qu'il aille encore plus vite.

Le monde autour de lui tourbillonnait. La neige se mit à tomber.

Il accéléra. Devant lui se silhouettaient des contours flous et disloqués.

Il déchira les voiles de la neige qui semblait maintenant monter du sol – comme des chapelets de bulles.

Il approcha de la forme fracassée.

Comme un nageur il s'en approchait – incapable d'ouvrir la bouche pour parler, par peur de se noyer... de se noyer et de ne pas savoir.

Il ne pouvait contrôler son mouvement en avant ; il était emporté comme une vague vers l'épave devant laquelle il finit par s'arrêter.

Certaines choses ne changent jamais. Ce sont des choses qui ont depuis longtemps cessé d'exister en tant qu'objets et ne sont plus que des occasions jamais évoquées, à l'écart de cette séquence d'éléments appelée le Temps.

Render restait immobile, sans se soucier de savoir si Fenrir allait lui bondir sur le dos et lui dévorer la cervelle. Il s'était caché les yeux mais ne pouvait chasser la vision. Pas cette fois. Il ne se souciait plus de rien. La partie essentielle de son existence gisait à ses pieds.

Il y eut un hurlement. Une forme grise le dépassa en sautant.

Les yeux sinistres et le museau ensanglanté s'enracinèrent à l'intérieur de la voiture accidentée, les crocs fouillèrent le métal tordu et le verre brisé, pénétrant les entrailles de l'épave à la recherche de...

« Non ! Brute ! Mangeur de cadavres ! » s'écria-t-il. « Les morts sont sacrés ! *Mes* morts sont sacrés ! »

Il avait un scalpel à la main, et il s'en servit pour taillader adroitement les tendons, les muscles tendus de l'encolure, le ventre mou, les artères pareilles à des cordes.

En sanglotant, il démembra le monstre, patte après patte, et du corps coulait un flot de sang et d'ignobles matières organiques qui souillaient la voiture et les restes humains emprisonnés à l'intérieur, pour se répandre ensuite sur l'immensité de la plaine qui devenait tout entière écarlate.

Render tomba contre le toit pulvérisé du véhicule. Le contact en était doux et chaud. Il resta à pleurer contre lui.

« Ne pleurez pas, » dit-elle.

Il était appuyé contre elle, la tête sur son épaule, et la serrait dans ses bras. Ils étaient au bord du lac noir sous la lune. Une bougie brûlait sur leur table. Elle lui tendit le verre en le portant jusqu'à ses lèvres.

« Je vous en prie, buvez. »

« Oui, donnez-le-moi ! »

Il avala le vin qui était fait de douceur et de légèreté. Il sentit sa chaleur se répandre en lui et lui redonner de la force.

« Je suis... »

« ... *Render, le Façonneur*, » clapota le lac.

« Non ! »

Il s'arracha à elle et se remit à courir à la recherche de l'épave. Il fallait qu'il retourne en arrière et la retrouve...

« Vous ne pouvez pas. »

« Si, je peux ! » cria-t-il. « Je peux si j'essaie... »

Des flammes jaunes s'enroulaient dans l'air épais. Des serpents jaunes. Ils s'enroulaient, lumineux, autour de ses chevilles. Alors surgit de l'obscurité, immense et bicéphale, son Adversaire.

Des pierres roulaient sous ses pas. Une odeur accablante vrilla les narines de Render et remonta jusque dans sa tête.

« Façonneur ! » beugla l'une des têtes.

« Tu es revenu pour le règlement de comptes ! » s'écria l'autre tête.

Render contempla le monstre et se souvint.

« Il n'y a pas de comptes à régler, Thaumiel, » répondit-il. « Je t'ai vaincu et enchaîné pour la sauvegarde de... Rothman, oui, c'était Rothman... le kabbaliste. » Il traça un pentagramme dans l'air. « Retourne à Qliphoth. Je te bannis. »

« Cet endroit *est* Qliphoth. »

« ... Par Khamaël, l'ange du sang, par les armées de Séraphin, au nom d'Eloïm Gebor, je t'ordonne de disparaître ! »

« Pas cette fois. » Les deux têtes éclatèrent de rire.

Le monstre s'avança.

Render recula lentement, les pieds entravés par les serpents jaunes. Il sentait l'abîme s'ouvrir derrière lui. Le monde était un puzzle dont il voyait les pièces en train de se séparer.

« Disparais ! »

Le géant poussa son double rire rugissant.

Render trébucha. « Par ici, mon amour ! » Elle était dans une petite caverne à sa droite. Il secoua la tête et continua de reculer vers l'abîme.

Thaumiel s'apprêta à l'atteindre. Render bascula sur le bord et culbuta en arrière. « Charles ! » hurla-t-elle, et le monde éclata en miettes au son de sa lamentation.

« Alors *Vernichtung*, » répondit-il en tombant. « Je te rejoins dans les ténèbres. » Tout prit fin.

« Je voudrais voir le docteur Charles Render. » « Désolé, c'est impossible. » « Mais j'ai fait tout le trajet en avion jusqu'ici uniquement pour le remercier. Je suis un homme nouveau ! Il a changé ma vie ! »

« Je regrette, monsieur. Quand vous avez appelé ce matin, je vous ai dit que c'était impossible. »

« Écoutez-moi ! Je suis le député Erikson... et Render m'a rendu dans le passé un grand service. » « Alors rendez-lui-en un à votre tour. Rentrez chez vous. »

« Vous ne pouvez pas me parler ainsi ! » « C'est pourtant ce que j'ai fait. S'il vous plaît, partez. L'année prochaine, peut-être, ou une autre année... »

« Mais quelques mots peuvent accomplir des miracles... »

« Gardez-les pour vous ! » « Je... je suis désolé... »

Tout réussi que ce fût, avec l'aurore qui rosissait la mer écumeuse, il savait que cela *devait* arriver à son terme. En conséquence...

Il descendit l'escalier de la haute tour et pénétra dans le jardin. Il traversa celui-ci jusqu'à la tonnelle de rosiers et abaissa les yeux sur la paille disposée en son milieu.

« Salut à vous, seigneur, » dit-il. « Salut à toi, » répondit le chevalier. Le sang que versait sa blessure étincelait sur son armure et ruisselait de ses doigts, pour aller se mêler à la terre, à l'herbe, aux fleurs.

« Vous n'êtes pas guéri ? » Le chevalier secoua la tête. « Je perds mon sang. J'attends. » « Votre attente est près de finir. » « Que veux-tu dire ? » Il se redressa. « Le bateau. Il approche du port. » Le chevalier se leva. Il s'adossa à un arbre au tronc moussu. Il dévisagea le gros serviteur barbu qui continuait de parler d'une voix gutturale aux accents barbares :

« Il revient comme un cygne noir sous le vent. »

« Noir ? Tu as dit noir ? »

« Noires sont les voiles, seigneur Tristan. »

« Tu mens ! »

« Voyez par vous-même ! »

Il tendait le bras.

La terre trembla, le mur s'écroula. La poussière s'éleva en tourbillon. De là où ils étaient, ils pouvaient voir le bateau entrer dans le port sur les ailes de la nuit.

« Non ! Tu as menti !... Regarde ! Elles sont blanches ! »

L'aurore dansait sur les eaux. Les ombres s'enfuyaient des voiles du bateau.

« Non, sot que vous êtes ! Noires ! Il *faut* qu'elles le soient ! »

« Blanches ! Blanches !... Yseult ! Tu m'es restée fidèle ! Tu es revenue ! »

Il se mit à courir dans la direction du port.

« Restez ici !... Votre blessure ! Vous êtes malade !... Arrêtez... »

Les voiles étaient blanches sous un soleil qui était un bouton rouge que le serviteur se hâta de toucher en allongeant la main.

La nuit tomba.